

LIBRAIRIE

Entrevue avec
Pierre Renaud
Page F 2



LITTÉRATURE

Entrevue avec
Martin Winckler
Page F 12

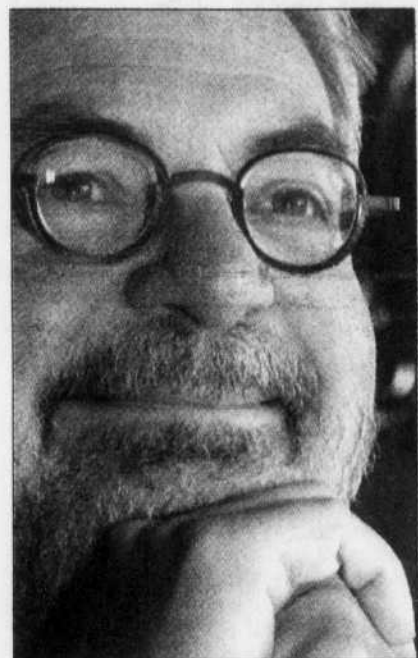
CAHIER
F

LIVRES

Les dessous d'une ville propre

Michel Tremblay

En 1967, année de l'exposition universelle, Montréal voulait être une ville propre. Pour recevoir la grande visite des touristes étrangers, l'administration municipale avait fait fermer tous les établissements louches du centre-ville. Tous? Peut-être pas. Dans son dernier roman, intitulé *Le Cahier rouge*, Michel Tremblay invente un bordel de travestis, Le Boudoir, où travaille comme hôtesse une naratrice presque naine mais pleine de tendresse pour ses proches, Céline.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CAROLINE MONTPETIT

Nous nous rencontrons au cabaret Chez Mado, haut lieu montréalais des spectacles de travestis. À 11 heures du matin, l'endroit est évidemment désert, sous les boules en miroir qui scintillent au plafond. Ce soir-là, on pourra y voir Miss Butterfly dans un spectacle intitulé *Dalida l'immortelle*. Les soirées chez Mado ont la réputation d'être drôles. On s'y croira peut-être en plein roman de Tremblay.

Dans la mémoire de l'écrivain, qui est aussi la matière première de son œuvre, l'exposition universelle de 1967 à Montréal était un événement trop astiqué, trop poli à son goût. Il a donc décidé, sur le tard, d'y ajouter une goutte de subversion.

Mais tout bordel qu'il soit, Le Boudoir du *Cahier rouge* est un endroit chaleureux. On y retrouve l'éternel esprit de famille de Tremblay, avec ses affections, ses coups de cœur, ses coups bas et ses coups de théâtre. Tremblay a une fascination pour les autres, et ce sont eux qui engendrent les êtres colorés de son œuvre. «J'ai exploité le côté ludique des travestis», dit-il. Quand on s'en étonne, il répond que le sordide n'existe pas, qu'il n'est que le produit d'un jugement que l'on porte sur les gens. En entrevue, il fait d'ailleurs cette confidence: l'oncle Édouard, alias la Duchesse de Langeais, travesti de son état et que l'on retrouve encore dans *Le Cahier rouge*, est le seul personnage de la jeunesse de Tremblay qui soit complètement inventé.

«J'ai éliminé quelques oncles que je n'aimais pas tellement pour les remplacer par la Duchesse, qui était beaucoup plus drôle», explique-t-il.

«Je me suis longtemps servi des travestis comme de personnages qui ont des problèmes d'identité. La Duchesse était quelqu'un qui, pour survivre, se donnait en spectacle. C'était quelqu'un qui vendait des chaussures le jour. C'était une espèce de rêveur. Y a-tu quequ' chose de plus loin d'un vendeur de chaussures que la duchesse de Langeais de Balzac?», se souvient-il.

Aspirante écrivaine, femme parmi les travelos, intello plantée dans le peuple, Céline a fait son apparition dans l'œuvre de Tremblay avec *Le Cahier noir*, premier de la série des cahiers de Céline, paru l'an dernier, dans lequel elle quitte d'ailleurs son job de waitress au Sélect pour entrer au Boudoir. Alors que *Le Cahier noir* était celui de la honte d'être différent, explique Tremblay, *Le Cahier rouge* est celui de l'apprentissage de la liberté.

Au moment de l'Expo, Michel Tremblay, qui frisait les 25 ans, était un jeune auteur avec l'avenir devant lui. Quittant un emploi

d'imprimeur dans lequel il ne se sentait pas à sa place, il commence à travailler à la boutique qui fournit les costumiers de Radio-Canada en tissus. Sa pièce *Les Belles-sœurs* est refusée en 1966 par le jury du Festival d'art dramatique du Canada.

«Les gens qui s'intéressaient aux Belles-sœurs n'avaient pas les moyens de la produire. Les gros théâtres n'en voulaient pas», dit-il. Seulement deux ans plus tard, c'est le triomphe.

Aussi Tremblay a-t-il pris soin de doter son personnage de Céline d'un talent d'écrivain. «C'est un cadeau que je lui ai fait», dit-il, pour lui permettre de survivre aux difficultés de l'existence qui se présentent. Et en ce sens, le personnage de Céline lui ressemble beaucoup, particulièrement dans *Le Cahier noir*.

«J'ai souvent dit que j'ai choisi une naine parce que j'avais besoin de quelqu'un qui avait un physique extrême, de façon à ce que ce personnage soit toujours en marge, même de la pire des marginalités. C'est ça qui lui arrive de bien et de mauvais. Quoi qu'elle fasse, elle va toujours être à part des autres. Et c'est un peu comme ça que je me sentais quand j'ai quitté l'imprimerie, quand j'ai rencontré [André] Brassard. J'étais une espèce d'inadapté dans mon métier [...] Et j'étais un fils d'ouvrier avec une onzième année forte. Et comme Céline, j'étais petit et en marge de ce monde-là [du théâtre] dont je rêvais de faire partie [...] À moi, il n'était rien arrivé encore», se souvient-il.

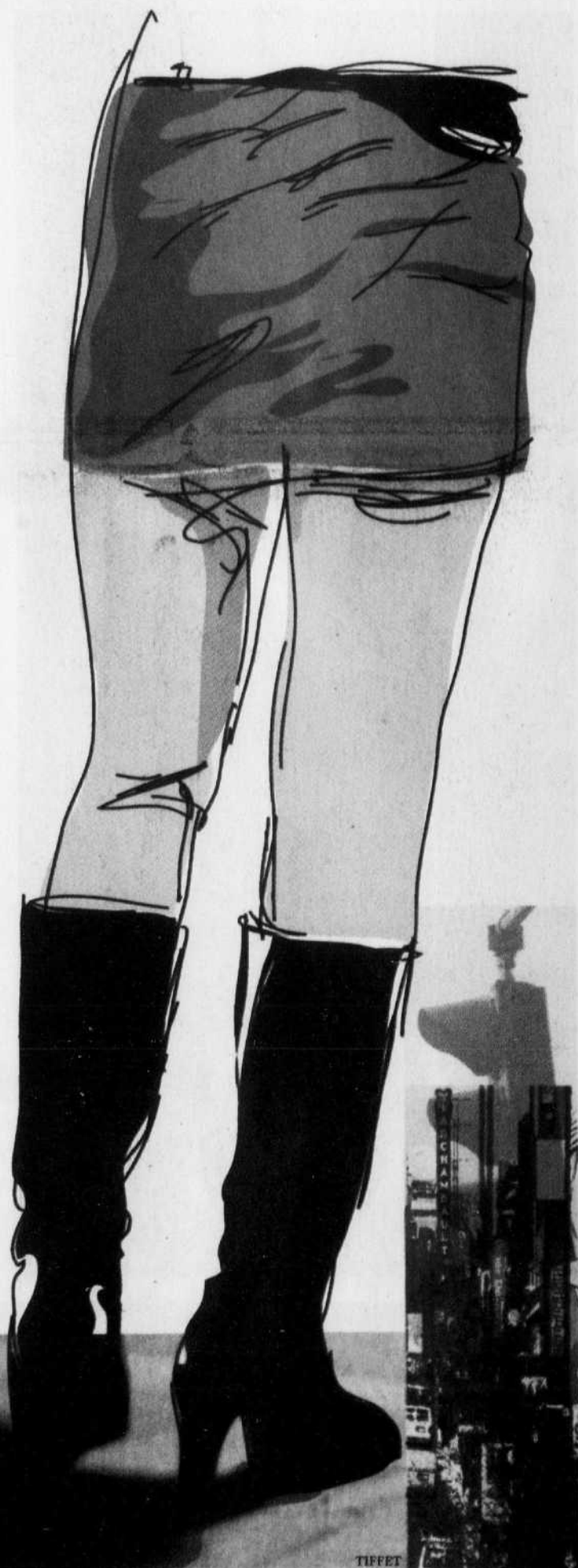
À l'époque, rappelle-t-il, Brassard disait qu'ils étaient «des fils d'ouvriers avec des goûts bourgeois».

«Comme la culture appartenait à la bourgeoisie, on pensait qu'il y avait un côté négatif à notre amour et à notre intérêt pour la culture, des goûts de symphonie, d'opéra et de théâtre», dit-il.

Il se souvient d'ailleurs précisément que c'est après avoir vu le film *Cain* avec Réal Giguère, où on parlait un mélange improbable de français et de québécois, qu'il a décidé d'écrire ses premiers dialogues en joual.

Or Céline a, tout com me lui, une passion

VOIR PAGE F 3 : TREMBLAY



TIFFET

«Je me suis
longtemps
servi des
travestis
comme de
personnages
qui ont des
problèmes
d'identité»

BRIAN YOUNG

George-Étienne Cartier, bourgeois montréalais

«Brian Young a su produire une brillante œuvre historique mêlant le politique à l'économique. Il a réussi le tour de force d'intégrer des éléments de la vie privée de Cartier, qui ne cachait pas son penchant pour les femmes et les mondanités.» Extrait de la préface d'André Champagne

Retrouvez Brian Young à L'Agora du Salon du livre de Montréal
Samedi 20 novembre à 14 h 15, pour l'activité Deux visions de Sir George-Étienne Cartier

Traduit de l'anglais par André D'Allemagne
256 pages - 22,50 \$

George-Étienne
CARTIER

Sir CARTIER

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

ENTREVUE

L'Insoumise
remplace L'AlternativeSTÉPHANE
BAILLARGEON

Il suffirait de jeter un pavé du seuil de la librairie anarchiste de Montréal, boulevard Saint-Laurent, pour casser un pare-brise de BMW ou une vitrine de resto branché. Avec l'ouverture prochaine de l'hôtel Godin, rue Sherbrooke, et l'aménagement de lofts à l'intersection de la rue Ontario, la gentrification se poursuit à qui mieux mieux dans ce coin historique et toujours aussi névralgique de la Main.

La librairie des libertaires suit le mouvement de rénovation, à sa façon... L'Insoumise vient de remplacer L'Alternative après trois décennies de services plutôt inégaux, qui ont d'ailleurs entraîné sa chute.

En gros, très gros, l'Association des espèces d'espaces libres et imaginaires (AEELI), une organisation anarchiste propriétaire de l'immeuble abritant la librairie, reprochait depuis des années au Collectif anarchiste Alternative de mal gérer le commerce et de ne pas accorder assez d'espaces de présentation à certaines publications des mouvements gauchistes, les écrits francophones notamment.

Le torchon a brûlé pendant des années et le tout s'est conclu par la décision de fonder L'Insoumise. La nouvelle librairie a mis en place un conseil libraire qui décide en groupe des publications offertes sur les rayons.

«Au fond, peu importe les disputes ou la structure légale, commente Bernard Cooper, membre de l'AEELI et libraire bénévole à l'Insoumise. L'important, c'est le résultat: nous avons plus de documentation, nous offrons plus de matériel en français et nous proposons une meilleure représentativité des différents courants de pensée de l'anarchisme québécois.»

Les bouquins du Français Daniel Guérin côtoient donc maintenant les briques de l'Américain Noam Chomsky et les écrits du Québécois Normand Baillargeon (il y a une parenté non idéologique avec l'auteur de ces lignes), mais aussi les romans de Sûg Dagerman ou Karl Kraus et des publications aux titres évocateurs, comme *Rupture*, *Strike*, *The Dawn*, *Industrial Worker* ou *Le Libéralisme*, tout simplement.

La moitié du petit local, situé au rez-de-chaussée, propose un fond commun de publications dont le contenu revient au conseil libraire. Le reste appartient à différents groupuscules. Les bénéfices, s'il s'en trouve, sont répartis selon la même logique. «La librairie ne paye pas de salaires et ne paye pas de loyer, mais on peut quand même mettre le terme "bénéfices" entre guillemets», dit alors M. Cooper.

L'anarchie, ce serait l'ordre moins le pouvoir; la librairie anarchiste, c'est maintenant l'arrangement livresque moins le profit...

Le Devoir

FRÉDÉRIQUE DOYON

Le grand conquistador du milieu du livre québécois est loin d'avoir brandi son dernier mot. Pierre Renaud, patron de la mégachaine de librairies Renaud-Bray, compte ouvrir une quinzaine de nouvelles librairies dans les cinq prochaines années. Et, n'en déplaise aux purs et durs du milieu, ce sera pour vendre plus de livres et non pour faire découvrir plus de littératures.

«On vend déjà 30 % des livres du Québec, notre objectif, c'est d'en vendre 40 %», affirme-t-il. On n'a pas l'impression qu'on est arrivé à saturation, alors on va ouvrir environ trois librairies par année pendant cinq ans. Après l'ouverture de la succursale de Pointe-Claire en août dernier, qui, malgré l'environnement anglophone, a triplé le chiffre d'affaires prévu pour son premier trimestre, une 26^e enseigne s'installera sous peu dans les anciens locaux du magasin de meubles Mariette-Clermont, rue Saint-Hubert... juste en face de la librairie indépendante Raffin. Le concept change toutefois radicalement pour cette gigantesque surface de 32 000 pieds carrés répartis sur trois étages.

«Ça va être un genre à part, on va surtout vendre des soldes d'éditeurs, annonce au Devoir M. Renaud, qui va à Paris deux ou trois fois l'an pour faire ses acquisitions. Quand ils en ont de trop à la fin d'un tirage, ils préfèrent mettre en solde. Il y a vraiment des aubaines incroyables.» Ces livres d'art, d'histoire ou de photographies, illus-

trés et agréables à feuilleter, comptent actuellement pour 3 % du chiffre d'affaires du réseau, une part appelée à croître. Ils garniront la majorité des rayons du futur magasin de la Plaza St-Hubert, même si le pdg s'empresse d'ajouter: «On va aussi tenir les 2500 meilleurs vendeurs dans chaque catégorie (poche, grand format, livres d'enfant, bédé, etc.).» Pour le reste comme pour le grand sous-sol de 8000 pieds carrés, «c'est l'imagination au pouvoir, lance-t-il. On va peut-être ouvrir un restaurant au troisième étage...»

Après avoir envahi le centre-ville de Montréal, le réseau Renaud-Bray vise désormais les banlieues et les centres commerciaux pour les quinze nouvelles succursales. «On ne veut plus ouvrir de magasins sur la rue; on va se concentrer en bonne partie dans les centres commerciaux, où l'on est beaucoup moins victimes des conditions météo et du manque d'espace de stationnement. À Brossard, Laval, ce sont de jeunes familles plus en moyens, donc les succès y sont plus grands.» Quant à la région de Québec, il compte agrandir le magasin des Galeries de la capitale plutôt que d'en ouvrir un troisième, pignon sur rue.

Plusieurs fustigent son attitude de commerçant, mais il l'assume. «Je suis la seule librairie au Québec à accepter d'être un commerçant. Ça n'a pas de bons sens qu'un libraire retourne 40 % des livres qu'il a commandés!» Et on ne peut nier qu'il a fait sa part pour les livres et la lecture. «À l'époque, offrir un livre en cadeau de Noël, ça faisait tapette», lance-t-il.

En rachetant les chaînes Champlain et Garneau, en 1999, il sauve ses huit librairies de la faillite et évite d'entraîner dans sa chute ses créanciers (distributeurs, éditeurs), de céder le marché francophone à Chapters ou à d'autres mégalibraires étrangers. Puis il remet la machine en branle. Mais cette machine devient peut-être infernale, rouleau compresseur, égalisateur qui pourrait bien finir par écraser le milieu, qui a lancé mercredi son cri d'alarme. «Que l'on ait du mal à se procurer des livres plus "culturels" dans certaines chaînes de librairies est un problème grave, mais si ces chaînes devaient contrôler 40 %, 50 % ou plus du marché, la situation deviendrait catastrophique», lit-on dans le communiqué signé par une soixantaine de libraires, éditeurs et d'auteurs.

On lui parle de littérature et il répond en chiffres de vente. Ne sent-il pas le devoir de soutenir des œuvres québécoises, celles qui restent plutôt que de passer, qui traversent l'épreuve du temps? «Ce que les critiques encensent mais qu'on vend à 22 copies dans nos succursales? Elles occupent beaucoup plus de place (sur les rayons) qu'elles ne devraient parce que ça ne marche pas, répond-il. Il faut faire de la littérature que les gens achètent...» Ou, encore, il renvoie à son palmarès, qui compte 17 titres québécois sur 45. Qu'importe si, de ces 17 titres, il n'y en a que quelques-uns qui touchent à la littérature...

Une approche encouragée par les quelque mille coups de cœur, petits sceaux apposés pour guider

«le public moyen, qui ne veut pas prendre de risques» dans ses achats. Mais M. Renaud insiste pour faire le tour de sa librairie, rue Saint-Denis, et brandir quelques titres, dont *Les Grands Penseurs de l'Occident*, pour montrer qu'il ne s'agit pas seulement de lectures faciles ou garantes d'un chiffre de vente élevé. Mais il l'admet: «On envisage la littérature plus comme un loisir».

On lui reproche de vendre trop de «bébelles», mais ces produits dérivés, qui rapportent 15 millions de dollars par an, lui ont permis de se relever de sa banqueroute. Chose certaine, ces «bébelles» se multiplient. En 2001, on retrouvait 9400 cadeaux, jeux ou produits de papeterie différents dans les magasins, outre les livres. Aujourd'hui, l'offre s'élève à 14 100 articles. L'espace pour les livres s'en trouve-t-il réduit? «C'est possible», répond M. Renaud, qui dira pourtant plus tard, en passant à travers le désordre des bureaux en déménagement, qu'on monte le plus de gens possible au deuxième étage pour faire plus de place aux livres.

Mais Pierre Renaud n'en est pas à un paradoxe près. Premier à trouver «niaiseux» le thème culinaire du Salon du livre, il se gargarise du fait que c'est pour les livres de cuisine que la règle des 80-20 s'applique le mieux: «Tu fais 80 % de tes ventes avec 20 % de tes titres». Un sujet à propos duquel son discours demeure cohérent. «Il y a beaucoup de prophètes de malheur et, malheureusement pour eux, Renaud-Bray se porte très bien.»

TREMBLAY

SUITE DE LA PAGE F 1

pour la culture, elle qui lit assidûment des livres et des journaux.

«J'étais loin d'être une érudite moi-même, mais à côté d'elles [les travestis], je pouvais passer pour un prix Nobel!», dit-elle dans *Le Cahier rouge*.

Car les cahiers se déploient tous sous la plume de Céline. Après *Le Cahier noir* de la honte et *Le Cahier rouge* de la liberté, celle-ci pourrait écrire un cahier

bleu de l'amour. Tremblay affirme d'ailleurs que toute son œuvre est «une lettre qu'il s'écrit à lui-même». Puisant dans sa mémoire comme dans un puits, il se sert du texte pour comprendre la vie.

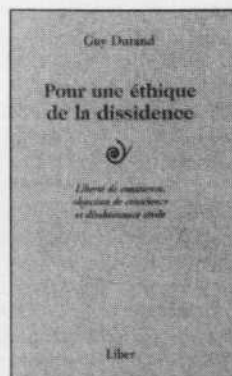
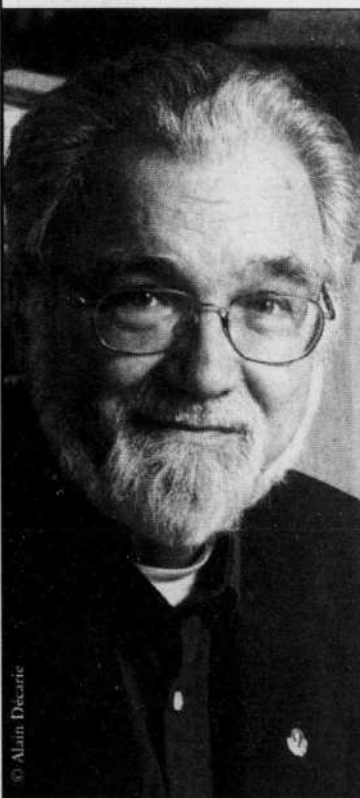
Le Devoir

LE CAHIER ROUGE

Michel Tremblay
Leméac
Montréal, 2004, 335 pages

Liber

Guy Durand

Pour une éthique
de la dissidenceLiberté de conscience,
objection de conscience
et désobéissance civile

160 pages, 18 dollars

Prix Archambault

Les finalistes
sont connus

Les noms des finalistes du Grand Prix littéraire Archambault et du Prix de la relève littéraire Archambault ont été dévoilés, hier, dans le cadre du Salon du livre de Montréal. Pour le Grand Prix, les finalistes de ce prix du public sont:

François Avaré (*Pour de vrai*, chez Libre Expression), Joël Champetier (*La Peau blanche*, chez Alire), Sylvie Desrosiers (*Voyage à Lointainville*, chez La Courte Echelle), Stéphane Dompierre (*Un petit pas pour l'homme*, chez Québec Amérique), Lucie Dufresne (*L'Homme-ouragan*, chez VLB éditeur), Gilles Jobidon (*La Route des petits matins*, chez VLB éditeur), Jacqueline Lessard (*Sortie rue Cambo*, chez Libre Expression), Michèle Péloquin (*Les Yeux des autres*, chez XYZ), Sabica Senez (*Nulla part ailleurs*, chez L'Instant même), Louis Tremblay (*États d'homme*, chez Stanké) et Paule Turgeon (*Au coin de Guy et René-Lévesque*, chez Tryptique).

ni coup sûr, aux 400 Coups), Michel Tremblay (*Le Cahier noir*, chez Leméac) et Louise Tremblay-d'Essiambre (*Les Sœurs Deblois*, aux Éditions Guy Saint-Jean).

Dans la catégorie «relève», les finalistes sont:

Emmanuelle Brault (*Le Tigre et le Loup*, chez Boréal), Stéphane Dompierre (*Un petit pas pour l'homme*, chez Québec Amérique), Lucie Dufresne (*L'Homme-ouragan*, chez VLB éditeur), Gilles Jobidon (*La Route des petits matins*, chez VLB éditeur), Jacqueline Lessard (*Sortie rue Cambo*, chez Libre Expression), Michèle Péloquin (*Les Yeux des autres*, chez XYZ), Sabica Senez (*Nulla part ailleurs*, chez L'Instant même), Louis Tremblay (*États d'homme*, chez Stanké) et Paule Turgeon (*Au coin de Guy et René-Lévesque*, chez Tryptique).

Le Devoir

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

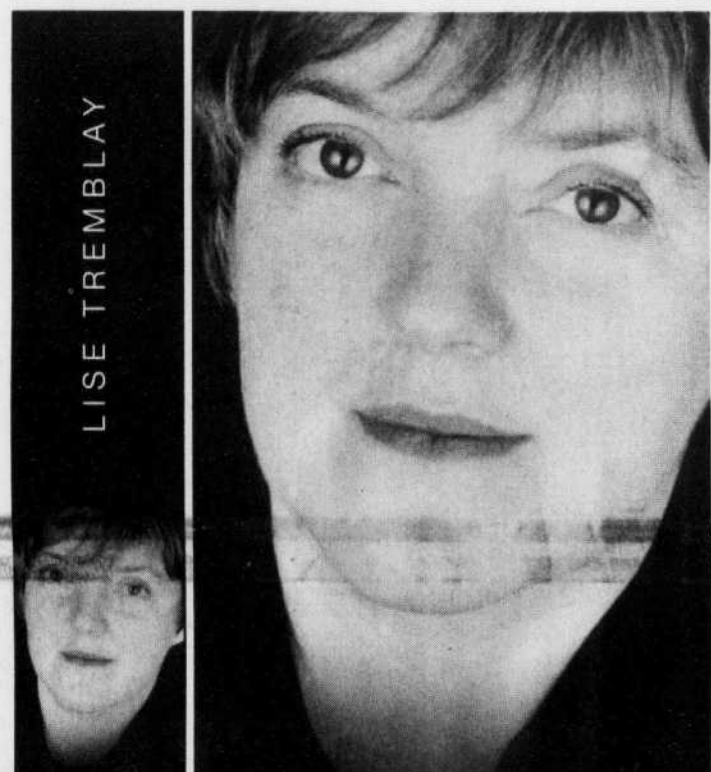
- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.caNOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LISE TREMBLAY

Félicitations à Lise Tremblay,
lauréate du Prix France-Québec
Jean-Hamelin

La héronnière

Grand Prix du livre
de Montréal 2003

Prix des libraires du Québec 2004

«Mais je vais vous parler de *La héronnière* de Lise Tremblay. Parce que je vous aime bien quand même. Parce que c'est un très bon recueil de nouvelles. Cinq histoires qui ne se suivent pas, mais se recoupent. Pour l'art de conter, on pense à Maupassant...»

> Pierre Foglia, *La Presse*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Normand Royette

L'instant même

félicite

Pascale Quiviger

lauréate du

Prix du
Gouverneur général

PASCALE QUIVIGER

LE CERCLE
PARFAIT

ROMAN

L'instant même

Canada Council
for the Arts

LITTÉRATURE

HISTOIRE DE L'ÉDITION

Le livre des livres

Une armada de savants refait le parcours de l'imprimé au Canada depuis le débarquement des premiers colons en Nouvelle-France.

STÉPHANE BAILLARGEON

L'image de la couverture du premier volume de l'*Histoire du livre et de l'imprimé au Canada* reproduit le *Garçon à la ceinture fléchée*, une huile des environs de 1800 attribuée à Louis Dulongpré. Le clair-obscur montre un jeune garçon au regard très bleu. Ce digne membre de la bourgeoisie de l'époque porte effectivement une ceinture fléchée mais aussi et surtout un livre, preuve irréfutable d'un enviable statut.

«Les jeunes lecteurs sont traités comme leurs parents: dans leurs mains, le livre symbolise l'étude, la culture, la prospérité familiale», dit la très instructive étude de Patricia Lockhart Fleming intitulée *Peindre le lecteur*, un des quelque 60 textes du volume. L'historienne torontoise examine un autre tableau de Dulongpré, une œuvre de 1816 représentant cette fois Sarah Solomon, épouse de l'homme d'affaires et politicien Thomas McCord, tenant un livre ouvert. «D'elle, on ne sait pas grand-chose, dit le texte, mais son mari comptait au nombre de ses charges publiques un siège au conseil d'administration de la Montreal Library. [...] Dans les portraits de femmes, surtout à partir de 1830, le livre rétrécit alors que les robes gagnent en volume et en richesse.»

Et ça continue ainsi sur plus de 500 pages, des dizaines de collaborateurs savants retraçant le parcours de l'imprimé sous toutes ses formes, que ce soit les placards, journaux, almanachs, illustrés, livres de cuisine ou ouvrages d'érudition, depuis l'arrivée des premiers colons de la galaxie Gutenberg jusqu'aux rébellions de 1837-38. Le deuxième volume couvrira la période 1840-1918. Le dernier cheminera jusqu'en 1980.

Tout le circuit de l'imprimé

«Notre projet s'inscrit dans la tendance des travaux en histoire culturelle et plus particulièrement dans la suite de recherches semblables entreprises ailleurs dans le monde, d'abord en France dans les années 80, puis dans les pays anglo-saxons», explique le professeur Yvan Lamonde, rattaché au département de langue et littérature françaises de l'université McGill, un des trois directeurs de ce projet bilingue avec Mme Lockhart Fleming, de l'université de Toronto, et Gilles Gallichan, bibliothécaire et historien de la Bibliothèque de l'Assemblée nationale. «En s'intéressant à l'histoire du livre et de l'imprimé, on finit par toucher une part très large de



Garçon à la ceinture fléchée, une huile des environs de 1800 attribuée à Louis Dulongpré.

la culture et de la société. Notre perspective tente d'embrasser tout le circuit de l'imprimé, un circuit qui commence avec l'auteur et se termine avec le lecteur et la lectrice, en passant par tous les pôles de production et de diffusion.»

Ebauché en 1993, placé sur les rails à la fin de la dernière décennie, l'ambitieux projet a mobilisé sept universités canadiennes, de Vancouver à Halifax en passant par Sherbrooke, et environ 175 chercheurs. La publication de la trilogie devrait être complétée à l'automne 2006. Au total, l'aventure aura coûté 2,3 millions, fournis par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

L'abondance des sujets abordés défie toute tentative de synthèse. L'ouvrage traite par exemple des imprimés en langues autochtones, du livre pour la jeunesse, des entreprises d'imprimerie, de l'importation de livres, des manuels scolaires, etc.

Démocratie et imprimé

Le professeur Lamonde note pour sa part les liens profonds unissant le développement de la démocratie et de l'imprimé. «Les journaux devinrent des lieux essentiels au débat public et à la diffusion des idées politiques. Les attaques récurrentes contre les imprimeurs prouvent leur importance névralgique.»

Le chapitre sur cette question

rappele deux cas troublants. L'incident le plus notoire fut même baptisé la Type Riot (l'émeute des caractères d'imprimerie), à York, le 8 juin 1826. De jeunes gens vandalisèrent alors l'imprimerie du *Colonial Advocate* de William Lyon Mackenzie parce que ce journal indépendant commentait féroce-ment les débats parlementaires et critiquait vertement la dépendance coloniale comme ceux qui l'incar- naient. L'imprimeur fut dédommagé par

les tribunaux et entra lui-même au Parlement comme membre de la réforme. William Lyon Mackenzie devint le premier maire de Toronto et mena la rébellion de 1837 dans le Haut-Canada.

«La recherche québécoise me

semble plus avancée en matière d'histoire culturelle, note Yvan Lamonde. Par contre, nos collègues canadiens-anglais ont davantage produit de bibliographies maté-

rielles, d'histoires de collections ou d'histoires du papier, par exemple.

Dans notre projet, les deux perspectives ont fini par s'influencer.

Le caractère bilingue et biculturel de l'ensemble distingue finalement notre production dans le monde.»

Les différences entre les Canadas anglais et français se font sentir dans la plupart des rapports au livre et à l'imprimé avec des effets persistants, notamment pour ce qui est du taux de lecture, toujours plus faible au Québec que dans le ROC. Yvan Lamonde contextualise alors le problème en remontant à la Conquête et à ses conséquences. «On pointe ici vers un des effets les plus dramatiques de cette période. Si la population anglophone est davantage alphabétisée, c'est qu'elle est composée d'immigrants récents, scolarisés en Europe, des gens plus riches et des citoyens aussi, à majorité des protestants, alors que cette tradition encourage la lecture de la Bible. Il y a une chaîne de causes et il ne faut pas caricaturer les différentes attitudes par rapport au livre ou à la lecture.»

Le Devoir

HISTOIRE DU LIVRE ET DE L'IMPRIMÉ AU CANADA - DES DÉBUTS À 1840 - VOLUME I

Dirigé par Patricia Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde
Presses de l'Université de Montréal
566 pages

Salon du livre de Montréal

Robert Gravel.
Les pistes du cheval indompté

de Raymond Plante

Jacques L'Heureux
Pascale Montpetit
Raymond Plante
Marcel Sabourin
Luc Senay

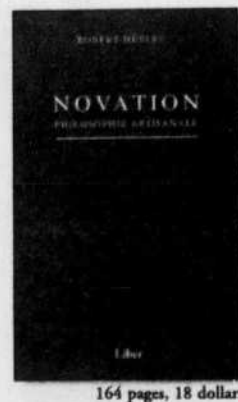
Anne-Marie Provencher
liront des extraits de textes de l'auteur et comédien Robert Gravel.

Le samedi 20 novembre à 15h à la Place Archambault

Les 400 coups

Liber

Robert Hébert
Novation
Philosophie artisanale



164 pages, 18 dollars

Prix des collégiens 2004
Et les finalistes sont...

Les noms des finalistes pour le Prix littéraire des collégiens 2004 ont été dévoilés hier (vendredi) au Salon du livre de Montréal. Stanley Péan, porte-parole du prix, en a fait l'annonce, en compagnie de Jean-François Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*. Les cinq auteurs en nomination sont:

- Nelly Arcand, pour *Folle* (Le Seuil);
- Francine D'Amour, pour *Le Retour d'Afrique* (Boréal);
- Pan Bouyoucas, pour *Anna Pourquoi* (Les Allusifs);
- Andrée A. Michaud, pour *Le Pen du de Trempe* (Québec Amérique);
- Michèle Pélouquin, pour *Les Yeux des autres* (XYZ).

Cette année, le jury qui a sélectionné les œuvres pour ce prix québécois d'importance était composé de Suzanne Giguère, critique au *Devoir*, de Gilles Dupuis, professeur de littérature à l'Université de Montréal, de Caroline Montpetit, journaliste littéraire au *Devoir*, ainsi que de Stanley Péan, critique littéraire et animateur à Radio-Canada. Cette année encore, Jean-François Nadeau a agi à titre de président du jury.

Le grand gagnant sera couronné par un jury d'étudiants venus de différents collèges du Québec. Ce jury délibérera à Québec au printemps, à l'occasion du Salon du livre de la Vieille Capitale, où le nom du vainqueur sera révélé.

Lors du dévoilement des noms des finalistes pour le prix 2004, Ook Chung, lauréat de ce prix l'an dernier, a tenu, par l'entremise de



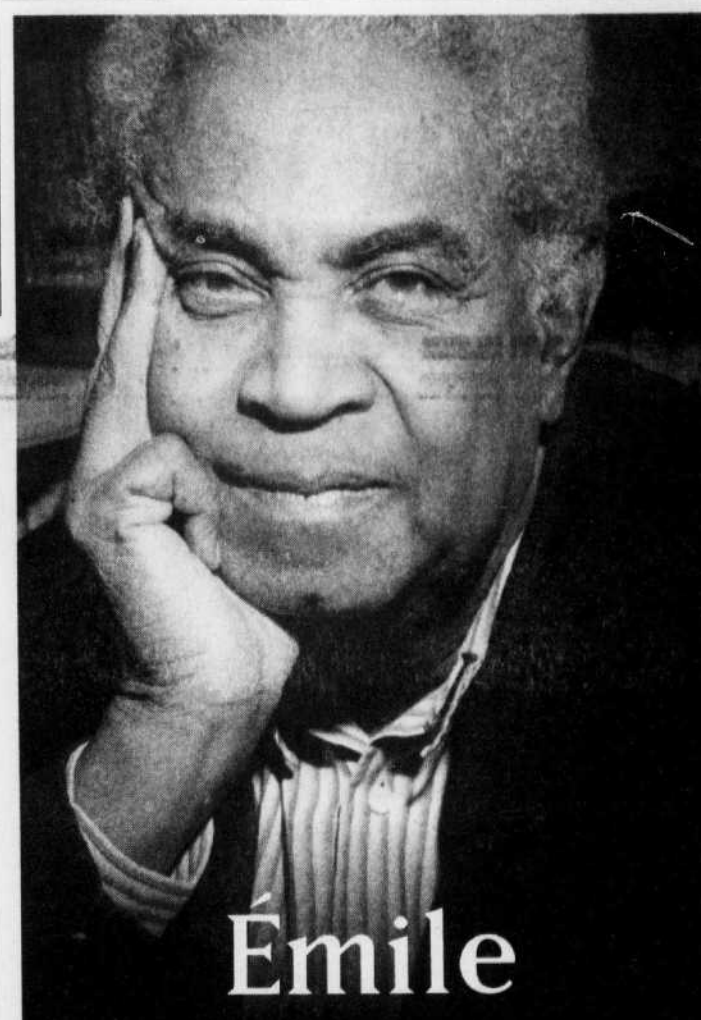
Ook Chung, lauréat du Prix des collégiens l'an dernier.

sa sœur, à livrer un témoignage d'intérêt et de reconnaissance envers ce prix unique.

Marie-Eve Beausoleil, une étudiante qui a participé à l'organisation du prix par le passé, a rappelé l'intérêt très vif que suscite cet événement annuel chez les étudiants. Le professeur du Collège de Sherbrooke Bruno Lemieux a souligné pour sa part la formidable avancée que constituait désormais ce prix national, qui rejoint désormais plus de trente établissements collégiaux dans toutes les régions du Québec.

En plus d'un prix en argent substantiel et de la notoriété qui se rattache à la récompense, le lauréat s'assure de ventes fort appréciables de son œuvre dans la communauté étudiante.

Le Devoir

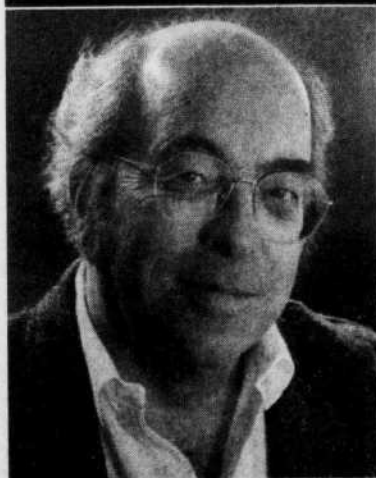
Émile OLLIVIER
La Brûlerie

Un roman envoûtant qui trace une géographie mythique de l'errance



Roman
256 pages • 22,50 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

QUÉBEC AMÉRIQUE
félicite
Jean-Claude Corbeil

nouveau sociétaire de
l'Académie des lettres
du Québec

LE VISUEL
DÉFINITIONS

Jean-Claude Corbeil est l'auteur, avec Ariane Archambault, de l'incontournable dictionnaire *Visuel Définitions*, un ouvrage qui repousse les limites des dictionnaires traditionnels avec ses 6 000 illustrations et ses 20 000 définitions.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Des voix dans la tête

Un deuxième roman à la prose essoufflante de Normand Corbeil

CHRISTIAN DESMEULES

Zoé a 26 ans, Alec en a 40, ils sont ensemble depuis six ans et filent en apparence un bonheur parfait. Mais elle veut un bébé alors que lui n'en veut pas (« Je n'aurai pas d'enfants avec une fille qui retourne aux études, qui pense les arrêter, qui se plaint de son travail, qui ne veut pas le lâcher [...] une fille qui ne sait pas ce qu'elle veut! »). Il y a moins de six mois, pourtant, Alec était encore le soleil de sa vie, sa lumière, sa respiration, celui qui la comblait et la rendait heureuse. Mais cela, c'était il y a six mois.

Alors, Zoé le quitte. Pour voir... Pour voir d'un peu plus près, par exemple, un séduisant prof de psychologie — la quarantaine avancée, propriétaire de BMW et... marié. Foudroyé par le départ de Zoé, malmené par sa conscience, Alec sombre de plus en plus profondément dans le désarroi.

Aux prises avec des voix dans sa tête, des images qui dansent sous ses paupières, Alec se laisse balloter par les événements. « J'étais si sûr d'elle. Si certain, c'est étonnant. Là, tu t'aperçois que tu t'es trompé, hein mon coco, tout à ses limites ici-bas, tout à ses limites sauf toi, tu es le con illimité, le brave boxeur qui ne lance jamais la serviette avec son moral bungee ridicule. Arriveras-tu au bout de cette écouvranterie, tu as peur de quoi, d'arriver au bout, je suppose? Oui, je sais, l'amour, on veut pas toucher la limite de ça. Qui voudrait cesser d'aimer? »

Et parce que « la femme est nombreuse », Zoé discute de la situation avec deux de ses amies. De brefs chapitres de dialogues bruts entre copines, de conseils et

de commentaires stratégiques, alternent ainsi avec les épisodes d'introspection galopante d'Alec.

Un roman à la prose essoufflante, servi par une narration qui mêle allégrement le flux de la conscience et la description classique. Normand Corbeil, dont c'est le second roman après *Un congé forcé* (l'Hexagone, 1996), nous donne ici quelque chose d'un peu informel et de vaguement indigeste. On comprend bien que l'auteur ait cherché, par cette logorrhée narrative, à transmettre l'obsession et l'incompréhension qui étreignent son personnage — jusqu'à la folie et la cacophonie narrative. Mais on cherche en vain où se trouve dans ces pages « l'invention formelle » que nous vante l'éditeur, le monologue intérieur faisant partie de la boîte à outils du romancier depuis une centaine d'années déjà...

Variation n° 6543 sur le thème de la rupture amoureuse, *Voix* nous offre une approche somme toute classique de l'amour et du couple, désamorçée par une conclusion surprenante. Une fin rocambolique et précipitée, où les deux hommes se retrouvent aphasiques après une altercation violente — et un diagnostic d'« état schizoïde borderline » pour Alec. Un roman sensible mais brouillon, qui se perd dans son intention de vouloir tout dire.

VOIX

Normand Corbeil

VLB éditeur

Montréal, 2004, 274 pages

C U I S I N E

Des plats hauts en couleur

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Passionné de gastronomie et d'Asie, William Ledeuil a à l'évidence décidé de se faire plaisir — et à nous, par ricochet — en peaufinant un livre singulier et inventif qui conjugue les formes, les couleurs, les saveurs et les senteurs d'une manière très personnelle, à mi-chemin entre la très cartésienne tradition gastronomique française et la très colorée cuisine asiatique.

Après une brève introduction, les recettes, où prédominent les influences thaïlandaises, se succèdent en une série de chapitres autour de thématiques inusitées,

par exemple une épice, une herbe ou un ingrédient essentiel qui confère aux mets leur charpente architectonique: gingembre, citronnelle et curcuma, mais aussi feuille de lime, lait de coco et wasabi, parmi d'autres.

Magnifiquement illustré de photographies pleine page signées Didier Gaillard, *Les Couleurs du goût* met l'eau à la bouche tant les couleurs, les saveurs et les senteurs s'y entremêlent dans ce qui semble relever du travail d'un alchimiste moitié magicien, moitié sorcier. Un véritable régal pour les yeux d'abord, pour les papilles ensuite.

Mais une mise en garde s'im-

pose: il ne s'agit pas là d'un ouvrage pour néophytes. Il faut en effet une certaine aisance, pour ne pas dire une aisance certaine, en cuisine pour parvenir à façonner ces petits plats hauts en couleur. De plus, les ingrédients ne sont pas toujours faciles à trouver; un pèlerinage à la boutique de produits fins et exotiques du coin s'impose, peut-être même une petite escapade dans le quartier chinois. Ça en vaut largement la peine.

LES COULEURS DU GOÛT

William Ledeuil

Le Seuil

Paris, 2004, 169 pages

9782010100000

Nouveauté

Reflets

de la littérature canadienne-française

Marc Prescott

L'année du Big-Mac : une pièce américaine

L'année du Big-Mac de Marc Prescott, l'un des plus grands succès populaires de l'École nationale de théâtre à Montréal, est maintenant disponible dans la collection Rouge des Éditions du Blé en format livre de poche. Dans le monde hallucinant de Marc Prescott, surtout durant l'année des présidentielles américaines, c'est à se demander s'il y a vraiment une différence entre le délire et la réalité.

Théâtre, 120 pages, Les Éditions du Blé, Coll. Rouge
ISBN 2-921347-82-2 **11,95 \$**

<http://ble.info.ca>

<http://refc.ca>

Graver son enfance, noir sur blanc



Suzanne Giguère

Le roman a pour cadre Saint-Alexis-des-Monts, sur les rives du lac Sacacomie où Line McMurray a passé toute son enfance et sa jeunesse. Il y a quelques années, elle est retournée vivre en ces lieux. Au cœur des bois, elle est entrée à l'intérieur d'elle-même et a débusqué les souvenirs d'enfance qui l'ont forgée. Des histoires brèves, séquencées, sont nées, « certaines imaginaires, certaines bel et bien réelles. Les plus fantasistes sont les plus réelles; les plus réalistes, les plus irréelles », déclare-t-elle dans le grand Bulletin d'information de la maison d'édition Liber.

Dans l'avant-propos de son premier roman, la poète et essayiste écrit qu'elle caressait depuis longtemps le projet de ressaisir ce passé, d'attraper ces moments qui l'ont marquée, petite fille, et qui sont devenus à ses yeux fabuleux: « Ce que je voulais retrouver, ce n'était pas tant le détail des événements que leur couleur, leur climat, leur portée ».

À l'instar de Henry David Thoreau dans son célèbre ouvrage *Walden ou la vie dans les bois*, Line McMurray n'écrit pas sur la nature mais depuis la nature. En symbiose avec la vie sauvage, elle est poreuse, à l'écoute, aux aguets. De chaque sensation, de chaque être vivant, elle fait une expérience intense.

Le roman découpé en vingt-trois scènes est une invitation à sentir la vie autour de soi, à ressentir la poésie offerte par la beauté du paysage. Parcourant les chemins de bois et de montagne, de lac et de rivière qui ont été les siens, suivant une ligne de vie amoureuse de l'environnement sauvage, elle note, consigne, commente, se confie. Réhabilite la joie contemplative et vagabonde, détachée.

Éducation naturelle

Nous, les enfants... respire le bonheur de l'enfance qui cherche constamment la joie et qui voit les choses comme un don. La romancière retrouve l'émerveillement de l'enfant, adopte son point de vue. Grave son enfance, noir sur blanc, à travers des épisodes cocasses, tendres, parfois inquiétants, mais heureux dans leur dénouement.

Ses parents possédaient une pourvoirie de chasse et de pêche, ouverte de mai à septembre. L'hiver, toute la famille vivait au village, impatiente de retrouver l'infini de la grande forêt mauricienne composée de feuillus, de conifères, d'iris, de roses, d'orchidées sauvages, de pommiers, de cerisiers, d'ail et de thé des bois. « Les animaux sauvages venaient à nous sans qu'on les invite, ils étaient les véritables habitants des bois, c'était nous les invités ».

Le vaste domaine sauvage, le lac Sacacomie — « notre grand maître à rêver » — les animaux sauvages, les montagnes de granit, les horizons infinis représentent le lieu de toutes les merveilles, recèle des « trésors d'exclamations naturelles », laissent les enfants bouche bée. C'est là que, dans la splendeur de tous les matins du monde, où la beauté de la nature a « le dessus sur l'agitation humaine », l'âme de la narratrice « prend racine ».

Dans cette nature sauvage, auprès d'un père solitaire et contemplatif et d'une mère libre et moderne, les enfants (la narratrice a une sœur et un frère) bénéficient d'une éducation naturelle. Inutile d'aller bien loin. Des chemins bordés de broussailles suffisent. La nature est un continent immense, riche en enseignements, peuplé de joies simples mais profondes. « On ne rêvait pas de refaire le monde, on adorait notre monde, ce paradis où le temps se suspendait pour que les jours s'éternisent [...]. Nous nous épanouissions, jour

après jour, saison après saison, à coups d'étonnements et de vibrantes éclosions comme des fruits sauvages [...]. Nous étions en train de grandir, d'un mélange de saveur de fraises et d'odeur de pins, de rouge passion et d'effluves sacralisant la vie en nous ».

Outre la contemplation d'un monde original sous la fraîcheur d'un regard poético-philosophique, *Nous les enfants... Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature* regorge de situations irrésistibles de drôlerie ou d'épisodes remplis d'émotion. Le maillage serré des scènes rend le récit très vivant.

À l'écoute de la polyphonie du monde

Lors d'une balade en auto, les freins lâchent dans la grande côte. Les enfants exultent: « Jamais nous n'avions vu la forêt défilier ainsi. Les arbres s'embrassaient passionnément, les feuilles dansaient la java des éclairs atomiques, les nuages gigaïent aussi bien que papa, les ombres restaient dans l'ombre ».

Avec l'arrivée du mois de juin, les grosses mouches et les moustiques font leur apparition. Suivent en juillet les petites mouches noires et en août les brûlots et les mouches à chevreuil. Pour soiigner les piqûres de toutes les sortes de bestioles volantes, la mère sort la calamine, et voilà les enfants métamorphosés « en cochons roses ».

L'été, les Américains débarquent à la pourvoirie. Parfois avec des cadeaux, comme ces fameuses Barbies dont les deux sœurs ne savent que faire. « Nos poupées étaient fabriquées maison, avec des touffes d'herbes que l'on tressait et des racines que l'on lavait et coiffait à notre guise ».

Autre moment inoubliable dans ce florilège d'anecdotes risibles: l'action se passe au village, le jour du mercredi des Cendres. La sœur de la narratrice confond le rituel des cendres avec celui de la communion et présente involontairement sa langue au lieu de sa tête, laissant le curé « sous l'effet de l'hallucination outrée ».

Soupirs d'amour et peines de cœur rythment encore les étés enchanteurs mauriciens. La narratrice est surnommée « Madame Bovary » par sa cousine, « pour toutes les pâmations qui avaient l'heur de faire de moi une jeune fille fragile et inquiète ».

S'éteignent les saisons, le retour au village s'annonce imminent. Les poches remplies de cailloux de granit, la narratrice rejoint son père sur le quai. À l'écoute de la polyphonie du monde, — « il préférerait le chant et le sifflement aux mots » — cet homme aux silences prolongés « aimait assez les mots pour ne pas les gaspiller », écrit la romancière, avouant pudiquement qu'elle a « la parole difficile comme lui ».

L'histoire des McMurray semble assez représentative du monde des activités de chasse et pêche au Québec et du style de vie familiale qu'elles entraînaient, conclut Line McMurray dans l'entretien publié dans le dernier Bulletin d'information des éditions Liber. Aussi vibrant qu'un champ de coquelicots qui s'envole, *Nous, les enfants... Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature* est une déclaration d'amour à la vie en forêt. « Je reste en plein air à cause de l'animal, du végétal, du minéral qui sont en moi », expliquait Henry David Thoreau dans son *Journal* (1906).

L'écriture de Line McMurray respire au rythme des saisons, module les sons et les couleurs, avance en suivant les évocations et lâche prise sur les émotions. Avec *Nous, les enfants...*, nous sommes dans une littérature naturelle, sauvage, primitive.

NOUS, LES ENFANTS...

RÉCITS DE QUAND J'ÉTAIS PETITE, PRÈS DU LAC,

DANS LA NATURE

Line McMurray

Éditions Liber

Collection «Figures libres»

Montréal, 2004, 184 pages

La politique : vaut mieux en rire !

Voici le tout dernier album de Garnotte

Des caricatures propres... à 2004

GARNOTTE



Avertissement !

Ce recueil de plus de 125 caricatures éditoriales parues entre septembre 2003 et septembre 2004 dans *Le Devoir* n'ayant profité d'aucune « commandite » du gouvernement libéral du Canada (ni d'aucun autre parti politique, d'ailleurs), il est garanti propre... à l'année 2004.

Venez rencontrer l'auteur au Salon du livre de Montréal le samedi 20 novembre de 13 h à 14 h au stand du Devoir, #638.

Des caricatures propres... à 2004 de Garnotte Éditions du Concassé 104 pages - illustrées (sic) 17,95 \$ Diffusion : Fides En vente dans toutes les bonnes librairies

Félicitations à Ivan Steenhout



lauréat du
Prix du Gouverneur général
pour la traduction du livre
Les Indes accidentelles
de Robert Finley

éditions de la Pleine Lune

ROMAN

Une écriture qui penche vers le reportage

GUYLAINE MASSOUTRE

Si le reportage social était la principale fonction du roman, *La Rebelle*, de Benoît Duteurtre, mériterait un prix. L'époque est au cliqué, « être rebelle », qu'il s'agisse de publicité ou d'attitude pensante. La belle affaire, être rebelle, quand ce terme ne signifie plus qu'agitation, scandale et mal-être persistant. C'est bien ce que le romancier saisit de son époque.

Son écriture penche vers le reportage et vise l'immédiateté d'un look et de la pensée artistes, dont il épingle au passage l'origine détournée et loufoque dans les chansons des années 50.

Duteurtre s'adonne ici à son activité favorite: dénoncer les effets de mode, caricaturer le monde de la performance et l'étrétesse des Eliane, journaliste rebelle, dont il fait un portrait cinglant, en la promenant partout où la provocation sert d'alibi à l'action — sus aux Rimbaud Project — et mobilise des énergies dont l'intention est de faire jaser.

LA REBELLE

Benoît Duteurtre

NRF Gallimard

Paris, 2004, 335 pages

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une mort annoncée

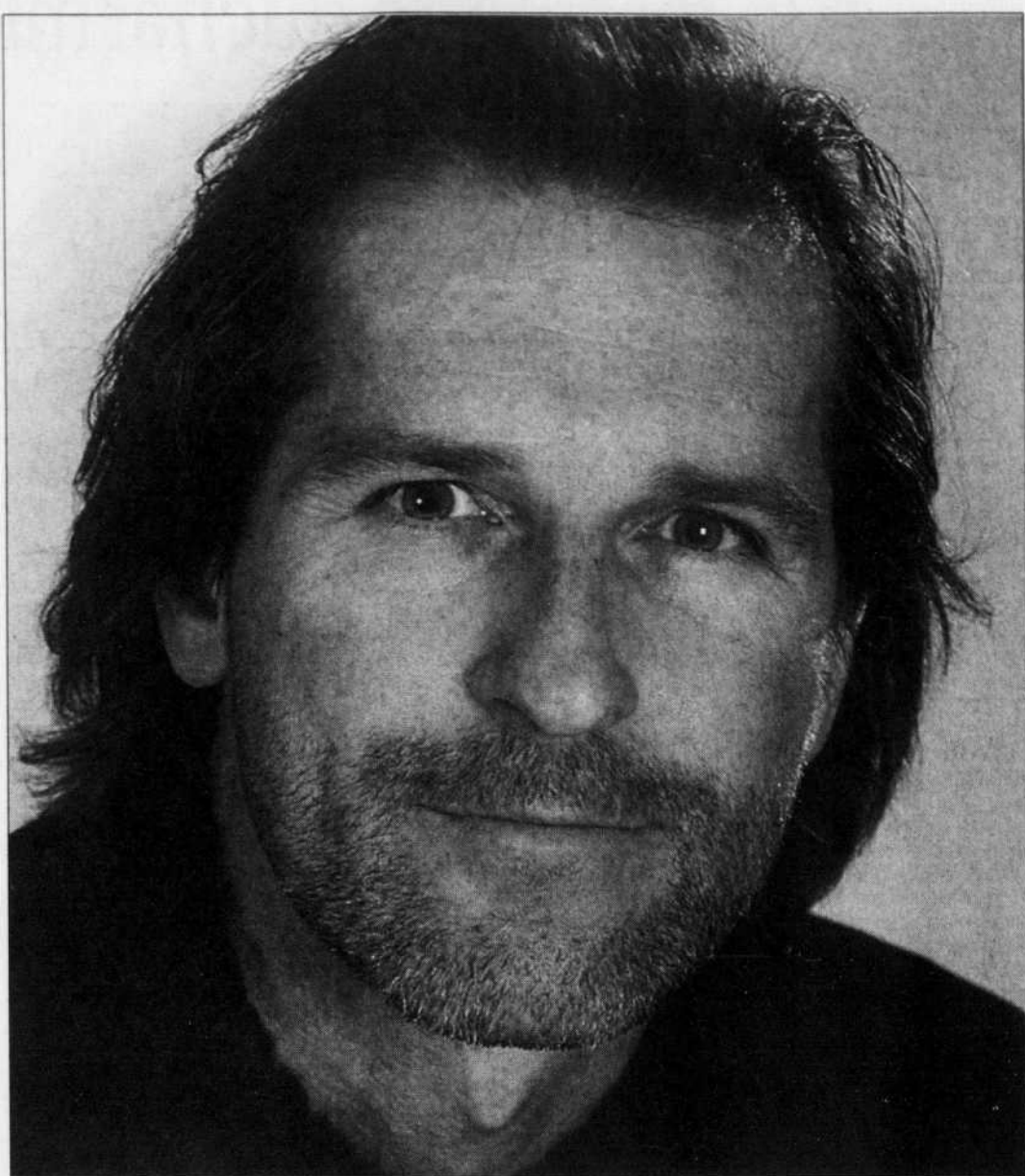
JOSÉE BLANCHETTE

Dès la troisième phrase de *Turkana Boy*, mon souffle s'est arrêté, sur le qui-vive, en apnée. Ciel! Un homme qui donne des titres aux averse parce que chaque pluie est différente et qu'aucune ne tombe sur le monde plus d'une fois. Quelle drôle d'idée! Dès la troisième page, je me suis imaginée en compagnie d'un Pierre Morency, d'un Robert Lalonde ou d'une fable de Gilles Vigneault, mélange d'images et de poésie, de style et de métaphores, de nature, de mer et de bêtes étranges. Comme une rencontre espérée mais avortée en cours de route, la lecture de ce roman de Jean-François Beauchemin m'aura laissée dubitative, d'humeur anthracite. Je ne sais toujours pas à qui j'ai eu affaire: un fou, un désespéré, un génie ou un autre écrivain si tordu qu'il faut le lire sous influence pour saisir toute la portée de son trouble et ne pas sombrer avec lui?

Prière de prendre vos antidépresseurs au préalable: ce livre novembre à plein ciel part à la rencontre de la mort de façon lucide et cruelle. La mort se drape de ce linéol littéraire. Toutes les morts... celle du personnage principal, M. Bartolomé, celle du père de l'auteur, à qui il dédie son ouvrage, et, finalement, la nôtre, celle qui nous importe le plus.

«Ce qui compte, ce ne sont pas tant nos erreurs que la façon dont nous les réparons», peut-on lire en quatrième de couverture, une phrase servie à l'auteur par son paternel peu de temps avant de mourir. Il y a ceux qui réparent et ceux qui imitent. Jean-François Beauchemin, lui, répare. Il se bricole une enfance, un père, colmate la béance laissée par cette mort qui termine ses jours au cimetière: «Nulle part ailleurs qu'ici l'amour et la mort ne sont plus intimement liés. Peut-être l'éternité y était-elle pour quelque chose.»

Ennemi de la lumière, ce livre étrange et plein de nuit est également rempli de silences jusqu'au moment où son personnage s'éteindra, à court de mots. Tout du long, sa voix sans écho tente de répondre à deux questions existentielles: «Aurais-je été un bon habitant de la Terre?» et «De qui fus-je l'élève?» Tentons une réponse à cette dernière question: de la pluie, du vent, des étoiles et de son enfant



Jean-François Beauchemin

qui disparaît à l'âge de douze ans, laissant M. Bartolomé à moitié zombie devant une quête de sens moribonde. Le *Turkana boy* du titre est le fossile d'un garçon d'une douzaine d'années, découvert au Kenya sur les rives du lac Turkana. Et M. Bartolomé s'interroge sur les sentiments que les parents du *Turkana boy* ont éprouvés, la même dévastation que lui probablement, même si deux millions d'années de vie, de civilisation, les séparent. Son fils est parti sans laisser de

traces. Ce jour-là, notre homme perd la plus grande part de lui-même et la solitude devient son refuge. La nature donne un sens à l'absence, même la neige qu'on y décrit comme un sommeil et le froid qui blesse les gestes.

On échoue dans ce livre où la mer est si omniprésente. «Qu'est-ce qu'un bateau? Une île évadée.» Le choix des mots, le rythme des phrases, l'absence d'action, tout concourt à la sensation d'étouffement qui subsiste bien après avoir

déposé *Turkana Boy*. «Chaque jour, il songeait: c'est à la fin que je naîtrai.» Puissent les cieux l'exaucer.

Et puissions-nous revenir au monde des vivants pour vite aller savourer un verre de porto devant la cheminée en se disant qu'on l'a échappé belle.

TURKANA BOY

Jean-François Beauchemin
Québec Amérique
Montréal, 2004

Famille, je vous hais

MARIE LABRECQUE

Du bruit, le prix Robert-Cliche n'en fait guère depuis plusieurs années déjà. Cette récompense couronnant un premier roman distingue cette fois-ci Reine-Aimée Côté, une quinquagénnaire qui a auparavant publié des nouvelles (*Le Bal des miséreux*, en 1996) et de la poésie (*Haillons de lune*, aussi aux Éditions JCL).

Des titres qui suggèrent peu de joie! L'auteur, disons-le, ne donne pas dans la facilité, ce qui est méritoire. Incursion dans la tête d'un homme traumatisé par une enfance carencée, *Les Bruits* dresse le portrait d'une famille particulièrement démunie. Fils indésiré, Paul Lajoie (un nom ironique?) vit dans la mémoire de son passé tourmenté, notamment dans la détestation d'une mère négligente à laquelle il a voué un amour ambigu. «Je l'ai aimée comme une trahison.»

Réveuse qui tentait de s'évader en cumulant les aventures sexuelles avec des inconnus, Léa abandonnait alors à Paul la responsabilité d'un petit frère muet et déficient qu'il haïssait. Pas plus qu'il n'aimait son beau-père — joliment surnommé «l'homme de peu de mots» —, un homme âgé qui entraînait parfois Léa dans la chambre, d'où parvenaient ensuite des bruits incompréhensibles (des marques de violence, croyait Paul).

C'est donc une famille sur laquelle régnaient le mutisme et l'absence de mots, sauf ceux, trompeurs, de la mère. «Je n'entendais jamais ceux qui pouvaient me consoler. Les mots. Son mari n'en avait pas et ceux de Léa, qui parlaient d'un monde qui n'existait pas, avaient creusé un trou dans ma poitrine, douleur profonde, agglutinée au centre de mon corps.»

Condamné à l'invisibilité, à une vie solitaire et dénuée d'amour, Paul va et vient entre l'hospice où croupit désormais sa mère, plus absente que jamais, et le bar où danse Cloé, dont le corps mince lui inspire des fantasmes violents. Dans sa folie, il reportera son besoin de vengeance contre la strip-teaseuse.

On trouve une forte cohérence

stylistique dans cet univers gris de malheurs, et parfois de belles expressions, un indéniable effort d'écriture que les amateurs de poésie apprécieront peut-être. Pour ma part, ce style m'a semblé rapidement asphyxiant, manquant de relief.

Prisonnier de son passé misérable, le narrateur ressasse constamment les mêmes obsessions, ce qui nous vaut de nombreuses répétitions. Ce passé, qui apparaît d'abord par images incomplètes ou un peu nébuleuses, surgies de la mémoire, est ensuite résumé dans la dernière partie, où Paul transcrit son histoire dans un journal intime. Un récit qui dissipe ce que pouvait avoir de flou la narration antérieure. Ces répétitions donnent parfois l'impression d'un temps immobile (même quand dix années passent, mine de rien).

Reine-Aimée Côté rend ainsi palpable l'enfermement névrotique du narrateur, que son enfance malheureuse obsède à la manière d'un incessant bruit de fond. Mais le lecteur, lui, captif volontaire, peut bien avoir envie de s'échapper de ce monde inhospitalier.

LES BRUITS

Reine-Aimée Côté
VLB éditeur
Montréal, 2004, 156 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Reine-Aimée Côté

ÉCHOS

Marcel Broquet honoré

Le prix Fleury-Mesplet, nommé en hommage au premier imprimeur de Montréal, a été décerné à Marcel Broquet, des éditions éponymes, hier, au cours de la soirée Livre en fête du Salon du livre de Montréal. Le prix souligne la contribution remarquable qu'il a apportée à l'évolution et au rayonnement de l'édition québécoise. M. Broquet célèbre cette année ses 45 ans de vie professionnelle et les 25 ans de sa maison d'édition, la première au Québec à se consacrer aux livres d'art et de la nature. Arrivé de Suisse en 1959, Marcel Broquet se fait d'abord libraire, puis éditeur d'ouvrages écrits par des auteurs d'ici. Son catalogue compte plus de 600 titres. — *Le Devoir*

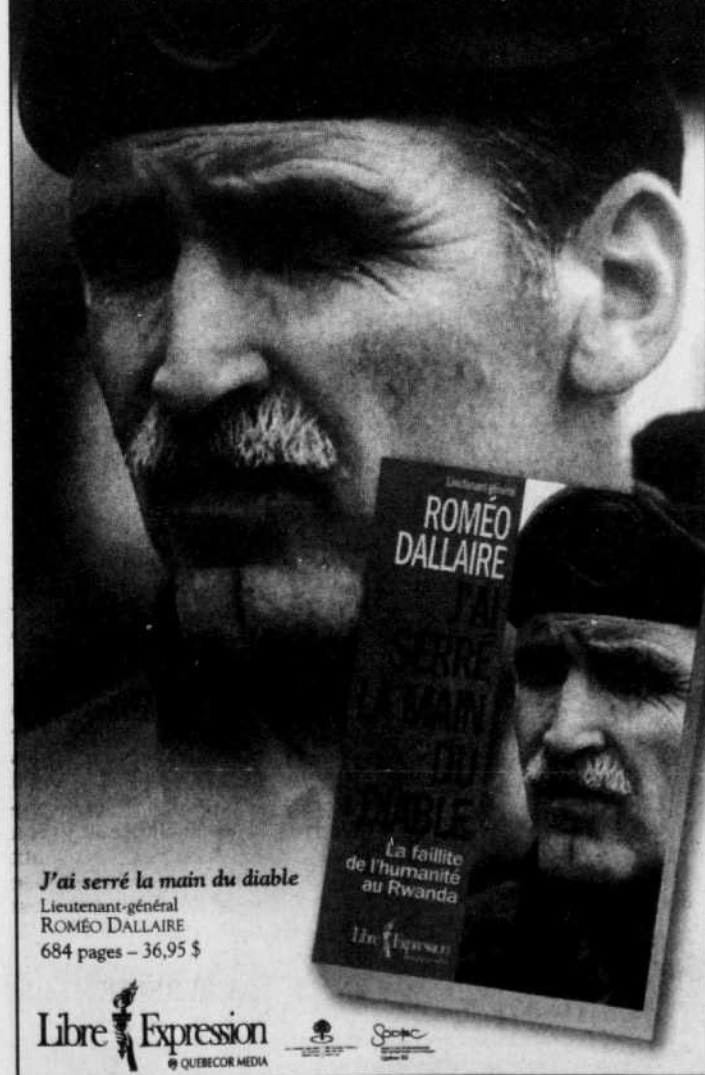
Bar littérature

Le Salon du livre de Montréal est aujourd'hui l'hôte d'un bar littérature organisé par le consulat général de France à Québec, sur le thème: «Avons-nous encore peur de la mort?». Marie-Andrée Lamontagne, directrice de l'édition chez Fides, anime le débat qui convie Jean-Philippe de Tonnac, coauteur de l'*Encyclopédie des savoirs et des croyances: la mort et l'immortalité*, l'auteur Gaétan Soucy, le poète et écrivain Ollivier Dyens, le poète, essayiste et critique littéraire Gérard Gaudet et le père Benoît Lacroix, théologien. À 20h30, à la place Archambault du hall Bonaventure. — *Le Devoir*

Prix des libraires

Une liste préliminaire d'une trentaine de titres établie pour la sélection des Prix des libraires du Québec 2005 a été dévoilée. Dans la catégorie «romans québécois», on retrouve notamment *Comment devenir un monstre*, de Jean Barbe (Leméac), *Folle*, de Nelly Arcand (Le Seuil), *Humains aigres-doux*, de Suzanne Myre (Marchand de feuilles), et *Lettres de Russie*, de Jacques Garneau (XYZ). *Une vie française*, de Jean-Paul Dubois (de l'Olivier), *La Nuit de l'orade*, de Paul Auster (Actes Sud/Leméac) et *J'aime avoir peur avec toi*, de Catherine Chaîne (Le Seuil), figurent entre autres dans la catégorie «romans hors Québec». La sélection se poursuit jusqu'au 31 décembre. — *Le Devoir*

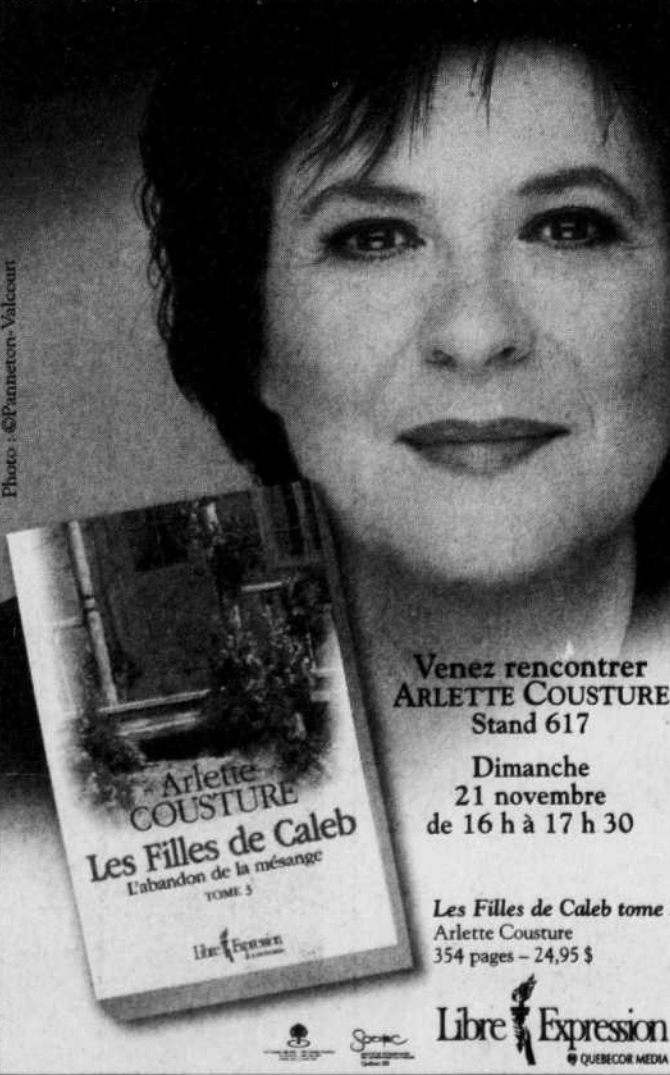
Les éditions Libre Expression félicitent
le Lieutenant-général ROMÉO DALLAIRE
pour sa nomination au
Prix du grand public
Salon du livre de Montréal / La Presse



J'ai serré la main du diable
Lieutenant-général
ROMÉO DALLAIRE
684 pages - 36,95 \$

Libre Expression
QUÉBEC MEDIA

Les éditions Libre Expression félicitent
ARLETTE COUSTURE
pour sa nomination au
Prix du grand public
Salon du livre de Montréal / La Presse



Venez rencontrer
ARLETTE COUSTURE
Stand 617

Dimanche
21 novembre
de 16 h à 17 h 30

Les Filles de Caleb tome 3
Arlette Cousture
354 pages - 24,95 \$

Libre Expression
QUÉBEC MEDIA

Séances de signature AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL



DENISE BOMBARDIER

Ouf! • Et quoi encore!

SAMEDI 20 NOVEMBRE

de 14h à 16h

de 19h à 20h

DIMANCHE 21 NOVEMBRE

de 14h à 16h



PIERRE LEROUX

Cher éditeur

SAMEDI 20 NOVEMBRE

de 14h à 16h

de 19h à 20h

DIMANCHE 21 NOVEMBRE

de 14h à 16h

Albin Michel

LITTÉRATURE

POÉSIE QUÉBÉCOISE

Mélancolie du soir

FRANÇOIS TÉTREAU

En octobre, l'Hexagone a publié le dernier recueil de Roland Giguère, *Cœur par cœur*, composé de trois parties d'inégale longueur, formant un ensemble de 26 poèmes écrits de 1998 à 2003. L'éditeur note en couverture que la première tranche a été établie par Giguère lui-même, juste avant sa mort, en août 2003.

Tous ceux qui s'intéressent à la chose poétique au Québec connaissent l'auteur de *Forêt vierge folle*, qui fut en outre imprimeur, peintre et fondateur des éditions Ert, l'ami des Claude Haefely, Gilles Hénauld, Michel van Schendel et combien d'autres. Il est impossible de circonscrire en quelques lignes toute la place que, de plein droit, il a occupée dans nos lettres durant 50 ans. Nul doute que des chercheurs analyseront son œuvre par le détail et publieront un jour une somme conséquente et fouillée. On se demande alors quelle nécessité il y avait à réunir des poèmes qui, selon toute logique, paraîtront dans les der-

nières pages d'un volume des œuvres complètes, avec les précautions d'usage. Car les deux premières sections de ce recueil, c'est peu de le dire, ne mettent guère en valeur les mérites du remarquable artiste que Giguère fut depuis ses débuts.

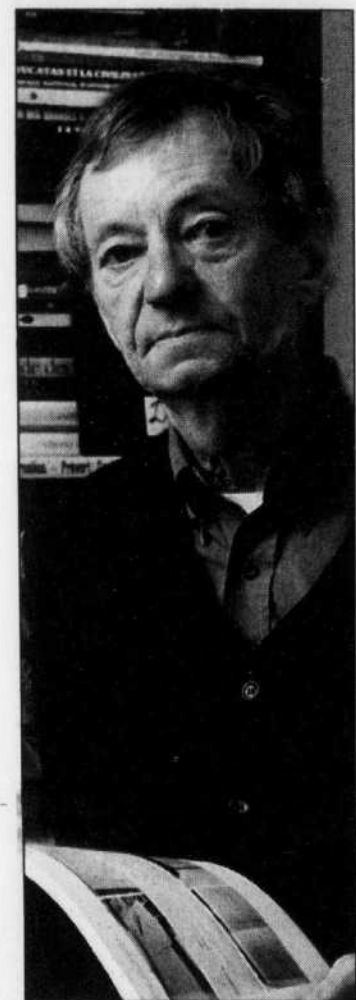
Long lamento

Les métaphores, souvent prévisibles, s'enchaînent ici les unes à la suite des autres en un long lamento, sans résistance ni rupture, sans ces décrochements par lesquels les poèmes de Giguère basculaient dans le dramatique ou débouchaient sur une embellie, généralement nimbée de scepticisme. A la réflexion, il se serait inégalement de citer à l'appui quelques-unes de ces images convenues, sentimentales, et on s'en abstiendra. Disons seulement qu'une assertion, «il n'y a pas d'avenir / dans les hortensias», revient plus de douze fois dans le même poème, imprimée en italique. On pourrait alléguer que l'auteur avait besoin d'une scansion pour rythmer son ensemble et qu'en d'autres endroits il a retrouvé le ton ou la fraîcheur de sa jeunesse. Mais il s'agirait alors d'une très prime jeunesse. Ce serait oublier que Giguère a publié les poèmes graves des *Armes blanches* à l'âge de 25 ans. L'équivocité propre à la poésie permet tant d'interprétations que les commentateurs ont tendance à dépasser la mesure. C'est ainsi que nombre de roitelets sévissent des années, vêtus des seuls discours dont on les accoutre. Ce n'était certainement pas le cas de Roland Giguère. Sa considération, loin d'être usurpée, repose sur de solides assises, non sur des hommages de complaisance. Alors, pourquoi? Pourquoi tenir à tout publier, quoi qu'il en coûte?

Mis à part six poèmes plus consistants, à la fin, rassemblés sous le titre *Main d'œuvre*, où l'auteur exprime l'amour de son métier et l'importance qu'avaient pour lui la peinture, la gravure et l'imprimerie artisanale, il était inutile que les autres pièces voient le jour sous cette forme. Signalons que la revue *Liberté* (n° 265) a publié en septembre un dossier consacré à Roland Giguère, avec des textes de Pierre Popovic et de Gilles Lapointe, notamment, et un poème de Jacques Brault.

CŒUR PAR CŒUR

Roland Giguère
Hexagone, coll. «L'Appel des mots»
Montréal, 2004, 80 pages



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Roland Giguère

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Finaliste
du Prix du Gouverneur général
études et essais 2004

«Mention spéciale»
pour le Prix France-Québec



L'écrivain imaginaire

Essai sur le roman québécois

1960-1995

Préface de Jacques Allard

Roseline Tremblay

L'écrivain imaginaire
Essai sur le roman québécois
1960-1995
Roseline Tremblay



www.hurtubisehnh.com

BIOGRAPHIE

De Nelligan à la marmotte ducharmienne

VICTOR-LÉVY
BEAULIEU
COLLABORATION
SPÉCIALE

Jeune, je traversais régulièrement les pays québécois, étonné de notre peu de mémoire: à Saint-Hyacinthe, on ne savait pas qui était Harry Bernard; à la baie des Ha! Ha!, personne n'avait entendu parler de Damase Potvin; en Gaspésie, Blanche Lamontagne n'avait jamais écrit de poésie; à Rimouski, Arthur Buies n'était qu'un laid boulevard; à Rivière-Ouelle, on n'avait gardé aucune mémoire de l'abbé Casgrain et les gens du chemin Taché ignoraient qu'Adrien Thériot avait beaucoup et bien écrit sur eux.

Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis, parce que nos instituteurs sont aussi nonos qu'aujourd'hui et que nos bibliothèques sont aussi mal gérées et aussi pauvres qu'aujourd'hui.

Il faut donc saluer ceux qui ont compris que le patrimoine n'est pas seulement bâti en pin du pays, mais qu'il est d'abord culturel, comme vient de nous en faire la preuve le journaliste et professeur Yvan Roy en publiant *Nelligan à Cacouna*, un ouvrage qui nous rappelle qu'Émile Nelligan, enfant et adolescent, passait ses vacances d'été à Cacouna avec sa famille, la mère de Nelligan étant née à Rimouski et le père, inspecteur postal dans le district de la Gaspésie, aimant séjourner près de Rivière-du-Loup, entre ses nom-

breux voyages dans l'est du pays.

Dans *Nelligan à Cacouna*, Paul Wyczynski nous apprend que le jeune Émile avait pour ami Ulric Michaud, qui l'emmenait souvent à la ferme de ses parents, ce qui lui aurait inspiré plusieurs de ses poèmes bucoliques, parmi les meilleurs, d'ailleurs, que Nelligan ait écrits.

L'ouvrage d'Yvan Roy vaut aussi pour les nombreuses photos qu'on y trouve, celles de l'époque de Nelligan et celles de maintenant. On y voit plein de maisons, jadis si belles et désormais si laides parce qu'elles ont été restaurées tout de travers: d'affreux lambris, de hideuses fenêtres, des toits plats au lieu de ceux d'autrefois, à larmiers et à pignons, des bijoux d'architecture qu'en toute inconscience on a défigurés. Il devrait y avoir une loi contre le manquement à la beauté et contre les débâteliers de pays.

Un premier roman ducharmien

Nelligan à Cacouna n'échappe pas toujours au mauvais goût, tant il est vrai qu'on ne s'improvise pas éditeur. On y a droit à toute une section de photos exécrables et de textes sans grand intérêt qui ne sont là que pour nous rappeler l'événement-hommage rendu à Émile Nelligan l'automne dernier. Nelligan aurait pu s'en passer, nous aussi, et l'ouvrage d'Yvan Roy n'en aurait pas moins été essentiel.



Émile Nelligan

Sébastien Chabot a lu Réjean Ducharme qui a lu Émile Nelligan qui a lu Arthur Rimbaud et Paul Verlaine. Le titre de son roman, *Ma mère est une marmotte*, vient tout droit d'une phrase de *L'Océanisme*, le chef-d'œuvre du grand Ducharme. On comprend que, pour son premier roman, Chabot s'en soit inspiré tout en voguant du bord de Bérénice Einsberg, cette jeune fille pas comme les autres de *L'avalée des avalés*, de beauté rebelle, qui se constitue en héroïne parce que le Québec en a besoin et que, tant qu'à y être, aussi bien de l'être totalement.

Chabot a de l'imagination de reste et sait déjà comment mener une histoire. Celle de *Ma mère est une marmotte* n'est pas très compliquée, de toute façon: un enfant vit

avec sa mère qui est grosse et vend du Tupperware, tandis que le père, cardiaque, passe ses journées à boire, à pêcher et à chasser. Comme ça ne va pas bien entre le mari et sa femme, le fils croit que son père est mort, assassiné par la mère qui a dû l'ouvrir d'un coup de couteau comme elle le faisait avec les poissons rapportés de pêches miraculeuses. Pour que sa petite enfance ne soit pas un cul-de-sac, l'enfant prend du Ritalin, fait des dessins et, pour oublier le mutisme du grand monde, parle à ses petits bonshommes de bois, aux bêtes et aux arbres. Alors qu'il est terrorisé par la vie si grasse tandis que lui est d'une totale maigreur, l'invention du langage, comme ce fut le cas pour Bérénice Einsberg, lui permet de s'orienter et de prendre du plaisir à vivre là même où il n'y a que du désastre.

Un premier roman, une naissance à l'écriture plutôt réussie, qui devrait faire venir beaucoup d'autres mots, que Sébastien Chabot nous annonce pour bientôt.

NELLIGAN À CACOUNA

Yvan Roy et Paul Wyczynski
Éditions Épip
Cacouna, 2004, 192 pages

MA MÈRE

EST UNE MARMOTTE

Sébastien Chabot
Éditions Point de fuite
Montréal, 2004, 156 pages

ROMAN

Ma vie de chien

MARIE LABRECQUE

La maladie n'a rien d'aimable. La souffrance et la proximité de la mort pourraient rendre cruel le plus bienveillant des êtres. Un qualificatif qu'on n'accorderait sûrement pas à la narratrice des *Pékinois de monsieur Chang*, cynique et douée pour le sarcasme. Les pénibles traitements de chimiothérapie auxquels Amanda se soumet tous les mardis n'améliorent pas ses relations avec son entourage. Mais le cancer qui ronge l'héroïne de Paule Noyart semble moins être la cause de son attitude sardonique qu'une excoercence de sa vision du monde.

Ce court roman — cinquième livre signé par l'auteure de *La Danse d'Issam* et d'*Un amer re-*

marquable — paraît constituer une suite à *Compote et gruaux*, une longue nouvelle publiée en 2000 (que je n'ai pas lue). D'où cette impression, au début, de monter dans un train en marche en ce qui concerne les relations entre les personnages.

La malade est entourée d'une curieuse compagnie: un chien déprimé par la mort de son ancien maître; un gamin de 12 ans fasciné par la Faucheuse; une aide de maison vieux jeu, si facile à choquer (Amanda ne s'en prive pas); un mari empoisonneur et détesté; une petite sœur larmoyante, un médecin qui est aussi un ancien amour, sans compter quelques défunts... Un triste groupe, alors qu'une «chimio n'est supportable que si on se marre». Comme Alex,

le canin morose, Amanda puise donc du réconfort dans ses visites à un médecin chinois, à sa pékinoise et à une marmaille de chiots.

Entre les souvenirs de son enfance et ses conversations avec sa mère décédée (l'amère Amanda en veut toujours à son père de l'avoir rendue malheureuse et abandonnée sur son lit de mort), la narratrice avale des «pilules du bonheur» pour planer. «La lucidité, c'est comme la peste. De gros boutons vous poussent dans la tête, ça fait mal. Puis ça éclate. Ce qui en sort c'est des idées pas marrantes du genre pour combien de temps j'en ai et je fais quoi avec ça.»

La religion catholique tient une place importante dans *Les Pékinois de monsieur Chang*. Si les interrogations métaphysiques sur l'existence de Dieu sont surtout l'apanage de Christian, l'enfant, Amanda fait volontiers référence aux saints — notamment Damien de Veuster, un missionnaire belge parti soigner les lépreux à Hawaï,

et Bernadette Soubirous, la petite tuberculeuse à qui apparut la Vierge —, ainsi qu'à leur façon d'accepter la douleur sans broncher. Ou pire. «Souffrir, c'est une chose, faire semblant de l'avoir mérité, c'est machiavélique.»

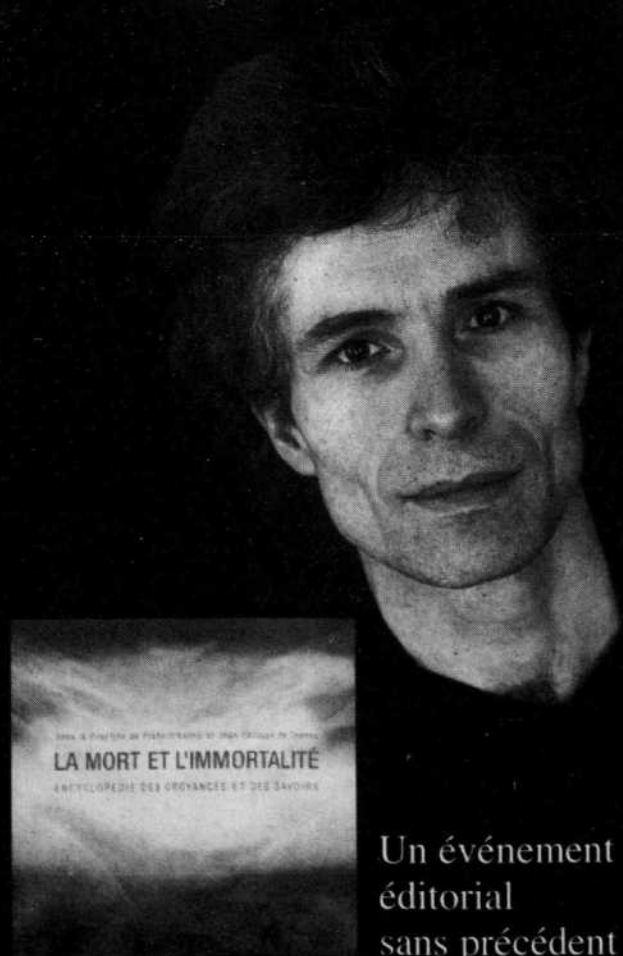
Amanda tient fort efficacement les émotions à distance. Ses commentaires irrévérencieux et sa langue acide évitent la mièvrerie ou le pathos qui auraient pu teinter pareil récit, tout en procurant un plaisir certain au lecteur. Une écriture alerte qui perd un peu de vigueur, il me semble, quand la méchante s'adoucit. Les explications finales et le passage de la protagoniste à un certain apaisement paraissent moins convaincants.

LES PÉKINOIS DE

MONSIEUR CHANG

Paule Noyart
Leméac
Montréal, 2004, 137 pages

Jean-Philippe de Tonnac
Invité d'honneur



Un événement
éditorial
sans précédent !

1600 pages — 74,95 \$

Sous la direction de

Frédéric Lenoir et Jean-Philippe de Tonnac

Edgar Morin, Umberto Eco, Jean Delumeau, Axel Kahn, Roger-Pol Droit sont quelques-uns des soixante collaborateurs qui ont relevé le défi de rassembler leurs connaissances pour participer à la rédaction d'une encyclopédie sur la mort et l'immortalité.



Bayard

MAGAZINE CULTUREL
Spirale
25^e anniversaire



Remise du
Prix Spirale
Eva-Le-Grand
2004

Finalistes :
Hervé Fischer
La planète hyper
Philippe Haec
L'école des ponts jaunes
Guylaine Massoutre
L'atelier du danseur

Lancement du numéro
de novembre-décembre de Spirale

Dossier : Réveries du corps. De métamorphoses en mutations.
Dir. : Danielle Fournier et Pierre L'Hérault

VENDREDI 26 NOVEMBRE 2004, 19 h
Olivier Librairie-Bistro, 5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Bienvenue à tous !

ABONNEZ-VOUS
Par téléphone : (514) 355-3333 ou 1 800 363-1310
ou via notre site Web, www.spiralemagazine.com

LITTÉRATURE

Vies secrètes

JOHANNE JARRY

Présenté par l'éditeur comme étant le dernier volume d'une série de cinq, le roman *Hotaru* (en français: luciole), d'Aki Shimazaki, clôt un cycle romanesque où le lecteur découvre, livre après livre, la vie secrète de personnages touchés par les mêmes événements intimes et historiques.

Dans *Hotaru*, on retrouve Mariko, maintenant âgée de 80 ans. Elle vit chez son fils Yukio, marié et père de trois grands enfants. La jeune Tsubaki rend régulièrement visite à sa grand-mère pour offrir des moments de répit à ses parents. La vieille femme, peut-être parce qu'elle est malade, semble avoir des hallucinations; des images du passé reviennent la visiter. Ces manifestations intriguent Tsubaki. Lorsqu'elle confie à sa grand-mère qu'un de ses professeurs (beaucoup plus âgé) s'intéresse à elle, Mariko décide de lui raconter son histoire, celle d'une luciole tombée dans l'eau sucrée...

A 16 ans, Mariko, travaille pour la même compagnie pharmaceu-

tique que monsieur Horibe. L'homme la remarque et devient son amant. Avec lui, Mariko découvre sa sensualité, la sexualité. Elle devient aussi la mère d'un petit garçon. Comme son union avec monsieur Horibe est impossible, elle continue d'être sa maîtresse. Pendant un certain temps, la fille de son amant (lequel est marié à une autre femme) et Yukio jouent ensemble, sans savoir qu'ils sont frère et sœur. Et puis un jour, monsieur Takahashi demande Mariko en mariage; ainsi commence une autre vie pour Mariko et son fils Yukio.

Pendant dix ans, Mariko ignore tout de la vie de monsieur Horibe. En 1943, son mari est muté en Mandchourie. Elle reste seule avec son fils à Nagasaki. On lui apprend que son ancien amant remplacera son mari au laboratoire de Nagasaki, et qu'il habitera la maison miltoyenne. Mariko pourra-t-elle protéger son foyer de son ancienne vie?



Aki Shimazaki

Renouer

Une fois installé à Nagasaki avec sa femme et sa fille, monsieur Horibe insiste pour renouer avec son ancienne maîtresse. Même si Mariko aime son mari, elle découvre qu'elle ne peut résister à l'attraction sexuelle qu'exerce monsieur Horibe sur elle. «Je savais que je regretterais ce que je faisais dans son dos. Pourtant, j'avais succombé au désir de monsieur Horibe, qui connaissait mon corps mieux que personne.»

Hotaru est pudiquement traversé par le désir sexuel, et la violence dont il est parfois chargé. Ici, il conduit les personnages à commettre des actes qui auront l'effet, sur ceux que cela concerne, d'une bombe. Lorsque la fille de monsieur Horibe découvre que son père est aussi le père de Yukio (secrètement amoureux de ce dernier, elle voit son désir contrarié), elle

commet un acte dont on ne pourra garder la trace puisqu'il sera effacé par l'explosion de la bombe atomique à Nagasaki.

Aki Shimazaki vit à Montréal depuis plus de dix ans et écrit en français une œuvre grave, au style dépouillé, essentiellement japonaise. Bien qu'il ne soit pas indispensable de lire les quatre romans précédents, soit *Tsubaki*, *Hamaguri*, *Tsubame* et *Wasurenagusa* (énumérés dans l'ordre de leur parution) pour entreprendre la lecture de *Hotaru*, on le recommande car la force de l'œuvre de Shimazaki réside, entre autres, dans le dévoilement successif des points de vue. L'entreprise romanesque ressemble à un casse-tête dont les morceaux, une fois assemblés, révèlent la complexité d'un univers où s'enchevêtrent finement intimité et Histoire.

HOTARU

Aki Shimazaki
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2004, 137 pages

Écrire ou ne pas écrire le livre

NAÏM KATTAN

En juillet 2003, Hélène Cixous mit ses manuscrits, ses correspondances, ses documents d'écrivain dans des boîtes pour les confier à la Bibliothèque nationale à Paris. A cette occasion, celle-ci organisa une journée d'étude et de débat sur l'œuvre de cette écrivaine qui réunit des écrivains et des universitaires de plusieurs pays, dont Jacques Derrida et, de Montréal, Ginette Michaud. J'ai assisté à ces séances, qui s'étaient terminées par une lecture de Cixous, et c'est à partir et à propos de cette journée que ce livre, *Tours promises*, vit le jour. Les pages s'y suivent sans continuité apparente mais dans la cohérence d'une quête. A plusieurs reprises, l'auteur voit son ouvrage comme «le livre que je n'écris pas». La question qu'elle pose, lancinante, tout au long du texte est double: qu'est-ce qu'on écrit et où la vie se

situe-t-elle entre la mémoire, le rêve, l'imagination et la description concrète de l'état des lieux?

Cixous revient constamment à son enfance en Algérie, à son père mort jeune, à sa mère toujours présente à quatre-vingt-treize ans, à son frère réel ou inventé comme personnage de fiction, à sa fille, à son fils, à son chat, à ses amis. Elle navigue perpétuellement entre deux eaux: l'œuvre littéraire et la vie sans jamais tenter de parvenir à tracer une ligne de partage entre les deux: «Qui pourra dire où est la limite entre le véridique et le fictionnel à l'intérieur d'un genre qui se veut autobiographique?», se demande-t-elle.

La force de sa prose est de nous entraîner dans le sillage de son périple indéfini, incertain.

Malgré son auteure et en dépit de la vie, le livre se déploie paradoxalement gonflé de vie et d'énergie. En livrant ses écrits à la Bibliothèque nationale, elle pose

la question du sens de l'œuvre littéraire. Il ne s'agit ici ni d'une direction ni d'une voie, mais d'une masse de mots. Où loge la vie? A l'intérieur, à côté et totalement à l'extérieur. Le texte se déploie dans un mélange qui n'est pas un amalgame et dans un foisonnement sans décision de choix. Aussi la vie existe-t-elle au cœur de la littérature sans la remplacer ni la transformer en substitut. Puis, une voix surgit des profondeurs, celle d'un frère réel ou imaginaire, la voix de son propre double qui lance:

*La force énorme, la quantité d'énergie folle que tu dépenses
Pour avoir du succès, causée par cette image lumineuse
De ton père que tu avais, que ton père avait,
Que nous avions ma sœur mère aussi
Lui avait la grâce naturelle, un charme naturel
Tandis que nous devons faire des ef-*

*forts énormes
Pour atteindre ce que ton père avait naturellement, dit-il
Ton besoin de succès, dit-il, ton désir de reconnaissance, dit-il.
Alors là quand même, je me dégage de ce récit
Alors là quand même je rejette.*

Tours promises se situe au cœur d'une importante et remarquable œuvre littéraire. C'est une tentative d'échapper à la théorie et à l'analyse en rejetant, en même temps, le clin d'œil insidieux du divertissement.

Hélène Cixous nous livre en vrac l'interrogation de l'écrivain, de tout écrivain. Elle poursuit sa course dans un chemin incertain, en zigzag, tentant d'éviter les déviations et les dérives. Ce livre est une véritable aventure de lecture

TOURS PROMISES

Hélène Cixous
Editions Galilée
Paris, 2004, 256 pages

JEUNESSE EN BREF

LA DISPARITION DU BÉBÉ CHOCOLAT

Andrée Poulin,
illustrations d'Allen Egan
Québec Amérique jeunesse,
coll. «Gulliver»
Montréal, 2004, 138 pages

Andrée Poulin, qui avait signé en 2003 l'excellent *Ping-Pong contre Tête-de-navet*, récidive avec autant de bonheur sur le même thème, soit l'appropriation des différences. Cette fois, *La Disparition du bébé chocolat* se passe au Burkina Faso, où

Léda, une jeune Québécoise de 10 ans, a suivi ses parents médecins. Le récit nous la présente à son arrivée, fâchée avec l'Afrique et en plein choc culturel. Il faudra le sourire irrésistible d'un bébé pour lui faire baisser les armes. Un bébé noir qu'elle voudra présenter à ses copines blanches en négociant sa garde pour quelques heures contre une poignée de bonbons et quelques bijoux. Ça tournera mal mais finira bien, c'est plutôt typique des romans jeunesse, mais le récit est attachant, vibrant, voire poétique, exsulant

des couleurs et des odeurs de l'Afrique. Un baobab bicentenaire y occupe une place symbolique et importante, tenant

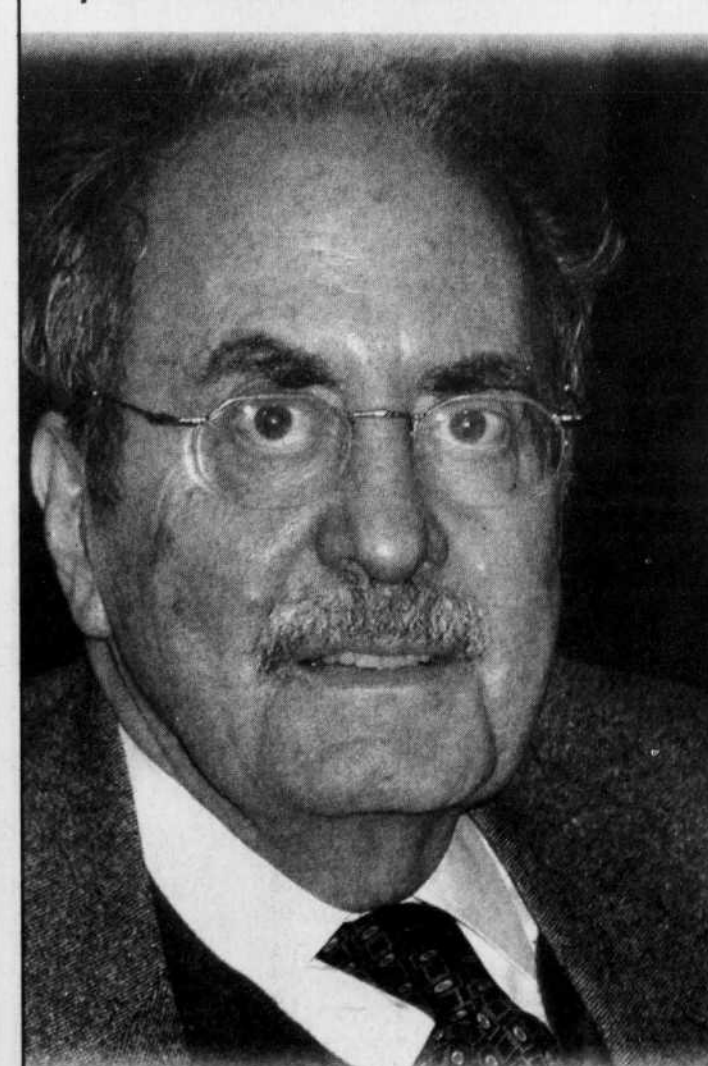
presque le rôle d'un personnage. Voyage éclair autant qu'éclairant.

Gisèle Desroches

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Naïm Kattan Lauréat

du Prix Athanase-David 2004
pour l'ensemble de son œuvre



www.hurtubisehnh.com

ENEZ RENCONTRER LES AUTEURS D'XYZ ÉDITEUR AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

DONALD ALARIE
ÉMILIE ANDREWES
FRANÇOIS BARCELO
ROCH CARRIER
JEAN DÉSY
JACQUES GARNEAU
CAMILLE LAVERDIÈRE
CLAUDE LE BOUTHILLIER
MARGUERITE PAULIN
MICHÈLE PÉLOQUIN
ANDRÉ PRONOVOST
JEAN-LUC PROULX
BRUNO ROY
ANDRÉ VANASSE



STAND 113

Les Presses de l'Université de Montréal



Patricia Fleming,
Gilles Gallichan,
Yvan Lamonde (dir.)

Histoire du livre et de l'imprimé au Canada

Volume I: Des débuts à 1840

566 pages - 75 \$



Karim Larose
La langue de papier
Spéculations linguistiques au Québec

Coll. Espace littéraire - 456 pages - 39,95 \$



Richard Lefrançois
Les nouvelles frontières de l'âge

380 pages - 34,95 \$



Éric Méchoulan
Le livre avalé
De la littérature entre mémoire et culture

Coll. Espace littéraire - 542 pages - 44,95 \$



Edith Luc
Le leadership partagé
Modèle d'apprentissage et d'actualisation

Coll. Paramètres - 162 pages - 24,95 \$



Michel Lacroix
De la beauté comme violence
L'esthétique du fascisme français, 1919-1939

Coll. Soixante-trois - 396 pages - 34,95 \$



Benoit A. Aubert
et Jean-Grégoire Bernard
Mesure intégrée du risque dans les organisations

Coll. Soixante-trois - 396 pages - 34,95 \$



Sous la direction de
Christiane Ndiaye
Introduction aux littératures francophones
Afrique - Caraïbe - Maghreb

Coll. Paramètres - 282 pages - 32,95 \$



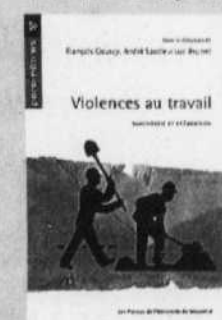
Charles Blattberg
Et si nous dansions?
Pour une politique du bien commun au Canada

Coll. Champ libre - 216 pages - 25,95 \$



Édition critique par
Yvan G. Lepage
Ménard maître-draveur

Coll. Bibliothèque du Nouveau Monde
790 pages - 80,95 \$



Sous la direction de
François Courcy,
André Savoie et Luc Brunet
Violences au travail
Diagnostic et prévention

Coll. Paramètres - 222 pages - 24,95 \$



Paul Bleton et
Mario Poirier
Le vagabond stoïque: Louis Hémon

Coll. Sociétés - 256 pages - 29,95 \$



Brian L. Mishara et
Michel Tousignant
Comprendre le suicide

Coll. Paramètres - 180 pages - 21,95 \$



Herbert Fingarette
Confucius Du profane au sacré
Coll. Sociétés et cultures de l'Asie
174 pages - 24,95 \$

PUM

Université de Montréal

LITTÉRATURE

POÉSIE

Creuse énigme lyrique

THIERRY
BISSONNETTE

La liaison entre poésie et philosophie n'est pas moins périlleuse à exprimer que celle entre le poétique et le sacré. N'est pas donné à quiconque de improviser Héraclite l'Obscur ou saint Jean de la Croix, malgré ce que certains poètes québécois en mal de transcendence pourraient tenter de faire croire. En singeant des paroles trop peu comprises et, surtout, mal incorporées, ceux-ci cessent de chercher l'authenticité qui fait la véritable transcendance du poème à l'égard des circonstances et du connu.

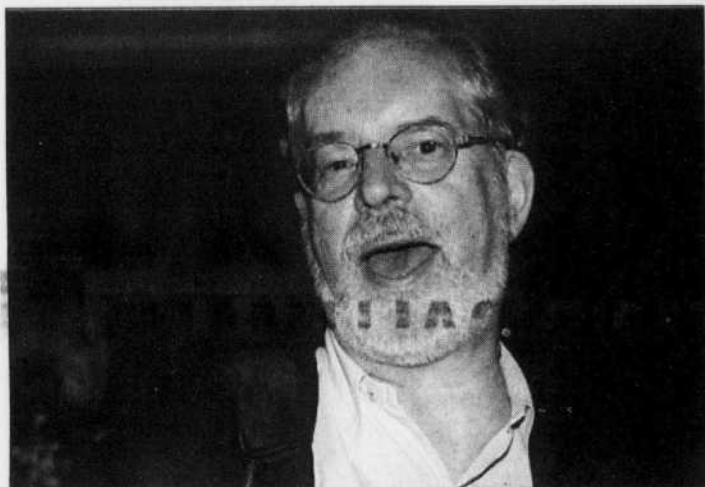
Que, par exemple, Jean Royer saupoudre ses récents recueils de concepts immémoriaux ne suffit pas à leur donner la profondeur méditative des œuvres de Char ou de Juarroz. C'est ainsi qu'*Au seuil de l'insupportable* laisse tout à espérer, s'empêtrant dans un tissu de prescriptions et de sentences peu inspirées, mais aussi très empruntées. Sous-titré *Poèmes de veille 2*, ce livre entend d'abord rappeler à notre esprit la vraie nature de la poésie: «*Clarté de l'instant / Ton poème / De mots et de sang. // Une voix qui porte / Les vivants et les morts. // Une question de lumière.*»

Malheureusement pour ce versificateur bien intentionné, il y eut déjà les Guillevic, van Schendel et Brault, entre autres, pour explorer la complexité interrogative du poème. De Jacques Brault: «*Là, dans l'insupportable du monde, on arrive parfois à dire ce qu'on ne pensait pas pouvoir dire; l'insupportable se produit*» («*Au fond du jardin*»); tandis que, chez Royer, la transparence du discours possède cette tournure d'écolier qui bloque toute irruption de l'inconnu. On en demeure à cette subjectivité souffrante, vaguement nelligianienne, dont les principales actions consistent à regretter le seuil maternel et à le remplacer

par un langage réconfortant: «*Et te voilà rasséréné / Par des souvenirs / D'algues bleues. // Tu es né / Dans le ventre des mots.*» S'agirait-il, sous ce couvert chérubin, de raviver notre attrait pour les abysses insupportables du prénatal? Pulsion qui a déjà fait trop de dommages, dont celui de négliger les vertus orphelines de la poésie.

«*D'où es-tu / Sinon du cri avant le chant / Et du chant avant la parole. // Du chant des feuilles de l'être / Et tu tombes au fond de toi. // D'où vient ce chant de mélancolie / Comme un secret dans l'Ouvert?*» Il semble qu'on ait assez entendu ce type de mélodie ou d'élégie précieuse, et que cette fuite sirupeuse vers les grandes généralités soit en fait un refus réactionnaire des aïeux contemporains. Puisqu'on se réclame du *«Veilleur»*, il est tentant de répondre par un autre aphorisme d'Héraclite: «*Ce qui est contraire est utile et c'est de ce qui est en lutte que naît la plus belle harmonie; tout se fait par discorde.*»

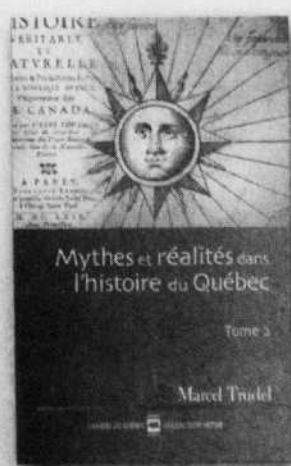
Compilation béate des chants du monde, ces poèmes trahissent le difficile enracinement conquis par Grandbois, Miron, Uguay et Perreault, tout en se réclamant explicitement de leur mémoire: «*Et toi, / Devenu poème, / Tu compteras parmi la mémoire / De la terre. // Parmi tes mots noircis / Pour la suite du monde.*» Citations qui ne rendent pas plus convaincante cette «élévation» vers un cosmopolitisme factice. Sagesse empruntée, lyrisme fade et absence de surprise font finalement de ce recueil un autre document inutile pour ceux qui recherchent l'insupportable.

AU SEUIL
DE L'INESPORTABLEJean Royer
Le Noroît
Montréal, 2004, 85 pages

Jean Royer

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Nos auteurs sont au
Salon du livre de MontréalMarcel Trudel
Samedi 20 novembre : de 15 h 30 à 16 h 30Michel Bock
Dimanche 21 novembre : de 15 h à 16 h

www.hurtubisehnh.com

ROMAN QUÉBÉCOIS

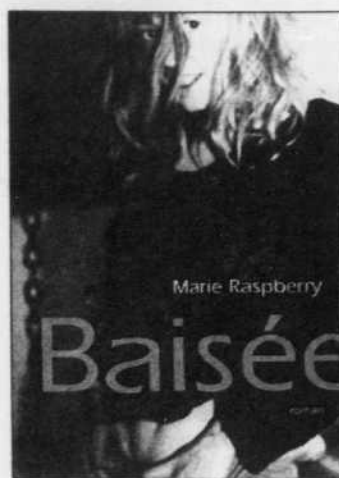
Le génie de l'amour

CHRISTIAN
DESMEULES

«*Est-il possible d'avoir été trop baisée?*», se demande la narratrice de ce roman d'amour. Peut-on avoir trop joui, trop ri, trop célébré la vie? En 13 chapitres et cent fragments, Marie Raspberry nous raconte son ciel et son enfer. Autopsie d'un premier grand amour, celui qui écrase tout, le grand incendie après quoi plus rien ne pousse.

Du fond de son exil japonais, croyant apercevoir un gros rat sur le bord d'une route de campagne, la narratrice se rappelle une passion dévorante qui l'avait bouleversée quinze ans plus tôt. Lui était un jeune poète et romancier connu («*Réjean, à vingt-quatre ans à peine, était incontestablement un génie*»), elle une jeune groupie de poète et romancier connu. Ils se sont rencontrés un jour de novembre au Salon du livre, ils se sont aimés durant quelques mois d'hiver... La narratrice de *Baisée* revient sur cette «*période bullaire des amours naissantes*».

Ils étaient jeunes, donc, fous



l'un de l'autre et fous de littérature. Tellement fous que Marie quitte son emploi de réceptionniste à l'AMLFITRUQQ, dilapide le maigre héritage légué par sa mère, loue un grand loft pour elle et son nouvel amoureux... Mais Réjean a un gros squelette dans le placard: la belle Josyane, femme mûre, femme fatale pour Marie Raspberry. La rencontre des rivales, le prévisible «trip à trois», le

suicide de Josyane suivi du départ de Marie pour le Japon formeront l'apothéose de cette histoire d'amour incandescente au parfum de «*Vampium vivaces*».

«*Ce qui était arrivé entre nous avait été si brutal, si brusque que rien n'aurait pu y survivre. Ni sa force ni les univers que nous bâtissions en rêve.*» Émoi post-adolescent à la fin programmée, passion érotique destructrice: «*C'était plus grand que nous, plus fort que nous, plus habile que nous, presque malgré nous.*»

«*Il disait que la vraie poésie résidait dans la rognure.*» Lui, c'est-à-dire Réjean Milrats, anagramme facile d'un poète et romancier connu (vous avez compris?) qui se vautre dans «*l'immobilisme de la pseudo-morbidité verbeuse*». Jamais à court d'arguments extralittéraires pour faire vendre de la copie, l'éditeur n'arrive pas à retenir son enthousiasme: «*On ne pourra s'empêcher de trouver quelques similitudes entre le poète Milrats et le fameux écrivain maudit qui s'est fait remarquer, au cours des dernières années, aussi bien par son style direct que par ses frasques*

éthiques.» Et bien entendu, après une petite cabriolette de politesse, «*toute ressemblance avec des personnes ou des personnages*», etc.

Marie-Françoise Taggart, alias Marie Raspberry, auteure de *Paye-moi une bouffe, poète!* (déjà édité en 1990 par Jacques Lanctôt chez VLB), vit à Victoria, en Colombie-Britannique. Roman parfois loufoque et souvent débridé, *Baisée* cherche à témoigner de la passion brute sans vraiment savoir quel ton employer. Dérision ou émotion? Marie Raspberry y souffle ainsi le chaud et le froid au moyen d'une écriture alerte pimentée de quelques scènes érotiques gratuites et de calembours qui sont parfois à la limite du supportable — «*Halez, Luia!*», «*Colloques*», «*Hue-de-Aime*», «*Je m'étais envolée de mes propres zèles*», etc.

Règlement de comptes? Nostalgie amoureuse? Roman réussi? Allez savoir.

BAISÉE

Marie Raspberry
Lancôt éditeur
Montréal, 2004, 290 pages

ENTREVUE

Patrice Lavallée et Robert Leroux
ou deux auteurs, un roman policierMARIE CLAUDE
MIRANDETTE

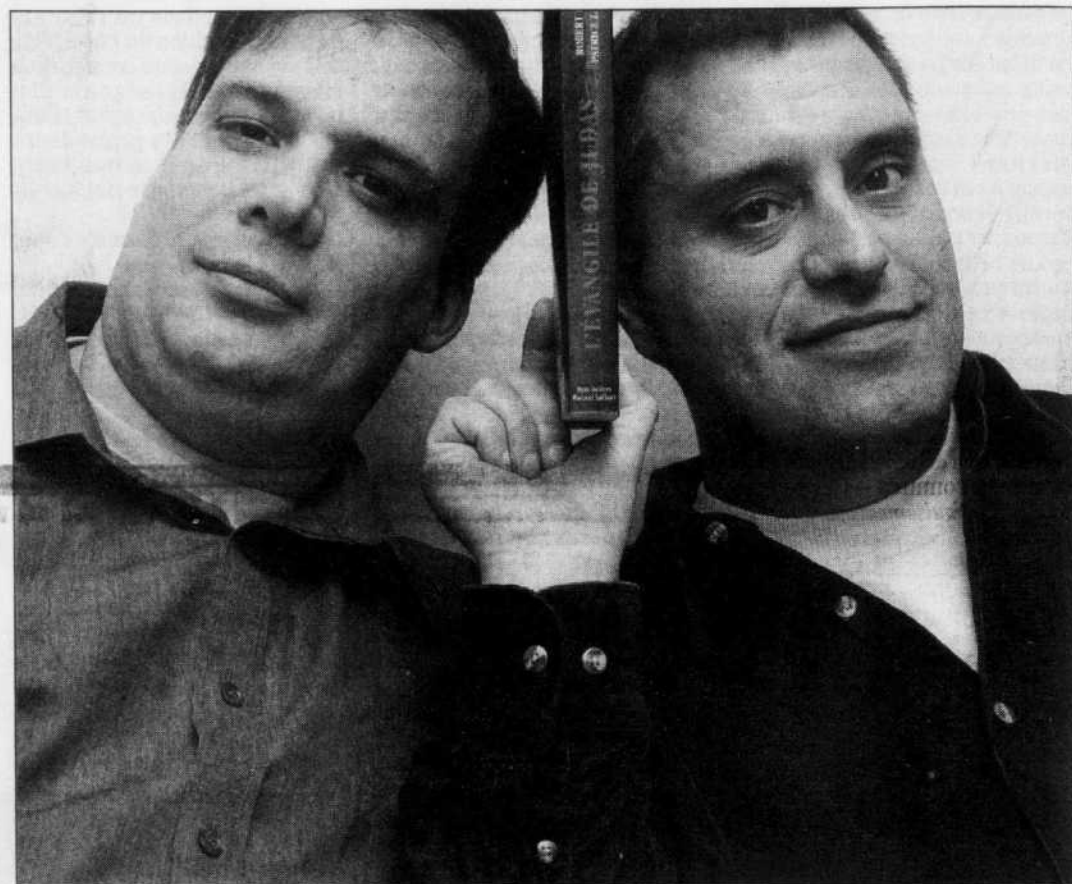
Ils sont trentenaires et éducateurs en milieu scolaire, l'un à l'élémentaire, l'autre au secondaire. Autodidactes, passionnés de littérature de genre, ils écrivaient chacun dans leur coin et adoraient jouer les conteurs avant que le hasard ne les rapproche. Leur rencontre a porté fruits puisqu'ils viennent de faire paraître, aux Éditions Robert Laffont, un premier roman à quatre mains, genre d'hybride à mi-chemin entre le polar et la fantasy aux effluves diabolico-apocalyptiques.

Quand on leur demande qui sont les auteurs qui les ont marqués, ils répondent à l'unisson et sans ambages: «*Stephen King, Koontz, Graham Masterton pour les histoires. Ken Follet, Tom Clancy et Robert Ludlum pour le sens du rythme.*» Et Lavallée d'ajouter: «*D'emblée, quand on s'est mis à travailler ensemble, on écrivait comme ça, dans cette lignée.*» Ces sources permettent d'expliquer, en partie du moins, le choix qu'il ont opéré de situer l'intrigue de leur premier récit aux États-Unis. «*On imaginait mal que ça se passe ici, à Saint-Paul-d'Abbotsford par exemple, avec la Gendarmerie royale. On a choisi les États-Unis parce que notre culture littéraire est très majoritairement américaine. On a essentiellement travaillé à partir de cartes, de plans de villes, pour établir les lieux, le contexte. On a fait des recherches pour les questions légales, etc.*»

L'écriture à quatre mains

Si l'intérêt de Lavallée va surtout du côté de l'horreur et du suspense, Leroux, lui, préfère nettement le fantastique, et c'est à partir de ce mélange entre ces deux univers que les auteurs ont cherché leur voie. «*Au départ, de dire Lavallée, L'Évangile... avait plus de fantastique. Quand on a fait le travail de réécriture et de correction avec, entre autres, Minou Petrowsky et Isabelle Richer [NDLR: c'est par leur éditeur qu'ils ont été mis en contact avec ces lectrices], on nous a fait comprendre qu'il y avait peut-être un peu trop de scènes fantastiques; alors on en a supprimé quelques-unes, à regret il faut le dire. Et petit à petit, on a installé le récit dans une histoire plus policière.*»

L'écriture à quatre mains n'étant

Robert Leroux et Patrice Lavallée ont travaillé à quatre mains sur *L'Évangile de Judas*.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

pas chose simple, il est légitime d'interroger les auteurs qui s'y frottent sur les rouages de la chose. Comment travaille-t-on concrètement à deux têtes? Qui fait quoi? «*À chaque rencontre, explique Lavallée, on planifie les chapitres à l'avance. On établit d'abord les grandes lignes de l'histoire et, un peu plus en détail, celles des chapitres à venir — intrigue, lieux, atmosphères, etc. Ensuite, on se divise la rédaction selon nos envies. Par exemple, Robert peut décider d'écrire les chapitres 7 et 8, moi le sixième. Quand c'est fait, je ramasse toutes les sections que je réécris en français en harmonisant le tout [NDLR: Leroux ayant reçu une instruction en anglais, il rédige ses textes dans cette langue]. La principale force de Robert, ce sont les dialogues. Moi, j'aime définir les personnages et travailler les atmosphères.*»

Une réponse faisant jaillir une autre question, on se demande pourquoi les auteurs n'ont pas

choisi d'écrire en anglais puisque leur style et le type d'intrigue qu'ils privilégient s'inscrivent dans le sillage de la littérature de genre américaine. «*Mon premier roman, raconte Leroux, était en anglais. Je l'ai envoyé à quelques éditeurs américains qui ne m'ont même pas répondu. Le marché américain est difficile à percer et il faut un agent pour y parvenir. Suite à la rencontre avec Patrice, on a naturellement travaillé en français, ce qui ne me posait pas de problème.*»

Les personnages

Va pour le choix du genre et de la langue. Les personnages du roman, maintenant: l'inspecteur John Matthews et le tueur en série Vincent Tindo. Qui sont-ils et qui est qui, si la question peut se poser ainsi? Lavallée affirme en rigolant: «*Tindo, c'est moi; Matthews, c'est Robert.*» Et le principal intéressé de rectifier tout de go: «*Non! Les deux, c'est toi! Ce sont deux facettes de toi; une plus fantasque, l'autre plus straight.*» Rires sonores des deux auteurs. «*Vincent, dit Lavallée, est un être charmant, cultivé, aux gestes*

fluides, avec une assurance qui frôle l'arrogance. Son chemin est tracé et il va droit devant lui sans se poser de questions. John, lui, est un flic ordonné, méticuleux, parfois jusqu'à l'obsession, dans son travail comme dans son environnement, qui aime bien manger, boire un bon scotch ou un verre de vin de qualité.» L'un, en bon épicurien, jouit de la vie posément; l'autre, excessif, ne vibre qu'aux sensations extrêmes, quoi!

Et il y a des chances qu'on le revoie dans une autre histoire, cet inspecteur? «*Non, répond Leroux, probablement pas, parce que je crois que dans la vie, si les gens ont une aventure de ce genre, c'est déjà beaucoup. Alors ce sera vraisemblablement un «one shot», même si la fin permettrait une éventuelle suite.*» «*En tout cas, d'ajouter Lavallée, il n'est pas dans le prochain roman auquel on travaille depuis un moment déjà.*»

L'ÉVANGILE DE JUDAS

Robert Leroux
et Patrice Lavallée
Robert Laffont Canada
Montréal, 2004, 308 pagesFinaliste : Grand Prix du livre de Montréal
Prix du Gouverneur général
Prix Émile-NelliganMARIO BRASSARD
Choix d'apocalypses

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Association des professionnels
de l'enseignement du français
au collégialLa place de la littérature
dans les cours de français au collégialLe samedi 27 novembre à 14h00,
Au salon (3^e) des Terrasses Saint-Sulpice,
1680 de la rue Saint-Denis à Montréal
Entrée libre.

Discussion avec

Anne-Marie Aubin du Cégep de Saint-Hyacinthe
Anne-Marie Cousineau du Cégep du Vieux-Montréal
Nicole Brossard, écrivaine
Jean-Claude Germain, écrivain
Jean Larose de l'Université de Montréal
Daniel Loiselle du Collège de Sherbrooke
et coordonnateur provincial de français

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Nouvelle-France... les millions en moins

CHRISTIAN
DESMEULES

Québec, 1759. L'intendant Bigot et sa clique de marchands sans scrupules se remplissent les poches, tandis que les soldats se font massacrer pour une guerre perdue d'avance. Les Anglais sont aux portes de la ville, les citoyens sont affaiblis lentement.

Dans ce contexte de petite apocalypse, la grande histoire se fonde à la petite. Marie-Loup Carignan, fille de meunier, jeune veuve de vingt-quatre ans et mère d'une fillette de huit ans, femme libre et sensible à toutes les injustices, tombe amoureuse de François Le Gardeur — aventurier, mélange de coureur des bois et de gentilhomme lettré —, fils d'un gros marchand de Québec.

Dans l'odeur de moisi d'une fin de règne, alors que la débâcle française en Amérique est plus

qu'imminente, Le Gardeur décide de se rendre secrètement en France afin de convaincre quelques personnages haut placés (rien moins que Voltaire dans son château de Ferney et la marquise de Pompadour à Versailles) d'intervenir en sa faveur pour que la France envoie plus de renforts à sa colonie assiégée.

Une lettre de François, interceptée par le curé de Preux — secrètement épris de Marie-Loup — aurait suffi aux amoureux pour prendre la mer ensemble. Mais, sans nouvelles de François après la Conquête, Marie-Loup accepte à contrecœur d'épouser Maillard en secondes noces («*La vie est dure dans ce pays... surtout pour une femme seule*»). Alcoolique, violent, l'homme dégoûte rapidement la jeune femme. Puis, les deux amants se retrouvent et projettent de s'enfuir à nouveau. Après la mort violente du mari, la jeune femme sera arrêtée et jugée de façon expéditive par les nou-

veaux maîtres anglais. Malgré le manque de preuves.

«*La vie d'une petite Canadienne illettrée, c'est là un bien petit prix pour obtenir la collaboration de l'Église aux politiques de l'État. Do you not think so?*», affirme l'auteur à François Le Gardeur.

De la corruption du régime français autour de l'intendant Bigot, du rôle du clergé dans la transition avec les Anglais, de la place des Amérindiens et des femmes dans la société «canadienne» de l'époque, Pierre Billon s'intéresse à l'envers de l'histoire — sans doute la plus intéressante pour un romancier — et la mêle étroitement aux événements plus visibles. Il s'agit là sans doute de la réussite la plus convaincante de l'auteur de *L'Enfant du cinquième Nord* et de *L'Ultime Alliance* (Seuil, 1982 et 1990).

Tiré du scénario du film *Nouvelle-France*, «fiction historique» de Jean Beaudin dotée du plus gros budget de l'histoire du cinéma québécois avec ses 33 mil-

lions de dollars, le roman de Pierre Billon (déjà scénariste de *Séraphin*, de Charles Binamé), arrive presque à faire oublier la danse des millions, les grosses têtes, le mélange mal assorti des accents et le jeu discutable des comédiens.

Sur papier, il ne reste plus qu'une histoire d'amour efficace et bien écrite, tentative parfaitement manucurée de rendre vivante et humaine l'histoire «avec sa grande hache» (Pérec). Une histoire où on regrettera seulement certains télescopages historiques, des personnages peu nuancés répondant à quelques archétypes hollywoodiens, un manque évident de chair autour des mots. Un produit dérivé, certes, mais un produit dérivé de qualité.

NOUVELLE-FRANCE
Pierre Billon
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2004, 208 pages



SOURCE CHRISTAL FILMS
Noémie Godin-Vigneau dans le film *Nouvelle-France* de Jean Beaudin.

ANTHOLOGIE

De vraies histoires fausses

MARIE LABRECQUE

Connue surtout pour sa maîtrise de la science-fiction, dont elle est sans doute notre ambassadrice la plus réputée et la plus primée, Elisabeth Vonarburg ne se limite pas aux littératures de l'imaginaire. Recueil de nouvelles diverses et inclassables, aux frontières de la S.F., du fantastique, de la poésie, du réalisme et des souvenirs, *Vraies histoires fausses* montre l'étendue de sa palette.

La célèbre auteure de *Chroniques du pays des mères* et de longs cycles narratifs propose plusieurs textes très brefs dans cette anthologie couvrant quarante ans d'écriture. Le titre, *Vraies histoires fausses*, illustre l'ambiguïté de ces récits — repiqués, sauf quelques inédits, de revues ou de publications peu connues — où se font jour des «*déguisements plus révélateurs*», comme l'auteure l'écrit sur son site Internet anglophone.

Si cette grande chante de l'imaginaire paraît réfuter l'autofiction (voir l'image ornant la page couverture du livre et l'exergue), plusieurs nouvelles semblent comporter des éléments biographiques ou sont en tout cas plus près de sa réalité: évocations des paysages de son Saguenay d'adoption, témoignage de son amour de la neige; histoire où une petite fille apprend à lire et à écrire, ouvrant déjà les portes de l'imagination (*Le Fil d'Ariane*).

Mais rien n'est jamais platement réaliste dans l'écriture d'Elisabeth Vonarburg, transfigurée par un regard poétique. Ou par une dérive dans un univers parallèle. Même un trajet en autobus à travers le parc des Laurentides, qui s'annonce des plus banals avec son confort et ses voisins dérangeants, s'ouvre sur le fantastique (*Voyage au bout de la nuit ordinaire*).

Plus collées au réel, ses deux premières nouvelles, écrites au début des années soixante par une Vonarburg ado, traduisent par contre le sentiment de décalage, d'inadéquation au monde qui surgit à l'adolescence. *Le Premier Acroc ne compte pas* raconte avec sensibilité, et déjà un don d'évocation, le premier baiser d'une jeune fille de 15 ans, son impression persistante «*d'être une étrangère, une Martienne à la peau violette, ou pourvue de pieds en guise de mains*». Eh oui, déjà... Quand elle ne nous transporte



SOURCE LES HERBES ROUGES
Elisabeth Vonarburg

pas dans des mondes inventés, l'auteure emprunte la vision de démiurges qui jouent avec la destinée de notre planète (*Via Appia*, l'amusant festin divin de *La Grande Bouche*) ou réinventent à partir du futur un objet courant comme le livre, devenu une étrange antiquité aux yeux d'une fillette de l'avenir: dans *Un parfum d'orange*, la dernière technologie à la mode consiste à «*se faire transmettre des émotions et des sensations directement dans la cervelle*»!

Sinon, cette Belge déracinée et replantée depuis 30 ans dans nos paysages neigeux décrit le monde comme si elle était d'ailleurs, avec les yeux neufs d'une «*exilée de l'intérieur*», d'une enfant qui découvre son entourage (*Vous êtes Ici*) ou d'une poète, tout simplement. Elisabeth Vonarburg aime les mots, c'est manifeste. Elle évoque paysages et espaces d'une plume très descriptive. Si «*elle dessine le chemin des pays qui n'existent pas*», l'auteure sait aussi très bien peindre ces lieux réels qu'on ne voit plus à force de les côtoyer.

VRAIES HISTOIRES FAUSSES

Elisabeth Vonarburg
Vents d'Ouest, coll. «*Rafales*»
Gatineau, 2004, 150 pages

TYPON

www.edtypo.com



Jean-Marie Montbarbut Du Plessis

Même si la France a été le dernier des pays atlantiques à se lancer dans la colonisation de l'Amérique du Nord, les Français ont été les pionniers de ce continent. Ce livre palpitant, qui se lit comme un roman, raconte d'une manière extrêmement vivante l'épopée des Français du Saint-Laurent au Pacifique, des régions glacées de la baie d'Hudson aux bayous de la Louisiane.



Essai • 400 p. • 16,95 \$



Roman • 208 p. • 11,95 \$



Gilbert La Rocque

«Ouais! mais il faudrait d'abord que les autres nous intéressent, nous intéressent pour eux-mêmes, pour ce qu'ils sont, établir un contact, il faudrait vivre hors de soi-même, se lâcher le nombril, se donner la peine de creuser, objectivement, pour connaître vraiment l'autre... alors moi et mon nombril!»

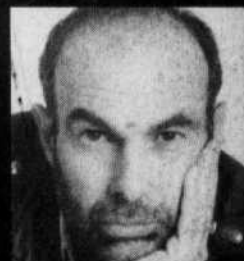
ILS SERONT AU STAND GALLIMARD DU SALON DU LIVRE DE MONTREAL



Martin Winckler
Les Trois Médecins
P.O.L

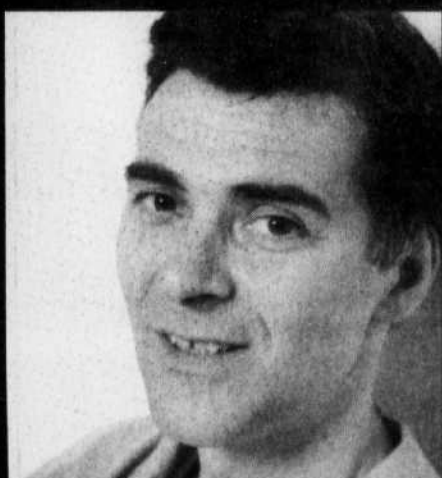
LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 16h00 à 17h00

LE DIMANCHE 21 NOVEMBRE
de 13h00 à 14h00



Luc Baranger
Tupelo Mississippi Flash
Série Noire

LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 15h00 à 16h00



François Place
Le Vieux fou de dessin
Gallimard Jeunesse

LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 10h00 à 11h00

LE DIMANCHE 21 NOVEMBRE
de 14h00 à 15h00

LE LUNDI 22 NOVEMBRE
de 11h00 à 12h00



Sylvie Brien
Mortels Noël
Gallimard Jeunesse

LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 14h00 à 15h00

LE DIMANCHE 21 NOVEMBRE
de 14h00 à 15h00

Dominique Legros

L'histoire du corbeau et
Monsieur McGinty
Gallimard

LE DIMANCHE 21 NOVEMBRE
de 15h00 à 16h00



Jacqueline de Sarigny
La dame au psaltérion
Balland

LE SAMEDI 20 NOVEMBRE
de 15h00 à 16h00

MÉLANIE GRENIER Entre les vertèbres



«La lentille grossissante est terrible pour les mariages. À la première utilisation les époux sont frappés d'horreur.»

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

Gallimard

LITTÉRATURE

LA CHRONIQUE

La tyrannie du lieu

C'est un peu ce que j'ai éprouvé à la lecture de Wallace Stegner (1904-1993): le goût sucré des pommes sauvages. Mais quel goût! Puissant, légèrement acidulé, vert et tout à la fois rond, avec des teintes boisées et, tout au fond de la gorge, cet agréable parfum sucré qui remonte lentement sur la langue pour y rester, longtemps. Il est vrai que Stegner, bien qu'assez peu connu du public francophone où il a tardé à être traduit, n'est pas un écrivain mineur (il a été couronné dans son pays par de nombreux prix, dont le Pulitzer et le National Book Award); qu'il est l'un de ceux qui ont donné leurs lettres de noblesse à la littérature dite du terroir (ou régionale) aux États-Unis et favorisé l'émergence d'écrivains comme Thomas McGuane, Raymond Carver ou encore Edward Abbey — qui figurent parmi les étudiants de son atelier d'écriture à l'université Stanford —, aussi bien que Jim Harrison qui, avec ses collègues de l'école du Montana, le considère comme la figure centrale de la nouvelle littérature de l'Ouest.

Cette série de six nouvelles que publient aujourd'hui les Éditions Phébus furent choisies parmi ses meilleures et s'échelonnent entre 1948 et 1959. Pas une n'est semblable, et pourtant toutes lui ressemblent, peut-être, pour reprendre les mots de l'auteur dans son avant-propos, parce qu'il les a «vécues en tant qu'acteur, spectateur ou auditeur, avant d'en faire des fictions», et qu'elles ont toutes pour cadre des endroits qu'il connaît bien: la Saskatchewan, où il a passé son enfance, Salt Lake City, sa folle jeunesse, la Californie, une bonne partie de sa vie adulte, et le Vermont, où il a fait de fréquents séjours.

Ce qui est admirable chez Stegner, c'est son souci du détail dans la description des paysages aussi

bien que des êtres, cette finesse dans le rendu, le chatoiement grave de sa langue dans un monde qu'il sait pourtant désenchanté, enfin cette profonde connaissance du territoire qui forge les êtres humains qui l'habitent et qui, par mimétisme ou par résistance active, finissent par lui ressembler. Car, pour Stegner, l'empreinte du paysage, du climat, des odeurs, des couleurs d'un lieu est déterminante dans l'expression d'une culture et de sa sensibilité. La dernière nouvelle, *Genèse*, en est un exemple éloquent et hautement symbolique. Partis de la frontière de la Saskatchewan vers le Montana pour y livrer un troupeau de vaches en plein hiver, un groupe de cow-boys est confronté au déchaînement des forces de la nature. Parmi eux, un jeune Anglais qui, en venant au Canada, avait la certitude d'y vivre des épreuves qui allaient le faire entrer dans «l'âge d'homme»... Il sera servi, et de manière magistrale!

Si les huit hommes finissent par s'en sortir, c'est non seulement parce qu'ils auront fait preuve d'une force et d'un courage exemplaires, mais, plus encore, parce qu'ils auront choisi d'être solidaires — ce que le jeune Anglais, revenu de ses rêves héroïques, traduit par cette image un peu triviale, mais en parfaite symbiose avec l'esprit de ces hommes élevés à la dure et avertis de mots: «Si le choix lui en était offert, il ne pensait pas que lui reviendrait l'envie de faire quelque chose seul, du moins pas dans ce pays-là, où uriner, acte intime s'il en était, pouvait mieux se savourer en bande.»

La première nouvelle, *Le goût sucré des pommes sauvages*, nous offre un récit beaucoup plus intimiste, mais extraordinairement habité par le paysage du Vermont dans des coins reculés et isolés. Peu de personnages (un couple, dont le mari est peintre, cherche un endroit retiré à louer), à peu près pas d'action, une situation dramatique quasi in-

existante, et pourtant nous éprouvons à la fois fascination et angoisse devant l'apparition de cette petite fille au «visage de gnome» qui respire la sérénité alors que tout devrait la décourager, et qui leur parle du verger qu'il y a en bas. Et comme toujours chez Stegner, une résonance subtile qui trouve écho dans d'autres récits. Ici, celui du paradis terrestre et de l'arbre du bien et du mal... La nouvelle qui suit, *Jeune fille en sa tour*, nous entraîne dans les souvenirs d'une folle jeunesse bien des années après, alors que le narrateur revient dans sa petite ville pour revisiter cet hôtel qu'il fréquentait avec des amis et qui a été depuis reconstruit en salon funéraire. Il ne peut s'empêcher de retourner dans la chambre où tant de choses se sont passées, y compris des occasions ratées, pour y découvrir le corps en préparation d'une morte qu'il ne connaît pas, mais qui, par certaines parures — notamment un collier un peu barbare —, lui rappelle son passé. «Il parlait de frivolité et de jeunesse d'esprit, d'amour de la parure, de la gaieté et de la vie, et cela lui rendait sympathique; la manière dont il reposait sur le crêpe noir prêchait la plus triste leçon qu'il eût jamais apprise.» Encore là, Stegner arrive à telescoper divers temps pour faire surgir la vie au milieu même du visage d'une morte, et une «étrange gratitude qu'il lui ait été donné de la voir».

C'est tout l'art, et toute la délicatesse, de cet écrivain qui arrive à tout coup à nous enchanter sans jamais tomber dans la facilité ou le cliché. Toutes les nouvelles répondent à cette exigence d'authenticité et de vérité — des êtres, des situations, des conditions d'existence, des paysages — qu'on ne trouve que dans la grande littérature. De vrais bijoux!

LE GOÛT SUCRÉ
DES POMMES SAUVAGES

Wallace Stegner
Traduit de l'anglais (américain)
par Éric Chédaille
Éditions Phébus
2004, 241 pages

ROMAN FRANÇAIS

Vivre n'est pas rêver sa vie

GUYLAINE
MASSOUTRE

Avec *Un poisson hors de l'eau*, roman de l'anamnèse et d'une facture très contemporaine, Bernard Comment jette ses couleurs en tant que nouveau directeur littéraire au Seuil. Pas de doute, cet intelligent roman se remarque dans

sautes, et Maran, un homme louche, en rupture sociale, agitent alors le drôle de bocal qui emprisonne sa tête. Ledit remuant personnage frappe des lieux de mort.

Appel d'air

On pourrait ressentir le supplice, la persécution monter. Mais la piquette est banale, l'offensive; le hasard a ses évidences muettes qui, bonheur ou malheur, forment un lot partagé. Il est clair que ce poisson hors de l'eau, malgré ses bigarrures, est comme tout le monde: il n'est pas une victime. Fera-t-il quelque chose de l'insatisfaction qu'il le ronger?

Cet homme a le sens des réflexes. En joueur de cartes, il sait voir, mémoriser, calculer et deviner; il n'a pas peur de

perdre ni de miser. Dans la vie, c'est pareil. Conduisant sa grue, il voit la terre d'en haut; en bas, ses poissons lui suffisent. Pourtant, il a du mal à rassembler les éléments de sa vie. Ses souvenirs ne tiennent pas serrés comme les sept cent quatre-vingt volumes de sa bibliothèque.

La narration agit comme un appel d'air. D'un côté, le personnage pense en termes d'inventaire, habitué à compter les coups. D'un autre côté, dans la litanie des détails, les remarques banales et les intentions qui se placent agissent comme une avalanche: il se sent bousculé. Il comprend que l'excitation de son palais — parce qu'il est souvent question de bouffe — et ses plaisirs de collectionneur lui ont fait prendre son flair pour la vraie vie. Mais sain ne veut pas dit vivant. Une conscience contraire balaise son équilibre.

L'écriture
de Bernard
Comment
est subtile,
méticuleuse,
heuristique
et séduisante

Gâchis

«Qu'est-ce donc qui s'est perdu? Quelque chose d'impondérable. Un présage. Une illusion.» Cette citation de Musil, qui clôt le roman, hommage à l'écrivain autrichien si sensible, sensoriel et musical, plane sur la progression de l'écriture. L'errance du personnage, à l'affût de ce qui le hante, se poursuit à Paris. Quelque chose a changé: il sort de son bocal.

L'écriture de Bernard Comment est subtile, méticuleuse, heuristique et séduisante. Le réel, chez lui, fait toute l'affaire: impossible d'y échapper, et pourtant toute action s'y perd dans un dédale d'apparences trompeuses. Ce qui est gagné par la lucidité, immédiatement joué, est perdu. Comment se diriger? Comment franchir l'enveloppe étouffante du passé et vivre enfin? Comment ne pas se faire avoir même par les mots?

Roman existentiel pose de bonnes questions, et la fiction montre la difficulté d'y répondre. La récitation intérieure accompagne la conscience qui cherche dans son propre mouvement à en finir avec les impostures. Le rythme de la pensée (et de la lecture) ralentit, à mesure que l'autocritique agit. C'est insensible, mais efficace.

Plus la conscience s'affine, plus le personnage se déleste des roches qui ont plombé longtemps son existence vers le fond. Il renaît.

UN POISSON
HORS DE L'EAU
Bernard Comment
Le Seuil
Paris, 2004, 268 pages

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Portrait romantique de l'artiste

JOHANNE JARRY

La Foi d'un écrivain ouvre sur cette affirmation: «L'écriture est le plus solitaire des arts.» Le ton est donné... On verra comment, dans ces textes centrés sur l'écriture et publiés dans des quotidiens américains et autres périodiques, la romancière américaine Joyce Carol Oates consolide le fameux mythe de l'écrivain isolé par (et dans) son travail, sa création.

«Nous commençons seuls, et certains d'entre nous sont en fait congénitalement solitaires; si nous persévérons dans notre art sans nous laisser décourager, nous pouvons trouver une consolation dans ce monde autre et mystérieux de la littérature qui transcende les frontières artificielles de temps, de lieu, de langue, d'identité nationale.» Cette perception de l'art comme moyen de consolation pour l'artiste renforce sa figure romantique, le maintient sujet vulnérable et tourmenté. Pour Oates, «Tous les écrivains — tous les artistes — peuvent être qualifiés de romantiques, car l'acte même de créer, et d'aimer passionnément pour créer, est romantique».

Pourtant, là où la romancière impose une image de l'artiste consterné, on voit une forme de résistance. Refuser, en créant, de se soumettre. Ce qui est créé affirme la possibilité et la nécessité de s'opposer à l'ignorance et brise par sa présence l'isolement dans lequel chaque système tente de maintenir ses sujets... De toute évidence, cet aspect combatif de la création échappe à Oates, elle qui affirme encore: «L'artiste, davantage peut-être que la plupart des gens, est habité par l'échec, divers degrés d'échec et de compromis; mais les termes de son échec sont généralement secrets».

Il y a bien, ici et là, quelques réflexions qui retiennent l'attention. Et, parmi elles, celle qui suit rappelle la distinction à faire entre un texte et la vie de qui l'écrit. «Aucune histoire ne s'écrit toute seule», explique la romancière. Ce récit, «il a été dégaï, détérré, de l'intimité de l'ima-

gination individuelle et placé dans un espace commun, sur la page imprimée. Les émotions qui lui ont donné naissance, les associations secrètes qu'il a pour l'écrivain n'ont plus d'importance. Il est devenu une création autonome, une sorte de petit véhicule de mots qui nous transporte à travers le temps, ou échoue parfois à le faire».

Populaire et très productive (plus de quatre-vingt titres publiés, tous genres confondus), Oates prodigue naturellement quelques conseils (plutôt simples à suivre) «à un jeune écrivain». Lire beaucoup et de tout. Écrire pour son temps («Vous ne pouvez pas écrire pour la "postérité": elle n'existe pas»), et enfin: «Écrivez passionnément, sans réserve». Mais, plus loin, ayant oublié ce qu'elle enseignait à l'aspirant écrivain, elle révèle comment l'écriture (pratiquée comme elle l'entend) est une activité par laquelle on espère survivre et voir son génie reconnu. «Si écrire donne un sentiment plus intense de la vie, comme tomber amoureux ou vivre un amour incertain, ce n'est pas parce qu'on a la moindre assurance de connaître le succès, mais en raison de la conscience permanente et douloureuse que l'on a de sa mortalité. On ne cesse en effet de se demander: cette œuvre est-elle celle que je n'arriverai pas à finir, l'œuvre "posthume" qui ne pourra faire appel qu'à la pitié...?» Vanité, vanité...

Les articles réunis dans *La Foi d'un écrivain* prétendent fournir des réponses «à ceux qui s'interrogent sur l'acte d'écrire et le processus de création.» On y lit surtout des propos convenus (et parfois complaisants) qui renforcent l'image (usée) de l'artiste solitaire devant tout sacrifier à la création de son œuvre.

LA FOI D'UN ÉCRIVAIN

Joyce Carol Oates
Traduction de l'anglais par Claude Seban
Éditions Philippe Rey
Paris, 2004, 158 pages

Lire
pour faire durer
l'instant

Il a adapté *Le Procès*,
il a créé *Les Baldwin*.

L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

Les Baldwin
Serge Lamothe
126 pages, 16,95 \$
ISBN 2-89502-196-1

André Malavoy
Mémoires d'outre-Atlantique

Au tournant de la Révolution tranquille, André Malavoy a connu tous ceux qui comptaient au Québec. En nous racontant sa propre histoire, il nous trace le portrait de nombreuses personnalités de l'époque: Pierre Elliott Trudeau, Jean Drapeau, Camillien Houde, Pierre Laporte, Maurice Duplessis, le Cardinal Paul-Émile Léger... ainsi que des artistes dont il organisait les séjours au Québec: Yves Montand, Charles Trenet, les Frères Jacques, le mime Marceau...

Et ceci, en toute franchise et en toute liberté.

vib éditeur
www.edvib.com

Les Enfants de l'été
ESTELLE BEAUCHAMP

Reflets
de la littérature au Québec

Les enfants de l'été
ROMAN
208 pages
Disponible
chez tous les
libraires

«Subitement, on a toutes en la fièvre d'aller marcher dans le bois en solitaire, tandis que le loup y était...»

Prise de parole
polémique

Seuil

Elfriede Jelinek

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

Seuil

LITTÉRATURE

La perfection indifférente

C'est à l'occasion de la guerre de Bosnie, et en particulier lors du siège de Sarajevo, que le sniper, ou tireur d'élite, cet administrateur solitaire de la mort, a fait irruption dans l'actualité mondiale, puis dans l'imaginaire du village global. Non pas qu'il fût un nouveau venu. À Stalingrad, lorsqu'il atteignait le chiffre de 40 soldats allemands abattus, le tireur d'élite soviétique se voyait décerner une médaille et le titre de « noble tireur », et les services de propagande de l'Armée rouge purent alors parler d'une « nouvelle vague de compétition socialiste pour le record de Fritz tués » (cité par Antony Beevor dans Stalingrad). Mais le tireur qui, embusqué au sommet d'un immeuble en ruine, vise tranquillement la vieille femme coiffée d'un fichu en train de longer le mur avec son cabas vide, voilà, je crois, une nouveauté historique qui remonte au siège de Sarajevo. Les civils, avant, étaient toujours violés, massacrés et dépecés au passage, par des armées pressées. Puis, les bombardements les visèrent systématiquement, mais en masses anonymes, invisibles de là-haut, pulvérisées en pensant à autre chose. À Sarajevo, le viseur à la lunette isole le civil, qui devient une cible individuelle recherchée. Vous souvenez-vous de cet obus lancé sur une pente enneigée au milieu des lugues des enfants? De cet autre, tout aussi prémédité, qui écrabouilla 50 personnes sur la place du marché? Les Serbes venaient de franchir la limite qui sépare le génocide de la conflagration belliqueuse ordinaire. Déclarée gibier légal, la vieille femme au cabas ne serait plus immolée par accident. Après tout, c'était peut-être la mère d'un des gars d'en face.

Couleur locale effacée

Pour prospérer et donner la pleine mesure de son talent, le sniper fréquentera de préférence les villes réduites à l'état de décombres et de squelettes de briques en trompe-l'œil, là où les fenêtres aveugles des tours de bureau et d'habitation restées debout lui fournissent un poste d'observation et de tir idéal. La ville que décrit Mathias Enard, qui recevra aujourd'hui, samedi, à Ouagadougou, le prix des Cinq Continents pour *La Perfection du tir*, pourrait être Beyrouth (il a voyagé, dit-on, au Liban et au Moyen-Orient), et d'ailleurs on croit entrevoir un moment la mer, au loin. Les images se télescopent, la célèbre Sniper Alley de Sarajevo s'impose cependant à l'esprit. C'est qu'Enard a eu l'intelligence de ne pas la nommer, sa ville, et aussi celle, plus rare, d'éviter de nous fournir le moindre indice ethnoculturel ou exotique. Toute couleur locale ainsi effacée, la cité moribonde peut pleinement assumer son caractère symbolique et inhumain, mathématique: son grouillement se révèle n'être rien d'autre que le croisement d'un jeu de trajectoires où se rencontrent cibles vivantes et balles virtuelles, un décor mis en place de toute éternité pour accueillir le chasseur et sa proie, la vie cherchant la mort dans le seul acte qui leur permet de s'accomplir enfin à la manière d'un destin, tels deux pôles unis dans le temps suspendu d'un



Louis Hamelin

même éclair: étincelle de la poudre, lueur de départ, ellipse du projectile et impact.

D'un reportage à Beyrouth, Pierre Foglia avait rapporté l'image difficilement oubliable d'un milicien qui, à un poste de contrôle situé en face du *no man's land*, s'exerce au tir sur des hirondelles, pour passer le temps. Le tireur inventé par Enard y ressemble un peu, même si ses oiseaux à lui sont plus gros (des vautours?) et qu'il loge sa balle dans l'aile, pour la satisfaction de les voir s'abattre en tournoyant. C'est une question de culture et de logique: dans son monde, tout ce qui vit est bon à tuer. L'important, c'est la technique. Le sang-froid. Perfectionniste, il ne gaspille pas ses cartouches, ne tire qu'à coup sûr. L'orgueil glacé et le parfait contrôle d'une machine de guerre compatible avec son environnement. Entre une mère devenue folle et Myrta, 15 ans, qui représente la dernière chance qu'a ce monde de l'émouvoir, le tireur d'élite jamais nommé, universel, qui est décrit dans ce livre, incapable d'exprimer son désir autrement que sous la forme de pulsions meurtrières récurrentes, ne reconnaît d'autre langage qu'une violence purifiée par la technique. C'est la phase terminale du narcissisme, le droit de regard de Dieu distinguant un destin dans la lunette de son télescope et décidant des secondes accordées.

Cette impitoyable indifférence, condition de la survie du narrateur, est celle du Meursault de Camus et répond, comme celle-ci, à la tendre indifférence du monde. Et au cinéma, ce n'est pas du côté du soldat Ryan et de son tireur de pointe confit en dévotions qu'il faut lui chercher un double, ni dans l'affrontement mythique de Zaitsev, l'humble berger sibérien, et d'un instructeur de tir allemand, affrontement lui aussi porté à l'écran, mais plutôt dans la sublime aisance des lycéens armés jusqu'aux dents mis en scène par Gus Van Sant dans *Elephant*. Le discours zéro de la morale. Voici venue l'ère de la quincaillerie. Le premier livre de Mathias Enard mérite une place parmi les grands romans de guerre de l'histoire.

LA PERFECTION DU TIR

Mathias Enard

Actes Sud

Arles, 2003, 181 pages

* Notons que *La Perfection du tir*, de Mathias Enard, vient de remporter le prix des Cinq Continents de la francophonie (voir le cahier *Livres* du 13 novembre).

Polémique autour des prix littéraires

MARIE LE MOËL

Il y a les mille-feuilles qu'on déguste lentement et les

bouchées simples vite dévorées, ceux qui font l'unanimité à la table des lecteurs et les plus raffinés qui ne conviennent qu'aux palais de quelques initiés. Pour Guy Konopnicki, cela tombe mal, car le journaliste de *Marianne* n'est pas amateur de sucreries. Du moins, pas celles-ci, qui chez lui provoqueraient davantage une crise de foi littéraire. Et plutôt que de se joindre aux médias lors des couronnements des prix de l'automne, l'essayiste et romancier a produit un petit pamphlet pour critiquer ce qu'il considère comme une affaire de gros sous. *Prix littéraires, la grande magouille*, c'est le titre de l'ouvrage, publié, il fallait le faire, quelques jours seulement avant le début de la remise des prix 2004. Histoire d'inciter le lecteur à ne pas consommer idiot ces livres, parés de bandeaux rouges aux allures de décoration, qui ornent chaque année les étagères des librairies.

Tenir informé le public

Cent vingt-huit pages, plus quelques annexes, et le tour est joué. Pour qui ne se tient pas au courant des potins du quartier Saint-Germain à Paris, où siègent les grandes maisons d'édition, la découverte a de quoi dissuader d'acheter le dernier Goncourt. Pour les autres, les éditeurs, «ils m'ont dit que c'était vrai, mais que c'était bien connu par leur milieu. Mais il fallait le dire aux autres, à tout le monde», explique Konopnicki lors d'un entretien avec *Le Devoir*. Alors, le journaliste a décidé de tout dénoncer. Les accords tacites entre grandes maisons d'édition, Grasset et Gallimard en tête, qui s'arrangent pour se passer les plats Goncourt ou Renaudot en fonction des années. Les jurés, vivement incités à privilégier, lors des sélections, les auteurs de leur propre éditeur. Et la concentration des grandes maisons d'édition entre les mains, parfois, de marchands d'armes.

Des jurés juge et partie

«Il y a toujours eu dans ce système des prix un principe de magouilles entre les grands éditeurs. Cela passe avant le jugement réel sur la qualité des livres», dénonce le journaliste. Il faut reconnaître que le jeu en vaut la chandelle. À la clé d'un Goncourt, en général, 200 000 exemplaires vendus. Soit beaucoup plus que

les chiffres de vente moyens d'un roman. Voilà incontestablement de quoi convaincre les grands éditeurs de s'attacher quelques jurés.

Avec ces derniers non plus, Guy Konopnicki n'est pas tendre. «Statues de cire, figures du musée Grévin, sensibles aux flatteries, aux honneurs [...] et autres petits avantages qui permettent de vivre, sans trop de tracas, le reste de leur âge», écrit-il dans son livre. «Les jurés sont eux-mêmes publiés par des éditeurs présents aux prix littéraires, ils sont juge et partie», déplore-t-il en entretien. Un point de vue qu'on ne dément pas du côté de Saint-Germain. «Il est naturel, pour les jurés, de préférer les candidats de leurs éditeurs, parce qu'ils ont pu découvrir leurs œuvres plus tôt», reconnaît ainsi Guillaume Robert, éditeur chez Flammarion.

Naturel, peut-être, mais souhaitable, c'est une autre affaire. Pour Guy Konopnicki, en tout cas, la seule solution serait «un système de jurés tournants, comme pour le Book Prize en Grande-Bretagne, par exemple». Une révolution pour le système éditorial français, qui n'en est pas encore là. «Cette histoire de magouilles, cela fait partie des légendes, cela fait de l'animation lors de la rentrée littéraire», dément Antoine Boussin, directeur commercial chez Grasset.

Actes Sud, Goncourt 2004

Entre ceux qui nient tout problème et les autres qui s'arrangent du système, les petits éditeurs ne sont pas près de s'affirmer sur la scène des prix. Sauf cas exceptionnel. Cette année, c'est Actes Sud, une petite maison d'édition située dans le sud de la France, qui a reçu le Goncourt pour *Le Soleil des Scorta*, de Laurent Gaudé. Pas suffisant pour convaincre le journaliste: «Le système a gentiment imploré. Mais c'est une manière pour les jurés de se dédouaner, une fleur faite à la petite sœur».

Les mauvaises langues, elles, ont déjà fait remarquer que François Nourissier, membre du jury, allait bientôt faire publier un ouvrage chez... Actes Sud. Sans être aussi critique, Konopnicki reste sceptique: «Le système éditorial peut montrer des signes d'impatience, mais tant qu'il n'y aura pas de rénovation intérieure, cela ne changera pas vraiment», craint-il. En 1934, le quotidien *Le Figaro* lançait déjà une enquête intitulée «Faut-il tuer les prix littéraires?». Soixante-dix ans plus tard, il semble bien que rien n'ait changé au royaume des académies littéraires.

Le Devoir

Jacques Hébert

Rien ne destinait Maria de las Mercedes de Santa Cruz y Montalvo à devenir la reine de Paris, une écrivaine célèbre et une grande cantatrice, dont le salon attirait les plus grandes personnalités de son temps. Voici son histoire, racontée avec verve et entrain par un auteur qui a été journaliste, éditeur et... sénateur.

vlb éditeur
www.edvlb.com

JACQUES HÉBERT

La comtesse de Merlin

VSJ Éditions

Roman • 336 p. • 24,95 \$

Les Éditions TROIS

félicitent chaleureusement

ANDRÉ BROCHU

Lauréat des prix littéraires du Gouverneur général 2004

pour son recueil de poésie

Les jours à vif

Alonzo

Prix littéraires du Gouverneur général 2004

Littérature jeunesse - catégorie illustrations

Nul poisson où aller

Marie-Françoise Hébert
Janice Nadeau

Nul poisson où aller
Janice Nadeau
Les 400 coups

Prix illustration jeunesse du Salon du livre de Trois-Rivières 2004, catégorie Relève

LUX - grand prix illustration 2004, catégorie livre

Prix Marcel Couture 2004

Finaliste au Grand prix du livre de Montréal 2004

(...) Se servant d'une technique maîtrisée et pleine de liberté, l'artiste exprime l'opacité du cœur, des sentiments et du secret. Dans cette atmosphère glauque et grise, des taches de lumières aux couleurs vives ou une petite robe rouge nous rappellent que l'espoir, autant que la violence, habite le cœur de l'homme.

Commentaires du jury

Les 400 coups

PRIX FEMINA

Jean-Paul Dubois

Une vie française

Jean-Paul Dubois

Une vie française

368 pages, 29,95 \$

Les Éditions de l'Orion

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Séances de dédicaces

Stand Les Éditions de l'Orion N° 113

Samedi 20 novembre de 14 h à 16 h

Dimanche 21 novembre de 14 h à 16 h

Causerie Confidence d'écrivain

Animée par Gilles Archambault

Samedi 20 novembre de 11 h 45 à 12 h 15

Lieu: L'Agora

LITTÉRATURE

Retour du d'Artagnan de la médecine

Martin Winckler offre un roman d'aventures, mais surtout un serment d'Hippocrate pour soignants et patients

SÉBASTIEN BARANGÉ

L'auteur français Martin Winckler retrouve son héros Bruno Sachs et révèle les péripéties qui ont fait de lui ce bon docteur. Un roman d'aventures et de formation.

Pour être médecin, il faut avoir un certain goût de l'aventure. Pas celle qui vous confronte aux misères du monde, à la souffrance et à la maladie. Non, l'aventure contre vous-même et surtout contre vos collègues et le système. Auteur et médecin, Martin Winckler avait invité le lecteur à découvrir la vie du docteur Bruno Sachs dans *La Vacation* (1989) et *La Maladie de Sachs* (1998), succès tiré à 400 000 exemplaires, porté ensuite à l'écran par Michel Deville. Les patients parlaient du bon docteur Sachs, un homme disponible, à l'écoute, et surtout humain. Martin Winckler voulait maintenant raconter l'homme qui se cache derrière la blouse et le titre ronflant et presque aristocratique de médecin en France. Sept années de formation pour devenir médecin dans un système archaïque, il y avait là le terreau idéal pour un roman d'aventures. «Je voulais écrire un roman de formation, un roman sur l'amitié, l'amour, le pouvoir», précise l'auteur, avant d'ajouter: «Je n'avais pas encore trouvé la forme ludique; c'est devenu beaucoup plus marrant quand j'ai

eu l'idée de prendre la trame des Trois Mousquetaires.»

Un pour tous, tous pour le soin

Et voilà que notre héros Bruno Sachs devient le d'Artagnan de la faculté de médecine de Tourmens, entouré de ses nouveaux complices André (Aramis), Basile (Portos) et Christophe (Athos). Ces vaillants étudiants affrontent la tyrannie d'une faculté de médecine dirigée comme un royaume, avec ses sous-fifres et sa cour, par le doyen Fiessinger (Louis XIII) et le vice-doyen LeRiche (Richelieu). «Je m'amuse à trouver des solutions pour transposer des éléments du roman, comme la marque d'infamie que porte sur l'épaule la chef de clinique Mathilde Hoffmann» (Milady), raconte Martin Winckler. Impossible d'imaginer les étudiants en train de se défier à l'épée dans la France des années 70, le duel se fait alors au baby-foot. Au fil des 500 pages du roman, on découvre donc cette université qui tente comme un donjon de résister aux avancées d'une société qui se déchire sur les questions de contraception, d'avortement... Être médecin dans cette France féodale de 1973, c'est s'assurer un rang, perpétuer une lignée quasi aristocratique, détenir le pouvoir absolu, celui de vie et de mort. Réflexions d'élèves au fil des pages: «Il fallait que je l'aie: tout le monde

est médecin dans ma famille, de père en fils», «je suis devenu médecin parce que ça me fait plaisir de marcher au-dessus de la mêlée». N'est donc pas médecin qui veut, le monde est



Martin Winckler

divisé comme certains chapitres du livre entre «les élus et les nuls» ou encore «le corps d'élite». A Basile, un grand étudiant créole, un collègue, lance sans remords: «Des nègres comme toi, ils en prennent en médecine? C'est quoi ce pays de merde!» Ces mousquetaires ont donc décidé de se battre pour «répondre aux besoins de santé de la population», pour changer le monde et non faire partie de cette race des grands «saigneurs» qui se comportent comme des potentats, terrorisant leurs patients: «Les médecins ça sautent sur nous des choses qu'on aimerait mieux pas savoir. Les médecins ça fait peur», avoue une patiente. Winckler se souvient: «Je supportais mal cet esprit de lutte, c'était abominable.»

Les médecins, grands saigneurs

C'est par le jeu de cette structure de roman d'aventures que Winckler nous plonge dans cet univers qui ressemble plus à l'Ancien Régime qu'à la France de 1973. «Comme vous au Québec, les Belges sont

aussi effarés; mais en France, ce qui compte dans le monde de la médecine, c'est le pouvoir et ça n'a pas changé», remarque le médecin-auteur. Pour preuve, Winckler a rencontré

récemment un jeune étudiant en médecine qui racontait son stage et particulièrement le jour où chaque semaine le chef fait la visite du service. «Aujourd'hui c'est la grande visite, dit-on au patient. Et le grand patron arrive avec médecins et infirmières. Si le patient a un œdème des bourses, il soulève le drap et exhibe le tout à l'équipe», s'indigne Winckler. La scène n'est évidemment pas loin de celle du roman où le vice-doyen LeRiche, pratiquant un examen gynécologique sur une patiente, dit: «J'appuie aussi fort que je peux sur son abdomen, mais sa panse de vache est toujours aussi insondable.» Dans ce monde antique, le patient doit servir la science du médecin, le faire progresser dans sa carrière. La spécialité du vice-doyen, c'est de faire «sauter des utérus», d'étudier la chose, de publier des articles et de faire des conférences: «Il ne sait pas pourquoi il ampute ses patientes, mais il le fait quand même.»

Ce qui compte, c'est le pouvoir que le médecin-chef démontre à ceux qu'il dirige. Martin Winckler

raconte l'étonnement d'une infirmière québécoise qui doit prévenir dès maintenant ses collègues françaises pour organiser un congrès au Québec en 2006. «Parce qu'en France, une infirmière ne peut pas prendre de décisions, elle doit pour cela demander l'autorisation au moins un an à l'avance», explique Winckler.

On sent bien que Winckler, qui confie avoir eu besoin de l'écriture de ses autres livres pour être prêt, maîtrise ici la forme comme le fond pour dénoncer vivement ce système. «Pour la première fois, c'est exactement le roman que je voulais faire; c'est venu sans hésitation, tout seul.» Pour le lecteur aussi la lecture se fait sans hésitation, malgré la polysémie du «je» lorsque s'enchaînent les différents narrateurs. Tour à tour les trois médecins mousquetaires, le doyen, les patients, les parents de Bruno s'expriment et ancrent par leurs anecdotes et remarques le lecteur dans le réel et l'époque. Quand Winckler parle des films de Gilles Carle que les étudiants vont voir au cinéma de Tourmens, il renvoie autant à une époque que lorsqu'il parle des combats politiques pour la légalisation de l'avortement. Le livre est aussi émaillé de témoignages, d'archives, car l'auteur parle de la formation du médecin telle qu'elle se fait, de ce qu'il vit mais aussi de ce qu'il lit et entend.

Serment d'Hippocrate pour tous

Tout au long de son livre, Winckler donne des conseils à l'aspirant médecin pour que celui-ci soit plus humain que ses aînés; il invite aussi le patient à repenser sa place par rapport à celui qu'il consulte. L'auteur raconte l'exemple de cette lectrice qui lui confiait: «Maintenant, je comprends mieux comment mon médecin fonctionne, je ne le prends plus pour un dieu.» Pessimiste mais ne rendant jamais les armes, Winckler pense que des séries télé comme *Urgences* peuvent changer les choses. «Quand les étudiants ont vu la série adolescents, ils font la médecine dans un esprit batailleur, de Zorro... Mais ceux qui exercent aujourd'hui ont appris il y a trente ans et continuent malheureusement d'imposer leur état d'esprit.»

Martin Winckler offre un roman d'aventures, mais surtout un serment d'Hippocrate pour soignants et patients. La devise des trois médecins devrait d'ailleurs être gravée sur le frontispice de toutes les universités de médecine: «Puissons-nous offrir à la vie et aux humains autant que ce qu'ils nous donnent.»

LES TROIS MÉDECINS

Martin Winckler
P.O.L.
Paris, 2004, 513 pages

ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Aimez-vous les fortes personnalités?



SÉANCE DE SIGNATURE
AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Samedi 20 novembre
de 18 h à 19 h

Venez dialoguer réellement
avec nos invités fictifs :

Louis-Ferdinand Céline
Maurice Duplessis
Louis XIV
L'Impératrice Sissi
Shakespeare



www.hurtubisehnh.com

collection dialogues

LITTÉRATURE DE VOYAGE

La tempête

CHRISTIAN DESMEULES

«Mélange de savant Cosinus et d'Indiana Jones» aux yeux de son éditeur français, Redmond O'Hanlon perpétue à sa manière une longue et fertile tradition de voyageurs excentriques anglais.

Né en Angleterre en 1947, dégaîne de professeur à longs favoris grisonnants, spécialiste des ouvrages d'histoire naturelle du XIX^e siècle, critique littéraire occasionnel au *Times* et membre de la Royal Geographical Society, lorsqu'il ne sillonne pas le globe, O'Hanlon habite tout près d'Oxford au milieu d'un capharnaüm indescriptible. Victime consentante de ses propres chimères, il entraîne épisodiquement ses lecteurs à sa suite. Au cœur de Bornéo, Help! Ma croisière en Amazonie puis O'Hanlon au Congo (Payot, 1988, 1990 et 1998, tous disponibles en poche) témoignent avec humour et intelligence de ces expéditions souvent désastreuses au cœur des régions les plus hostiles du globe.

Cette fois, c'est en parfait néophyte de la pêche commerciale qu'il s'embarque à bord d'un chalutier, au milieu d'un Atlantique Nord démonté, tout juste à la limite du cercle polaire. Objectif? Se trouver au milieu d'une tempête de force 12 (un ouragan de classe 1, «de bas de gamme»).

Pour cette «croisière» sur le *Norlantean*, fidèle à son habitude, O'Hanlon a su parfaitement s'entourer. Biologiste au laboratoire ma-

rin d'Aberdeen, volontaire du secours en mer, ancien plongeur et chargé de recherche en Antarctique, Luke Bullough est une sorte de héros ordinaire, un bourreau de travail dans la fleur de l'âge et un érudit sentimental. C'est-à-dire, pour l'écrivain voyageur britannique, quelqu'un qui peut dissenter durant des heures sur la vessie natatoire de la chauve-souris de mer ou sur l'organe d'intromission de la chimère mâle — situé entre les deux yeux. Baudroies géantes, daurades transsexuelles, poissons bizarres et histoires de marin, O'Hanlon enregistre tout ce qu'on lui raconte.

Rapidement adopté comme mascotte par les pêcheurs, qui se moquent de lui et le surnomment «Worsel» (un épouvantail à barbe et cheveux blancs qui apparaît à la télé britannique), O'Hanlon a toutefois bien vite des préoccupations autres que les plaisanteries de ses compagnons de voyage. «Je ne suis pas sûr que je vais supporter tout cela, écrit-il, même pour un seul voyage, cette énorme violence, implacable et informe, qui est là dehors, prête à vous prendre et qui se poursuit toujours...» Tangage, roulis, balancement, crête, creux, embardée: le rythme violent et régulier de la mer étourdit notre homme.

La peur brute

Et, rapidement, la peur la plus brute prend le relais, celle qui vous retourne l'estomac comme un gant: «Je me rends compte que toute cette eau déchirée se déplaçait à une vitesse effroyable,

et je me sentis mal, mais il ne s'agissait pas de mal de mer, non c'était bien pire, c'était quelque chose de personnel, de caché, la peur authentique, totale, qui vous serre l'estomac comme un étou, cet avertissement qui vous vient avant que n'arrive la panique et qui, à vos propres yeux, vous couvre de honte à tout jamais...»

Quelques dizaines de pages plus loin, le récit de «Redso» imprégné de la fatigue épouse la «phase bavarde de non-sommeil» — qui survient normalement après quarante heures sans dormir. Conversations décousues et confidences regrettables avec Luke lui laissent, au bout du compte, l'impression d'avoir parlé davantage en quelques heures de veille hallucinatoire que durant toute sa vie précédente... Des pages où s'expriment, entre ces deux demi-fous, une passion commune (et terriblement contagieuse) pour l'histoire de la biologie.

Après une semaine et 75 000 livres de poissons plus tard (une prise somme toute moyenne), dont 883 caisses de sébastes, 249 de flétans, d'argentines, de lingues bleues, de grenadiers, tout le monde retourne au port. Un O'Hanlon sans doute moins exotique, mais tout aussi drôle et passionnant.

ATLANTIQUE NORD

Redmond O'Hanlon
Traduit de l'anglais par Jacques Chabert
Hoëbeke, coll. «Étonnants voyageurs»
Paris, 2004, 440 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

À table

CHRISTIAN DESMEULES

La maison fondée en 1979 par Anne-Marie Métaillé, qui s'est surtout fait connaître en publiant des auteurs hispanophones ou lusophones, célèbre cette année ses 25 ans d'existence en proposant à ses lecteurs un recueil de nouvelles inédites inspirées des plaisirs de la table.

Pour l'occasion, 42 histoires de plaisir ou de douleur, en chère et en mots, écrites par différents au-

teurs de la maison. Quarante-deux auteurs de seize nationalités différentes écrivant en sept langues, au nombre desquels il faut compter Luis Sepúlveda, Leonardo Padura, Bernardo Carvalho, Santiago Gamboa, Paco Ignacio Taibo II, Bernard Giraudeau, Lidia Jorge, Rosa Montero, Aldrefo Bryce Echenique ou Serge Quadrupiani. Une occasion parfaite de renouer avec certains auteurs ou d'en découvrir d'autres.

C'est l'écrivain chilien Luis Sepúlveda, auteur du *Vieux qui li-*

sait des romans d'amour et des *Roses d'Atacama* (Métaillé, 1992 et 2001), qui a eu l'idée de ce recueil où les mots crus et cuits éveillent nos sens. Dans *Un rêve d'été*, l'appétit contrarié d'un homme pour une sculpturale blonde scandinave se mêle aux effluves des langoustines grillées.

Dans *Dévore-moi, barbare*, l'auteur-réalisateur et écrivain Bernard Giraudeau donne quant à lui la parole, de la mer des Sargasses jusqu'à l'assiette, à une matelote d'anguilles qui s'apprête

à finir sous la dent d'une éditrice... «J'aurais pu tomber plus mal», pensera-t-elle.

Des mots, des recettes du Sud, du vin et des cigarettes. Et un formidable proverbe michoacano, cadeau de Gilles Card: «Si todo va mal: mezcál. Si todo va bien: también.» On en reprend!

À TABLE!

Collectif
Éditions Métaillé
Paris, 2004, 376 pages

Lili Maxime



Ouragan sur le bayou

Tome 1 de la trilogie
Ma chère Louisiane
ROMAN
354 pages
Éditions La Grande Marée

«Tempête tropicale. Lili Maxime ne chôme pas. Entre deux tours de chant, elle a trouvé le temps d'écrire un premier roman.

Sur fond de jazz et de zydeco, la sociologue Hélène Simard, s'éprend de David LeBlanc, un chanteur et pêcheur cajun... une écriture langoureuse, sensuelle et descriptive qui colle au climat et à l'ambiance qu'on retrouve en Louisiane. L'originalité du roman réside dans les dialogues écrits en cajun. En plus d'être chanteuse et écrivaine, Lili Maxime est aussi sociologue.»

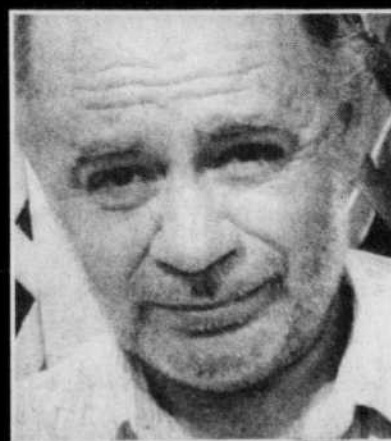
Elise Giguère, Voir, 14 octobre 2004

Regroupement des écrivains
canadiens-français
http://recf.ca

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Stand 158

grosse guitare rouge
PATRICE DESBIENS



Patrice Desbiens



grosse guitare rouge

roman

176 pages

CD 25 m 17 s

Disponible chez tous les libraires

Prise de parole

polyvalente

Musique de RENÉ LUSSIER

Reflets

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

de la littérature canadienne-française

ESSAIS

Foucault politique

GEORGES LEROUX

La mort de Michel Foucault en 1984 a marqué, pendant un temps, la fin de son œuvre. À ses proches, il aurait demandé qu'on ne publie aucun écrit posthume, une demande difficile à entendre dès qu'on a ouvert le texte de ses cours. Foucault était non seulement un intellectuel public, animé d'une rare passion combative pour porter les causes qui entraînaient son adhésion, mais aussi un professeur méticuleux qui apportait à son enseignement un soin exceptionnel: ses cours étaient rédigés et lus, sans laisser une place très grande aux digressions. L'atmosphère des salles du Collège de France était recueillie et chacun des auditeurs savait que ses cours étaient déjà des livres. De grands livres.

Il a fallu que certains de ces auditeurs, au premier rang Alessandro Fontana, Michel Senellart et François Ewald, prennent la décision d'aller contre cette demande testamentaire et fassent paraître, d'abord en Italie, puis en France, une première série de ces cours pour que la barrière soit franchie. Quand paraissent en effet le cours de 1975-1976, *Il faut défendre la société*, et celui de 1981-1982, *L'Herméneutique du sujet*, tous comprennent que ces enseignements apportent à l'œuvre de Foucault un prolongement indispensable. Ils constituent en fait le soubassement de toute l'œuvre publiée: commencés en janvier 1971 et poursuivis jusqu'en juin 1984, avec une constance et une rigueur indéfectibles, ces cours apportent une lumière qui éclaire dans plusieurs domaines le programme de recherche sur la généalogie des rapports entre savoir et pouvoir.

Le bloc de deux cours qui paraît aujourd'hui est consacré au biopouvoir et, plus généralement, à la question de la gouvernementalité. Michel Foucault y poursuit l'analyse des propositions introduites

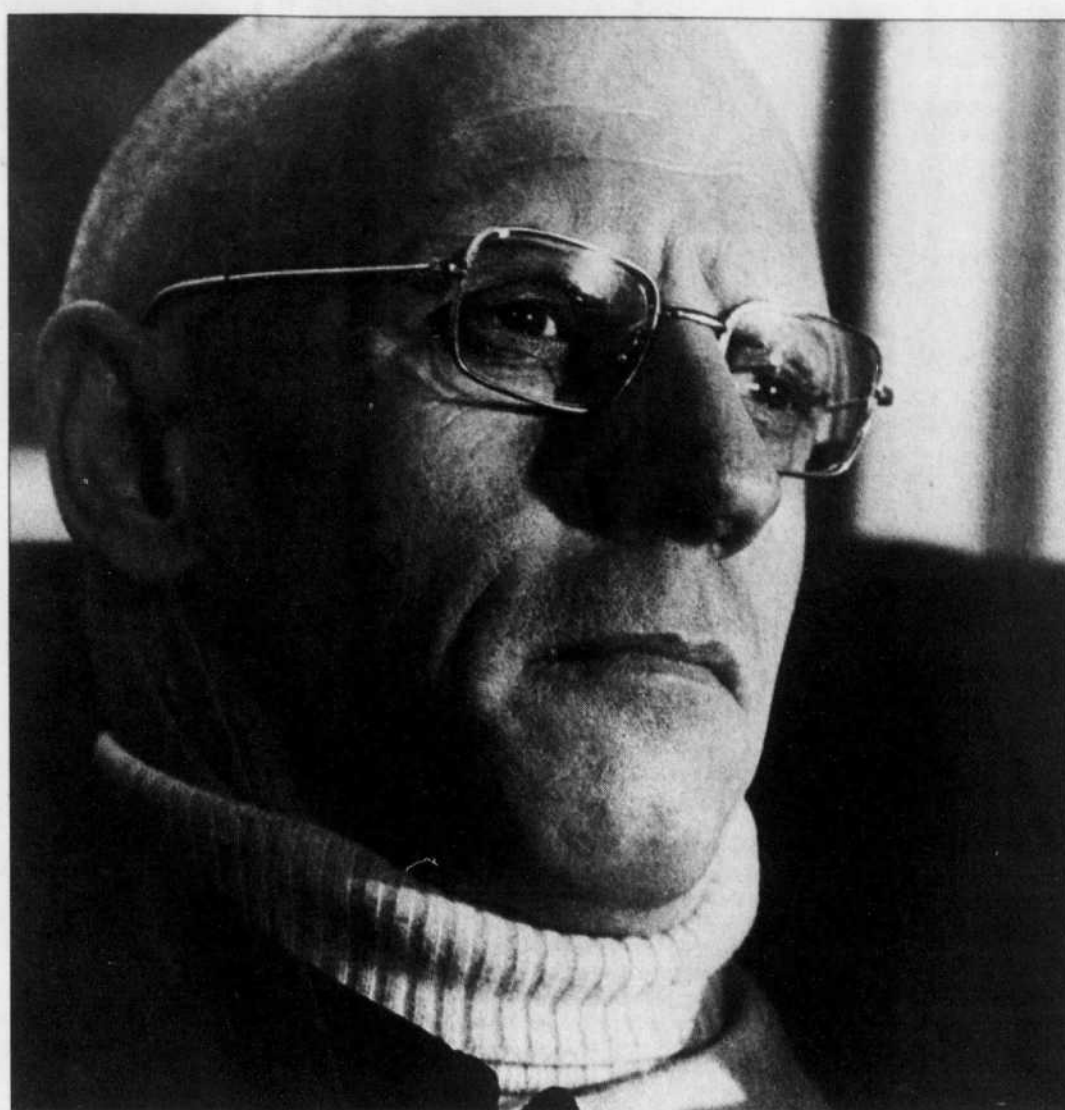
dans *Surveiller et punir*, notamment l'évolution historique de la punition et des mécanismes de sécurité dans le contexte de l'émergence d'un contrôle social qui peut aboutir à la modification du destin biologique de l'espèce. La notion même de société de sécurité se trouve placée au centre d'une enquête qui multiplie les observations historiques: y a-t-il, demande Foucault, une économie générale du pouvoir qui se trouve dominée par la technologie de la sécurité? La discipline des corps, les périmètres territoriaux, le contrôle de la mobilité, l'évolution des corps de police, tout cela concourt à pré-

Ses cours
étaient
rédigés
et lus, sans
laisser une
place très
grande aux
digressions

ser un concept de discipline centralisée, dont la conséquence la plus nette est la délimitation d'un espace de pouvoir. Alors que le gouvernement de soi-même et la haute idée d'une autarcie ou d'une souveraineté philosophiques, surtout inspirées par le stoïcisme, occuperont le cours de 1981-1982, déjà publié, nous avons affaire ici à une réflexion de fond concernant le projet de gouverner les autres en les disciplinant. Foucault se demande si les conditions de ce projet, réalisé dans l'utopie totalitaire, sont purement historiques et ses remarques sur l'impossibilité de cette notion en Grèce tendent en effet vers une origine moderne. Il y voit d'abord un dispositif de normalisation de nature technologique, élaboré à partir de situations déterminées comme l'urbanisation ou le contrôle des famines et des épidémies.

Vers l'état de gouvernement

On croise ici Machiavel, mais aussi la littérature polémique sur le rôle de l'État, par exemple La Perrière, sur les vertus du gouvernant. Les arts de gouverner ne sont cependant pas l'objet principal de l'enquête: c'est plutôt le dispositif qui met en place l'administration d'un territoire et qui transforme l'État administratif, concerné par une société de disciplines



Michel Foucault

AGENCE FRANCE-PRESSE

et de règlements, en État de gouvernement, défini par sa masse et instrumentalisé par la technologie de sécurité. On ne peut qu'être admiratif devant la largeur de vue et l'érudition convoquées dans une leçon comme celle du 8 février 1978, qui brosse le tableau de l'émergence de la gouvernementalité depuis ses sources chrétiennes, dans l'organisation pastorale, jusqu'au *Panopticon* de Hobbes. Les perspectives ne ces-

sent de se déboîter, depuis le mythe du pasteur, dans *Le Politique* de Platon, jusqu'au père abbé des couvents chrétiens, la place du pouvoir pastoral dans cette recherche étant rien moins qu'essentielle.

Les cours de 1978-1979 sont concentrés sur l'avènement du libéralisme et traitent d'abord du type de rationalité politique mis en œuvre au XVIII^e siècle. L'économie politique y apparaît comme

un principe de limitation interne et Michel Foucault ne cesse de revenir sur les conséquences du calcul comme règle du gouvernement. On sera frappé par la modernité du propos, tant les réflexions sur le néolibéralisme, allemand et américain, semblent portées par une situation repérable encore aujourd'hui. Ce cours ne possède cependant pas la même unité historique que le précédent, car il se déploie plutôt

en fonction d'une comparaison des théoriciens allemands et des théoriciens américains, sur des questions comme le capital humain et l'*homo aconomicus*. L'analyse de l'économisme montre un Foucault capable de raccorder une réflexion sur des modèles contemporains, notamment certaines mesures sociales, avec la grande histoire des systèmes de pensée, dont la généalogie constitue la méthode de prédilection. Les dernières remarques, qui portent sur la société civile, ont de quoi inspirer une critique de fond sur le libéralisme dans son ambition de limiter la gouvernementalité de l'intérieur.

Ces deux années de cours montrent un intellectuel inspiré par un idéal de compréhension de la rationalité gouvernementale et désireux de contribuer à son histoire. Les modèles mis en œuvre demeurent sobres — c'est surtout l'historien qui parle — mais le philosophe épris de liberté prend parfois la parole, et le cours se transforme alors en leçon de philosophie politique comme on n'en entend plus. Dans un bref essai, Blandine Kriegel, qui fut sa collaboratrice au Collège de France, nous donne un portrait très vivant de son activité politique et philosophique, qui peut servir de porte d'entrée à la lecture de son enseignement.

RÉFÉRENCES

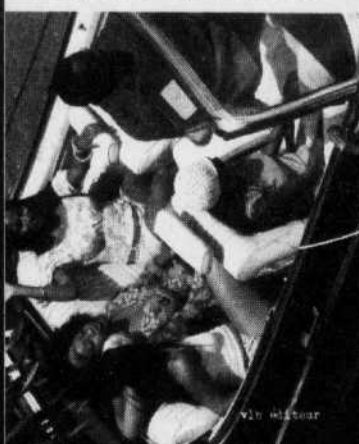
■ KRIEDEL, Blandine, *Michel Foucault aujourd'hui*. Paris, Plon, 2004, 117 pages

■ FOUCAULT, Michel, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France* (1978-1979). Édition établie sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, par Michel Senellart. Paris, Gallimard et Seuil, «Hautes Études», 2004, 355 pages

■ FOUCAULT, Michel, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France* (1977-1978). Édition établie sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana, par Michel Senellart. Paris, Gallimard et Seuil, «Hautes Études», 2004, 435 pages

Dany Laferrière

Dany Laferrière
Le goût des jeunes filles



Dany Laferrière nous offre une toute nouvelle version de son grand succès, *Le goût des jeunes filles*, dont l'adaptation cinématographique sortira en janvier: «J'ai voulu donner plus d'épaisseur aux personnages, mieux camper les décors et faire sentir la déliquescence du pays. Sans briser le rythme, en respectant l'urgence de l'écriture.»

vib éditeur
www.edvib.com

Photo: © Jean-François Brube

Nelly Arcan

Nelly
Arcan
Folle

“ Le nouveau roman de Nelly Arcan tire son pouvoir d'une facture allégée, maîtrisée, soignée à l'extrême. *Folle* est un édifice aquilin qui nargue et déstabilise. ”

Sandrine Mariette, *ELLE*

Seuil

AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL
Stand Les Éditions du Seuil N° 113

Samedi 20 novembre de 16 h à 17 h
Dimanche 21 novembre de 12 h 30 à 14 h

Les conseils de vos libraires indépendants

COMMENT DEVENIR UN MONSTRE

Jean Barbe Leméac, 29,95 \$

Jean Barbe nous livre une histoire déroutante et attachante où l'être humain affiche ce qu'il y a de mieux et de pire en lui.

JEAN MOREAU, Librairie Clément Morin



UN CHANT DE NOËL

Lucie Papineau et Stéphane Poulin Dominique et compagnie, 19,95 \$

Lucie Papineau, inspirée par Dickens, nous offre un des plus beaux livres de Noël, illustré somptueusement par Stéphane Poulin. Du plaisir garanti pour les petits et les grands !

YVES GUILLET, Librairie Le Fureteur

DERNIER AUTOMNE

Pierre Monette Boréal, 21,95 \$

Un homme raconte les derniers moments de la femme qu'il aime. Un roman ponctué de phrases coup de poing qui montre que c'est peut-être quand on est confronté à la mort que l'on devient présent à la vie.

CATHY LUCAS, Librairie Monet



L'EMPREINTE DE LA CORNEILLE

Anique Poitras Québec Amérique Jeunesse, 12,95 \$

Avec *L'empreinte de la corneille*, qui vient clore le cycle de Mandoline, Anique Poitras retrouve la puissance évocatrice de *La lumière blanche*. Et ce n'est pas rien ! Un livre marquant !

ÉRIC SIMARD, Librairie Pantoute

LE CAHIER ROUGE

Michel Tremblay Leméac, 29,95 \$

Dans l'atmosphère effervescente d'Expo 67, la main est l'endroit de tous les plaisirs défendus. Mais derrière ce clinquant se cache des vies brisées, des peaux écorchées vives, dans toute leur beauté et leur laideur.

LINA LESSARD, Librairie Les Bouquinistes

le libraire

Journal littéraire bimestriel

novembre 2004
Maintenant en librairie



et
www.lelibraire.org
Portail du livre au Québec

Avec l'aide de Patrimoine Canada

Une réalisation des librairies indépendantes :

LIBRAIRIE
PANTOUTE

MORIN
Lignes & Côté
Voyages & Repas

Les
Proquimistes

LIBRAIRIE
LE FURETEUR

Librairie
Monet

Pour informations : info@lelibraire.org

ESSAIS

Y a-t-il des classiques québécois?

J'attendais beaucoup de ce petit livre-conférence. Séculaire et récurrente, la question de la valeur, absolue et relative, de la littérature québécoise reste l'objet d'un débat fondamental. Petite littérature, comme le remarque Robert Melançon, «issue de l'une des plus grandes du monde, avec laquelle elle se mesure perpétuellement», la littérature québécoise n'a pas, aux yeux de tous, les caractères d'évidence et de nécessité qui lui permettraient de s'imposer sans questionnement. «*Œuvres valables, œuvres françaises: telle est la règle*», écrivait par exemple Georges-André Vachon pour résumer la relation que plusieurs Québécois entretiennent avec la littérature.

Aussi, dans ce contexte plutôt désolant, se demander «qu'est-ce qu'un classique québécois?», comme le fait Robert Melançon, professeur à l'Université de Montréal, c'est accepter courageusement de rebrasser tous ces enjeux qui, au fond, touchent à la valeur même de l'expérience québécoise à l'échelle universelle. En effet, une littérature qui n'aurait produit aucun classique serait-elle seulement digne de porter ce nom? Cette triste situation n'indiquerait-elle pas que le peuple qui s'en réclame n'a rien de vraiment valable à se dire à lui-même et au monde au sujet de son expérience? En ce sens, la vraie question n'est pas tant de savoir «qu'est-ce qu'un classique québécois?» mais plutôt y a-t-il des classiques québécois? Or, pour répondre à cette interrogation fondamentale, force est de passer par l'épreuve de la question qui la précède, ce que Robert Melançon s'attache à faire avec un certain brio qui, malheureusement, s'écroule à l'étape des conclusions. Éclairant dans la démarche, le professeur devient branleux et timoré à l'heure des jugements.

Qu'est-ce qu'un classique?

L'idée de classique, en littérature, «reste l'éloge suprême». Cela étant, quels critères justifient ce statut? Explorant les réflexions de ses prédécesseurs en la



Louis Cornéliier

matière, Melançon en retient quelques-uns. Les classiques, d'abord, seraient «des anciens ressaisis par le regard rétrospectif des modernes, des anciens relus et transformés par cette relecture, qui redeviennent modernes». Un classique sans lecteurs perdrait son statut, et cela ne cesse de se produire puisque le tri qui préside à l'établissement d'un canon d'auteurs «reste toujours à refaire». Un classique, ensuite, ce serait une œuvre «assez riche pour surprendre son lecteur» malgré le poids de la tradition et une œuvre qui s'adresse à la multitude des personnes cultivées puisque celle «qui n'intéresse plus que les érudits cesse d'être vraiment classique».

Un classique, enfin, et c'est peut-être là la définition la plus forte avancée par Melançon malgré son caractère incertain, c'est une œuvre qu'il faut connaître «pour assurer notre appartenance à l'humanité particulière dont nous nous réclamons». L'idée de classiques nationaux relève de la même logique: «On n'appartient vraiment à une société que si on connaît ses classiques».

D'autres critères, souvent avancés, méritent, selon le professeur, d'être écartés: définir le classique comme le résultat de forces institutionnelles nierait la question de sa valeur alors qu'affirmer que les classiques sont ceux qu'on enseigne dans les classes reviendrait à oublier que «l'école instrumentalise les classiques à ses propres fins; elle ne les définit pas plus que le conservatoire ne détermine le répertoire des concerts».

Les classiques québécois

«Les classiques québécois, constate Melançon, posent une question plutôt que de s'offrir comme une présence rassurante [...] parce qu'ils ne nous ont pas été transmis [...]». Depuis quelques décennies, une tradition de recherche s'est mise en place, mais «la tradition de lecture reste à inventer». Et les titres à y inscrire restent à déterminer.

Laissant de côté l'idée de classiques nationaux qu'il avait évoquée plus tôt, le professeur se réjouit de la «dénationalisation» de la littérature québécoise («aucun écrivain québécois d'aujourd'hui n'est en service commandé pour la nation») et de son «aspiration à l'universalité». Il remarque, bien sûr, que la littérature québécoise ne pèse pas lourd à l'échelle internationale, mais, insiste-t-il avec raison, «il ne faut pas confondre valeur intrinsèque et valeur de reconnaissance: une once d'or, c'est toujours de l'or quel que soit son cours».

On peut donc, en ce sens, lire cette littérature «dans une perspective universalisante, c'est-à-dire en accordant plus de poids au substantif qu'à l'adjectif dans l'expression «littérature québécoise»». La référence à la littérature française, selon Melançon, doit toutefois demeurer. «L'ensemble de notre patrimoine littéraire français», écrit-il, est nécessaire à la compréhension de l'histoire de la littérature québécoise, et la question centrale de la valeur de nos classiques nous impose de les considérer par rapport aux classiques français, mais dans une perspective humaniste ouverte: «On n'y répondra pas en établissant des parallèles entre, disons, Verlaine et Nelligan, François-Xavier Garneau et Michèle ou Madame Bégon et Madame de Sévigné». Il propose, plutôt, l'analogie suivante: «La ville de Québec n'est pas Venise, mais son inscription au patrimoine mondial par l'UNESCO est-elle pour autant illégitime?»

L'œuvre de François-Xavier Garneau ne pourrait-elle pas, selon cette logique, être considérée comme

appartenant au patrimoine littéraire universel? «Cela n'impliquerait nulle revendication extravagante de parité avec La Divine Comédie mais la reconnaissance de l'expression significative, susceptible à ce titre d'intéresser tout lecteur, d'une expérience humaine irréductible à toute autre.» Nuancé, délicat et respectueux des réalités particulières en cause tout en s'inscrivant dans une perspective universelle, ce point de vue me semble constituer une base de discussion extrêmement riche.

Deux éléments, toutefois, affaiblissent l'ensemble. On aurait en effet souhaité que Melançon approfondisse et se prononce plus clairement sur l'idée des classiques nationaux, une idée très sensible, et parfaitement légitime à mon avis, dans le cas d'une petite nation fragile et incertaine comme le Québec. Il a choisi de la négliger, laissant ainsi sous-entendre qu'il la considère non pertinente.

L'autre faiblesse a trait au critère restrictif du temps qu'il privilégie. Ne pourraient ainsi, selon lui, être considérés comme classiques que des textes écrits sous le Régime français et au XIXe siècle. Dans le cas d'une littérature relativement jeune comme la nôtre, cette prudence condamne à l'insignifiance. Sa liste: le Brief Recit de Cartier, les Relations des jésuites, les Lettres de Marie de l'Incarnation, la correspondance d'Elisabeth Bégon, l'Histoire du Canada de Garneau et les poésies de Nelligan. Comment ne pas au moins y ajouter Maria Chapdelaine, Un homme et son péché, Bonheur d'occasion et L'Homme rapaillé? Va pour la prudence, mais pas pour la timidité.

louiscornellier@parroinfo.net

QU'EST-CE QU'UN CLASSIQUE QUÉBÉCOIS?

Robert Melançon
Fides et PUM
Montréal, 2004, 64 pages

Le bonheur au quotidien

LOUIS CORNELIER

Yves Bertrand s'intéresse à «la problématique de l'ordinaire de la vie». Son essai intitulé *Le Jardin intérieur* se présente comme une «réflexion sur la vie quotidienne» qui entend «concilier sagesse et bonheur» et il s'inscrit, en ce sens, dans la tradition des ouvrages de philosophie populaire qui mettent les grands penseurs d'hier au service d'un art de vivre pour aujourd'hui. Il s'agit, en fait, d'une sorte de psycho-pop enrobée de glâçage philosophique. Ça fait plus chic, mais ce n'est pas nécessairement plus convaincant.

La quotidienneté postmoderne, constate-t-il, nous pèse. Les références incontestables, nécessaires à l'action, nous manquent. Le culte de la communication cache mal la vacuité des contenus. Les réponses usuelles dans l'interprétation de la réalité ne conviennent plus. Que faire? Chercher un ailleurs, un au-delà plus satisfaisant? Certains s'y essaient et Bertrand les salue, mais son propos n'est pas celui-là. La «transformation de la quotidienneté» qui l'intéresse concerne l'ici-bas. «En effet, écrit-il, le bonheur est réalisable quand on peut transformer ce qui est inhérent à la vie — la fatalité globale — en source d'énergie positive (réflexive, émotive, sociale, écologique).»

Qu'est-ce à dire? Le programme proposé par Bertrand, malheureusement, ne dépasse pas le recueil de poncifs bien envoyés. Ainsi, So-

crate lui sert à affirmer que «la conduite humaine doit reposer sur mes choix et non pas sur des lois divines ou des règles établies par des institutions sociales reconnues de tous». Il n'est pas sûr que le brillant dialecticien aurait laissé passer celle-là sans rouspéter. «Mes choix»: qu'est-ce que cela signifie au juste, dans cette formule, sinon une sorte de complaisance solipsiste?

Il faut, écrit encore Bertrand, «reconnaître que la sensibilité structure nos actions quotidiennes», mais ne «pas négliger le rôle de la rationalité». L'être, ajoute-t-il, vaut mieux que le paraître, et «vivre seulement en fonction du regard de l'autre ne mène nulle part». Le souci de soi doit s'allier au souci des autres. Il faut assumer ses imperfections, «devenir l'artiste de sa propre vie» et «se mettre en osmose avec la nature» afin de «goûter la vie».

Tout cela, bien sûr, n'est pas faux, mais fallait-il vraiment nous le ressortir d'aussi banale, quoique vaporeuse, façon? L'étoffe de la quotidienneté mérite mieux, me semble-t-il, qu'un élégant assemblage de formules rendues creuses à force d'être ressasées au nom de la sagesse.

LE JARDIN INTÉRIEUR

Construire son bonheur au quotidien
Yves Bertrand
Liber
Montréal, 2004, 156 pages

ULYSSE BERGERON

Le débat entourant les organismes génétiquement modifiés (OGM) n'est, dans une certaine mesure, que l'expression d'une société où le libéralisme domine plusieurs sphères d'activité, dont celle de la recherche scientifique. Dénonçant ce constat, le Collectif français pour une conférence de citoyens sur les OGM (CCC-OGM) a accouché d'un recueil. L'objectif suscité à tout prix le débat.

Regroupant des textes de scientifiques, de journalistes et de membres influents d'organisations citoyennes françaises, *Société civile contre OGM* traverse aussi bien les dimensions scientifiques et écologiques que juridiques. Il en ressort un constat frappant: l'incompréhension, la méconnaissance scientifique avouée et le manque d'information qui entourent certains aspects cruciaux relatifs à la compréhension de la transgénèse minent la réflexion actuelle. De plus, la population civile, en raison de la complexité des concepts liés aux modifications génétiques, ne peut se faire une idée juste et précise des incidences concrètes que la transgénèse peut avoir sur leur existence.

De cette incompréhension, le collectif en retire ce qui suit: «Le fait que l'interprétation moléculaire de la génétique ne soit pas contredite par l'expérience [...] ne peut en aucun cas justifier à lui seul l'usage de la transgénèse», écrivent conjointement un agronome, un biologiste et deux médecins. Ce qu'un autre médecin, Lylian Le Goff, formule



ROBERT PRATTA REUTERS

Un militant français visiblement contre les OGM.

ainsi un peu plus loin dans l'ouvrage: «Lorsque l'on envisage de promouvoir les produits d'une nouvelle technologie, la règle [...] devrait être d'évaluer le rapport entre leurs risques et leurs avantages [...]»; il en va du principe de précaution.

Sagement, CCC-OGM favorise les analyses finement vulgarisées plutôt que les opinions. L'ouvrage, pourtant clairement anti-OGM, demeure avant tout un outil de référence précieux qui démystifie et explique, sans simplifier à outrance, les complexités d'un débat qui reste à faire.

Beaucoup de questions, peu de réponses

Pour sa part, l'essai que signent Pierre Auger et Jean-Luc Ferrante entretient la pompeuse prétention de faire la lumière sur Greenpeace, la plus internationale des organisations écologistes. Malheureusement, les auteurs n'arrivent qu'à

surfer, dans un déséquilibre évident, sur de vagues explications de ce que symboliserait aujourd'hui la célèbre ONG. Beaucoup de questions et bien peu de réponses.

Les auteurs ont néanmoins le mérite de faire revivre certaines de ses spectaculaires croisades: ses premières oppositions contre les essais nucléaires des États-Unis et l'affaire du Rainbow Warrior. Ils évoquent, au passage, l'importance de la couverture médiatique dans la démarche militante de l'organisation: «[...] Greenpeace est condamné à mettre en scène et fournir des images toujours plus spectaculaires... En fait, Greenpeace pourrait se définir elle-même comme un média spécialisé dans la dramatisation des problèmes d'environnement.»

Toutefois, pour le lecteur qui s'intéresse au mouvement, mieux vaut se réfugier dans l'ouvrage de son fondateur, Jim Bolhen (*Making Waves, The Origins and Futu-*

re of Greenpeace, Black Rose Books), ou dans ceux de certains de ses détracteurs, comme Olivier Vermont (*La Face cachée de Greenpeace*, Albin Michel).

SOCIÉTÉ CIVILE CONTRE OGM

ARGUMENTS POUR OUVRIR UN DÉBAT PUBLIC
Collectif CCC-OGM
Éditions Yves Michel
Paris, 2004, 318 pages

GREENPEACE

CONTROVERSES AUTOUR D'UNE ONG QUI DÉRANGE
Pierre Auger et Jean-Luc Ferrante
Éditions La Plaque
Sète, 2004, 168 pages

REVUE possibles

H I V E R 2 0 0 5



VOLUME 28, NUMÉRO 3-4

Élection d'un gouvernement minoritaire à Ottawa. Affrontement permanent entre les orientations gestionnaires du gouvernement Charost et l'ensemble des mouvements sociaux, popularité du municipalisme libéral, taux préoccupants d'abstention électorale notamment chez les jeunes... Jusqu'où les citoyens se reconnaissent-ils encore dans leurs institutions politiques? Pendant que les élus se disputent sur des budgets (par exemple sur la santé), se développent des réflexions qui remettent en question les prémisses mêmes de nos orientations collectives. Est-il important de voter? Privilégier l'autonomie des communautés ou la réforme de l'État? L'éducation ou l'action électorale? Le réinvestissement du PQ ou la création de nouveaux lieux partisens? Chacun de ces dilemmes mérite réflexion et respect.

Abonnement

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____
Province _____ Téléphone _____
Occupation _____
Ci-joint chèque ou mandat-poste de 25 \$ pour un abonnement d'un an à compter du numéro

CE NUMÉRO : 9 \$ - CE NUMÉRO PAR LA POSTE : 10 \$
Abonnement individuel : 25 \$
Abonnement de soutien : 40 \$ - Abonnement institutionnel : 40 \$

Revue Possibles
8070, rue du Lac Beauport
Montréal, Québec H2J 3R1

ÉDITORIAL

Quel parti prendre?
ANDRÉ THIBAUT

ESSAIS ET ANALYSES

L'impénétrable avoir du gouvernement Martin et du Parti libéral du Canada
GILLES TOUPIN

Réhabiliter la politique :
une option libérale
ANNA KRZYWINSKI et MARCEL SÉVIGNY

Bajoux de sens et questions de santé
RAYMOND LEMIEUX

Un gouvernement : pour quoi faire?
ALAIN G. GAGNON
ET OLIVIER DE CHAMPLAIN

Les jeunes, la culture politique et l'éducation
NATHALIE PRUD'HOMME

Les principes contre la réalité
(ou pourquoi les jeunes ne votent pas)
JEAN-FRANÇOIS LEBLANC

Votons-nous en citoyens...
ou en consommateurs?
DANIEL BRETON

D'abord solidaires, un réseau d'éducation populaire et de redistribution
JACQUES FOURNIER

Tape ou cashbox :
la gauche et le Parti québécois
GABRIEL GAGNON

2005 : naissance d'une véritable
alternative politique, à gauche?
JACQUES PELLETIER

POÉSIE ET FICTION

L'entre lumière
MICHEL PLEAU

Vépres
PIERRE CHARLAND

Réminiscences
FRÉDÉRIC DESJARDINS

Peu importe le temps
VANESSA DUVAL-GAGNÉ

Insonne
JULIE TURCOTTE

l'état du monde 2005

Annuaire économique et géopolitique mondial
24^e édition

Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires
Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète
Les enjeux politiques et économiques à l'aube du III^e millénaire

672 pages • 29,95 \$

En collaboration avec

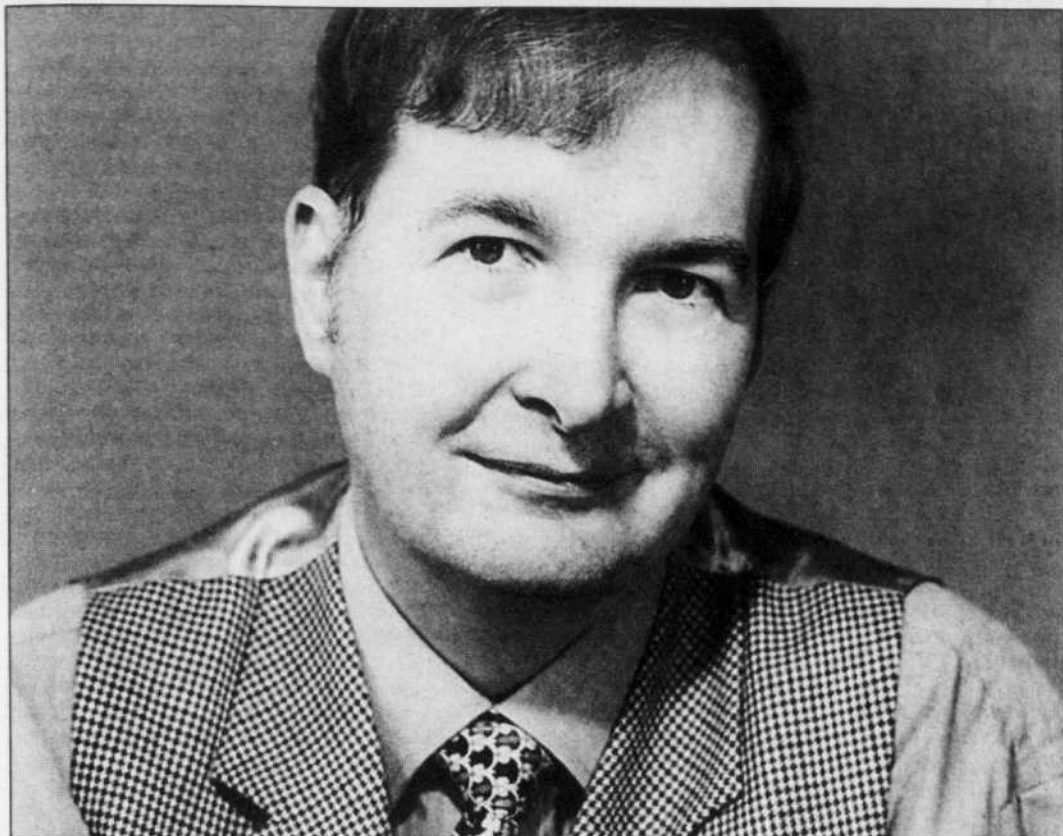
LE DEVOIR

RADIO

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

ESSAIS

Le désir selon Michel Dorais



Michel Dorais

LOUIS CORNELLIER

Michel Dorais travaille bien. Sous la plume de ce sociologue de l'intimité et de la sexualité, les sujets les plus graves (voir, entre autres, son *Mort ou fuf*, publié en 2001) s'éclairent et deviennent accessibles. Étrangers à tout psychologisme étroit, ses travaux font appel autant à la sociologie et à l'anthropologie qu'à la psychologie cognitive et à la neurobiologie afin de s'approcher au plus près de la vérité des comportements humains les plus intimes. «*Expliquer n'est pas prédire*», écrit-il, ajoutant douter «*qu'une théorie en sciences humaines réussisse un jour à prédire avec finesse et sans faillir quelque conduite humaine que ce soit*». Mais cela ne le dispense pas, évidemment, de se mettre à l'ouvrage avec intelligence et délicatesse.

Publié pour la première fois en 1995, son bel essai intitulé *La Mémoire du désir* explore un territoire mystérieux, celui de nos désirs et fantasmes. D'où viennent-ils? Pourquoi est-on attiré par telle personne et non par telle autre? Pour répondre à ces questions, Dorais suggère l'hypothèse suivante: «*La révisivité de traumatismes affectifs lors de la jouissance sexuelle donnerait l'impression d'annihiler la souffrance autrefois subie puisque, cette fois, les circonstances font en sorte que la frustration se transforme en plaisir, en orgasme, en victoire*».

L'ancrage du désir, les racines de l'attrait sexuel seraient donc à chercher dans les traumatismes et frustrations du passé qui détermineraient, en grande partie, la direction de ce même désir qui se nourrit aussi de l'espoir d'une consolation. «*Le désir*», écrit encore Dorais, «*prend appui à la fois dans le passé, par la recherche parfois compulsive de ce qui fut espéré mais refusé, et dans le futur, par l'anticipation d'un plaisir réparateur*».

C'est donc sur ces bases que se met en place ce que l'auteur appelle notre «*cartographie érotique*», constituée de fantasmes et de scénarios sexuels, qui, on le comprend, témoigne de nos histoires de vie les plus intimes. Aussi, pour Dorais, «*la passion n'a rien d'instinctif et, dans ce qu'on appelle malgré tout l'instinct sexuel, il n'y a finalement pas grand-chose d'inné*». Le désir, en ce sens, serait donc un construit individuel jamais achevé (même si les traumatismes les plus anciens s'avèrent souvent les plus marquants), mais il refléterait «*aussi les rapports sociaux*».

L'Allemagne de Tournier

LOUIS CORNELLIER

Il faut beaucoup aimer et Michel Tournier et l'Allemagne pour apprécier le témoignage que publie l'auteur du *Coq de bruyère* sous le titre *Le Bonheur en Allemagne*? (Maren Sell éditeur). Plutôt décousu, ce bref essai traite de façon impressionniste, pour ne pas dire vaporeuse, du lien intime que l'auteur entretient avec l'Allemagne et des rapports de cette dernière avec la France. L'absence de fil conducteur rend toutefois cette lecture plutôt insatisfaisante. On y apprendra au moins que, selon Tournier, le destin de l'Allemagne est d'«*aller toujours au paroxysme de tout*», que «*chaque peuple revendique la vertu dont il est en vérité le plus dépourvu*» et que, «*de Voltaire, il ne reste pas une seule œuvre qui mérite le titre de classique*». Vaguement distrayant, sans plus.

entre les individus, les sexes, les générations, etc. Notre psychologie et notre sexualité sont les fruits de la culture déposée en nous au cours de notre socialisation. En ce domaine, donc, et sur le plan tant individuel que collectif, «*le sens domine les sens*».

Dans ces conditions, on imagine facilement que la rencontre heureuse de deux désirs reste, comme l'écrit Dorais, «*parmi les événements les plus mystérieux de l'existence*». L'objet de mon désir étant lui-même un sujet de désir issu de ses propres traumatismes, les chances que je sois l'élu de ses anticipations comme il l'est des miennes et que le passage à l'acte offre un dénouement heureux et renouvelé sont, en effet, plutôt minces. Parfois, pourtant — eureka! —, le miracle se produit.

Dans les cas contraires, fréquents, la quête se poursuit et

prend parfois des détours inattendus. «*Est-il nécessaire, demande ultimement Dorais, de transformer nos fantasmes sexuels en comportements? Pas forcément. La sexualité est une façon, mais pas la seule, de soulager nos tensions et d'exorciser le passé. L'amitié, l'amour, la création, le don de soi, la spiritualité, même, sont autant d'exutoires à l'angoisse ou au mal de vivre*». C'est cette largeur de vues qui fait de Michel Dorais un essayiste raffiné.

LA MÉMOIRE DU DÉSIR

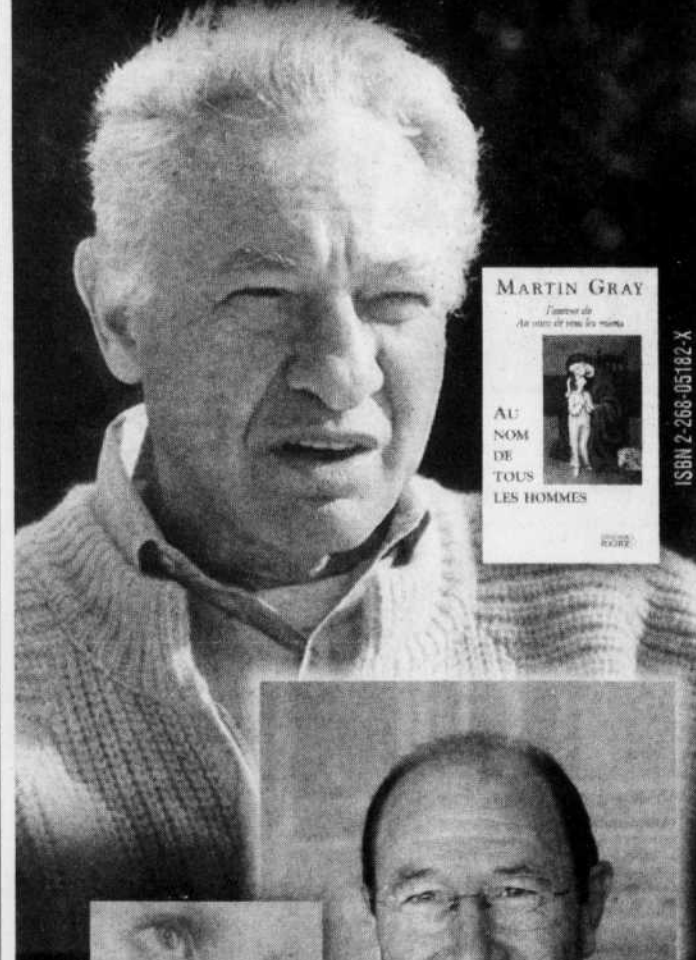
DU TRAUMATISME AU FANTASME

Michel Dorais

Typo

Montréal, 2004, 208 pages

APRÈS 10 ANS DE SILENCE, LE RETOUR DE MARTIN GRAY



MARTIN GRAY
L'œuvre de
la vie et de la mort

AU NOM DE TOUS LES HOMMES

ISBN 2-266-05182-X



GÉRALD MOREAU
auteur du best-seller
LA DAME DE MANAOS

Martin Gray et Gérald Moreau
vous attendent
au Salon du livre de Montréal, stand 380
Samedi 20 novembre - 14 h   16 h
Dimanche 21 novembre - 14 h   16 h

ÉDITIONS DU
ROCHER
Les Communications
Jo Ann Champagne

Faut-il réformer le capitalisme?

MARCEL FOURNIER

La grande perturbation? De quoi s'agit-il? Un dérangement, un désordre? Mais lequel? De la mondialisation, bien entendu. Zaki La di, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris, privilégie certes la dimension politique de ce changement, à savoir la redistribution des souverain t s, mais son approche se veut globale: il est aussi question de la mondialisation comme imaginaire social, de marché autorégulateur, d'extension du domaine de la propriété (dont la propriété intellectuelle) et enfin d'alt rmondialisation. Un vaste programme! Le titre même de l'ouvrage est un clin d'œil au grand livre de Karl Polanyi, *La Grande transformation*.

De grandes inquiétudes

Zaki La di résume de façon claire les grands débats sur la mondialisation, traite avec subtilité des thèses de grands penseurs (Jean Bodin, humaniste du XVI  siècle, Hobbes, Locke, Carl Schmitt, F. von Hayek, J. Habermas, etc.) et présente son argumentation de manière pédagogique, point par point, en introduisant des tableaux-synthèses, par exemple sur l'individualisation de l'action politique ou sur la construction idéologique de la mondialisation depuis les années 1980. Son analyse de la redistribution de la souverain t  vers des acteurs autres que l'état, à savoir les acteurs du marché et ceux de la société civile, est tout à fait convaincante.

Tout n'est donc pas «sombre» dans la mondialisation, mais la grande perturbation que celle-ci provoque crée de grandes inquiétudes: inquiétude des pays riches face à la concurrence des pays à bas salaires et inquiétude des damnés de la terre qui craignent un nouveau déclassement; écart croissant, au sein de chaque nation, entre gagnants et perdants du jeu social. Sans parler de la dislocation annoncée de l'Occident, avec l'opposition apparemment irréductible entre l'Europe et les  tats-Unis. Les divergences, plus évidentes depuis le 11 septembre 2001, se sont cristallisées autour de grands enjeux: la guerre en Irak, le protocole de Kyoto, les questions de sécurité alimentaire, la création d'une cour pénale internationale. La di évite de tomber dans l'antiam ricanisme, mais on sent bien que son cœur penche du côté de l'Europe et de la vision du monde qu'elle incarne (pacifisme, multilatéralisme).

L'alt rmondialisme: une contestation?

Mais comment la population, bousculée par tous ces changements, réagit-elle? Zaki La di consacre la dernière partie de son ouvrage à l'analyse du mouvement alt rmondialiste qui, fort hétérogène, réunit des associations culturelles ou politiques, des ONG et divers groupes d'acteurs en réseau. La di a les réflexes



SCOTT OLSON REUTERS

d'un homme de gauche et il compare ce nouveau mouvement social au syndicalisme pour en arriver à la conclusion que c'est fort diff rent. Certes, il conteste le capitalisme de marché, mais aussi il défend les grandes valeurs de la justice sociale, de la solidarité et de l'écologie et il prend en charge tout un ensemble de revendications fort différentes, voire contradictoires... Il n'y a pas, à strictement parler, de défense d'intérêts professionnels ou corporatistes. Le point de référence n'est pas tant la condition sociale de ses adhérents que leur condition existentielle.

Il y a d'ailleurs une déconnexion entre position sociale et contestation: aussi étonnant que cela puisse paraître, il est d'autant moins probable qu'on s'engage dans un mouvement comme ATTAC en France que l'on est soi-même peu menacé par la mondialisation. D'où, comme l'observe La di, la surreprésentation des retraités, des inactifs et des professions intellectuelles. Il s'agit d'un mouvement qui est moins radical qu'il ne le paraît: il veut faire payer les riches (taxe Tobin) et non pas renverser le système capitaliste. Mais il faut cr ndre un glissement vers un radicalisme sans perspective. Prudent, Zaki La di retient cependant son jugement: rien n'est encore joué.

La démarche de Zaki La di peut sembler paradoxale: c'est celle du spectateur engagé à la Raymond Aron. D'un côté, il refuse de prendre parti pour ou contre la mondialisation et, de l'autre, il ne cache pas son parti pris, qui est de vouloir «domestiquer» la mondialisation, c'est-à-dire «la rendre moins sauvage et la reterritorialiser». C'est là, selon lui, une façon de commencer la «disipation de la grande perturbation».

LA GRANDE PERTURBATION

Zaki La di

Flammarion

Paris, 2004, 473 pages

L'instant
pour faire durer l'instant

Pierre Yergeau
Les amours perdues

Roman, 96 pages, 14,95 \$
ISBN 2-89502-206-2

L'instant même
NOUVELLES ROMANS ESSAIS

Reflets
de la littérature canadienne-française

René Ammann
L'horloge champêtre : poèmes et comptines

L'horloge champêtre propose aux jeunes une nouvelle sélection de poèmes et comptines. Avec René Ammann comme guide, avec «un peu de sel, un peu de poivre», chaque jeune pourra, à son tour,  picer les fruits de sa créativité poétique.   partir de 6 ans.

Poésie jeunesse, 64 pages, Les  ditions du Blé
ISBN 2-921347-81-4 9,95 \$

<http://ble.info.ca>

<http://recf.ca>

Reine-Aimée Côté

Les bruits est un roman émouvant qui trace un portrait sans compromis des relations familiales destructrices. Un homme reste hanté par l'histoire de son enfance qui le submerge par vagues sans qu'il puisse y mettre un point final.

PRIX ROBERT-CLICHE DU PREMIER ROMAN 2004

vib éditeur
www.edvib.com

CSQ
QUÉBEC LOISIRS

LIVRES

HISTOIRE

La mémoire québécoise de 14-18

LOUIS CORNELLIER

Le souvenir de la Première Guerre mondiale, au Québec, n'a jamais été simple. De quoi, en effet, se souvenir? De l'effort de guerre canadien en général? De nos volontaires ou de notre résistance à la conscription? «Un sentiment national canadien s'est forgé durant les quatre années d'hostilité», écrit Mourad Djebabla-Brun dans *Se souvenir de la Grande Guerre*, mais «la Première Guerre mondiale est également à l'origine de l'une des plus graves crises de désunion de l'histoire du Canada». Aussi, à l'heure du souvenir, le sens de l'événement reste sujet à plusieurs interprétations et à des récupérations à l'avenant.

«Jamais acquis, écrit encore le jeune chercheur de la chaire Hector-Fabre d'histoire du Québec à l'UQAM, le passé est sans cesse réinterprété par la mémoire afin de toujours mieux répondre aux attentes de la société ou de l'image qu'elle veut se donner d'elle-même.» Le passé, pourrait-on dire en d'autres termes, évolue, et l'étude de cette évolution nous permet de mieux comprendre «le problème de la complexité des interrelations entre histoire, mémoire, oubli et identité». Exigeante, cette nouvelle approche historiographique propose, en fait, une sorte de radiographie identitaire qui intègre des éléments d'histoire, surtout, mais aussi de sociologie, de science politique et de psychologie collective.

Comment a-t-on, au Québec, commémoré la Grande Guerre? Que nous disent, à ce sujet, les monuments aux morts et les cérémonies annuelles du 11 novembre? Quelles interprétations des événements fournissent les manuels scolaires et les romans canadiens-français/québécois?

Tous ces «vecteurs de mémoire», constate Djebabla-Brun, ont évolué, au XX^e siècle, au gré des conjonctures. Instruments de cohésion nationale ou de mobilisation (en 1939-1945), symboles patriotiques ou funéraires, ils auront été investis de significations changeantes représentatives d'états identitaires en constante évolution eux aussi.

«Les morts, écrit l'historien, sont ainsi les instruments des vivants et contrôlent son passé revient à chercher à contrôler son avenir.»

Le développement du nationalisme québécois dans les années 1960, par exemple, entraînera un retour en grâce des conscrits et des déserteurs, symboles de la résistance au mépris canadien à l'égard du Québec. Depuis 1994, toutefois, une mémoire typiquement québécoise de 14-18 se met en place qui tente d'intégrer à la fois les combattants volontaires et les résistants. À nouvelle donne sociopolitique, nouvelle mémoire, donc.

«Les morts, écrit l'historien, sont ainsi les instruments des vivants et contrôlent son passé revient à chercher à contrôler son avenir.» Se souvenir de la Grande Guerre s'avère une convaincante démonstration de ce phénomène profondément humain auquel l'historiographie récente accorde enfin l'intérêt qu'il mérite. «Mais une question demeure, conclut, non sans une légitime inquiétude, Mourad Djebabla-Brun, celle de savoir si user du passé ne revient pas souvent à en abuser.» Malleable, la mémoire, pour rester pertinente, ne saurait négliger le souci de la vérité historique.

SE SOUVENIR DE LA GRANDE GUERRE

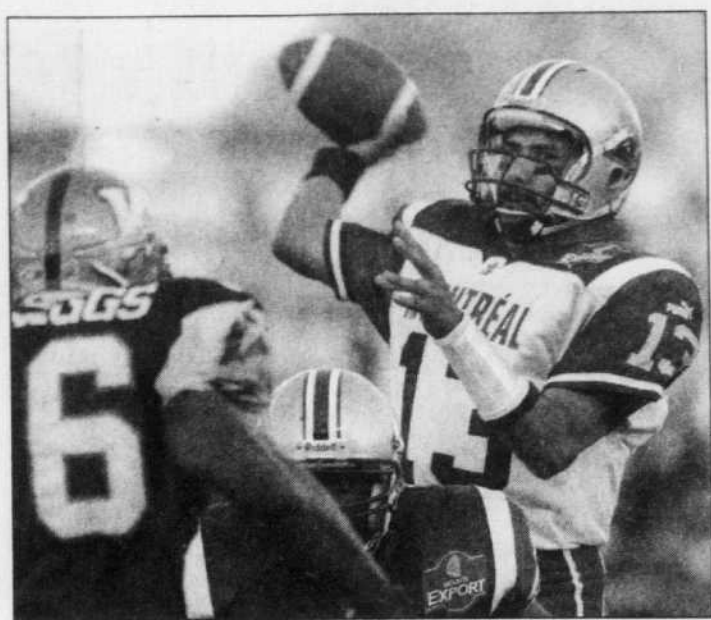
LA MÉMOIRE PLURIELLE DE 14-18 AU QUÉBEC
Mourad Djebabla-Brun
VLB éditeur
Montréal, 2004, 192 pages

JEAN DION

Dans un monologue demeure célèbre, l'humoriste américain George Carlin s'employait à démontrer que le baseball est, pour toutes sortes de raisons, un sport supérieur aux autres. Il y allait notamment d'une comparaison dévastatrice avec le football: alors que la balle trouverait son sens dans des origines champêtres, dans la lenteur et la convivialité, le second, lui, ne serait que métaphore de la guerre — avec son vocabulaire à l'avenant: tranchées, blitz, bombe, attaque aérienne, territoire ennemi... —, apologie de la violence et divertissement sinistre pour meutes assoiffées.

C'était une boutade, mais l'idée est quand même tenace que le baseball incarne la quintessence sportive de la réflexion, du raffinement tactique et de l'anticipation. Pourtant, en matière d'intellect appliqué au mouvement des corps, le football n'a rien à envier à personne. Pour s'en convaincre, suffit de jeter un coup d'œil à une liste des patrons de jeu qu'ont à mémoriser d'apparences brutes de 350 livres qui jouent à s'entre-défoncer.

Or c'est justement pour favoriser une appréciation optimale des subtilités des footbals — le canadien, l'américain, le professionnel, l'universitaire — que



Anthony Cavillo, des Alouettes de Montréal, s'apprête à effectuer une passe dans un match contre les Blue Bombers de Winnipeg, en juillet 2003.

Marc Simard et Mike Labadie ont eu la charmante idée de produire, pourrait-on dire, une somme stratégique, un vade-mecum pour les week-ends d'automne. Même pour l'expert (ou celui qui se prétend tel, ce qui est beaucoup plus répandu), il y a dans ce *Passion football* matière à raffermir encore davantage cette passion. Et à l'éclaircir.

Les bons livres de sport en français sont rares. Celui-là en fait partie.

Tout est là-dedans. Présenté d'une façon claire et accessible. Le néophyte encore à l'étape du rite initiatique pourra se familiariser avec les éléments de base du jeu — qu'est-ce qu'un botté de dégagement et quand y procède-t-on, par exemple — et se conten-

ter d'un Football 101, et le plus mordu aura tout loisir de pousser plus loin, de s'inscrire au cours 201 et de décortiquer la *nickel defense* et la formation *wishbone*.

À cet égard, il est intéressant de noter que les auteurs ont pris soin, dans la presque totalité des cas, de proposer une traduction française des termes tout en leur adjoignant les expressions anglaises correspondantes; les renvois et la compréhension d'ensemble s'en trouvent grandement facilités. Et les diagrammes de positions, d'ordinaire plutôt rébarbatifs, ont été simplifiés.

Marc Simard, prof de cégep et déjà auteur d'ouvrages pédagogiques, est tombé dans la marmite du football il y a 35 ans, et les effets sont permanents chez lui. Mike Labadie, fondateur du Rouge et Or de l'Université Laval, dirige toujours des écoles de football. Ensemble, dans ce bouquin, ils accompagnent l'amatour avec méthode et amour du jeu et enrichissent son expérience de spectateur en l'emmenant au-delà des clichés d'usage.

Le Devoir

PASSION FOOTBALL

LE FOOTBALL EXPLIQUÉ

Marc Simard et Mike Labadie
Éditions Lauzier
2004, 275 pages

HISTOIRE

Champlain pour la jeunesse

LOUIS CORNELLIER

Lionel Groulx, qui pensait que l'histoire devait entre autres servir à stimuler le sentiment national de la jeunesse en lui présentant des héros anciens bien de chez nous, aurait adoré ce livre. Historienne française spécialiste de Champlain, Caroline Montel-Glénisson raconte, avec ce petit *Champlain au Canada* dont la première édition a

paru en France, les débuts de la colonie.

Guillaume Couillard, le narrateur de ces aventures, est le gendre du célèbre Louis Hébert, dont les propos figurent aussi en bonne place dans ce roman. Arrivé au Canada en 1613 à l'invitation de Champlain, le charpentier s'exprime cinq ans après la mort de son héros survenue en 1635. Pour raconter quoi? La grandeur de l'homme à qui nous devons la

colonisation de la Nouvelle-France, ce Canada de toutes les promesses: «Ce n'est pas comme en France où, si l'on n'a pas de terre en naissant, on n'en aura jamais. Ici, au Canada, sa vie, on peut se la construire avec ses mains. Il y a tout à faire.»

Homme des alliances franco-indiennes, découvreur brillant et courageux animé d'une réelle passion pour sa terre d'adoption, le Champlain que chantent Couillard et Hébert a toutes les qualités. Le récit de ses aventures nous permet d'en apprendre sur les difficiles et héroïques débuts de la colonie, sur les modes de vie amérindiens du temps et sur un célèbre coureur des bois nommé Étienne Brûlé qui, après avoir été le fidèle allié de Champlain, finira par le trahir pour s'acquerir avec les Anglais. En 1629, le père de la Nouvelle-France devra plier devant les Anglais Kirke qui prendront Québec, mais il ira en France afin de faire renverser ce triste état de fait. En 1633, le retour du héros à Québec confirmera à Couillard qu'il a eu raison de lui faire confiance.

Magnifiquement illustré par Michel Glénisson, le fils de l'historienne, ce roman historique pour la jeunesse est une réussite à tous points de vue. Doucement pédagogique et toujours divertis-

sant, il n'hésite pas à emprunter le ton de l'épopée sans pour autant se faire manichéen. Au sujet du trait Brûlé, par exemple, il nuance en lui laissant la parole: «Que peut-on espérer de marchands qui ne songent qu'à s'enrichir sur le dos des autres et d'un roi de France qui ne pense pas à nous? Quant à moi, je soutiens que ce pays vaut la peine qu'on s'en occupe. Si la France ne peut le faire, que ce soit l'Angleterre, pourvu qu'elle permette aux Indiens et à ceux qui vivent avec eux de ne pas mourir de faim.» Groulx aurait moins aimé celle-là qui annonçait une séculaire ambivalence opportuniste, mais c'est aussi ça, notre histoire.

Les parents et les enseignants qui sont à la recherche d'un roman jeunesse instructif et intelligent qui n'ennuie pas ne devraient pas hésiter à mettre celui-là entre les mains de leurs jeunes. Ils en redemanderaient, et la conscience civique québécoise, à moyen terme, ne s'en porterait que mieux.

CHAMPLAIN AU CANADA

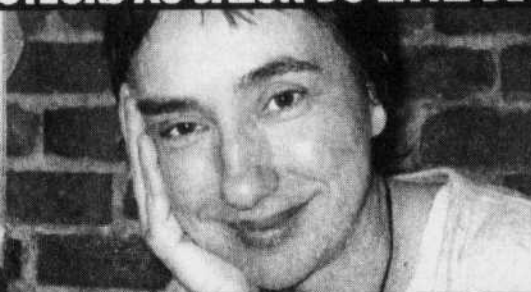
LES AVENTURES D'UN GENTILHOMME EXPLORATEUR
Caroline Montel-Glénisson
Septentrion
Sillery, 2004, 116 pages

VENEZ RENCONTRER NOS AUTEURS AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL Stand 148A



EVA ROLLIN
MADEMOISELLE

DÉDICACES: SAMEDI 20 NOVEMBRE 9H-12H
& DIMANCHE 21 NOVEMBRE 12H-17H



SUZANNE MYRE
HUMAINS AIGRES-DOUX

DÉDICACES: SAMEDI 20 NOVEMBRE 15H-17H



ERIC DUPONT
VOLEURS DE SUCRE

DÉDICACES: SAMEDI 20 NOVEMBRE 12H-15H

MARCHAND DE FEUILLES

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

18 AU 22
NOVEMBRE
2004

Adultes 6\$ • Aînés 4\$ • Étudiants 3\$

Heures d'ouverture :
Jeudi au dimanche 9 h à 22 h • Lundi 9 h à 18 h

La lecture en cadeau
Offrez un livre neuf à un enfant

Garderie Le grand roulement peut s'occuper des petits de 2 à 10 ans
jeudi, vendredi, samedi et dimanche. Tarif horaire : 3\$ par enfant

Programme complet au Salon du livre de Montréal
et sur le site Internet

Le livre est servi!

PLACE BONAVENTURE
salondulivredemontreal.com



Essais ET documents



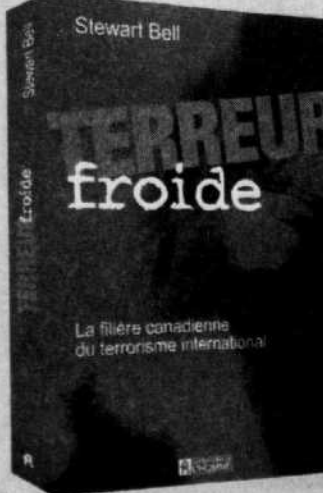
BOMBARDIER
La vérité sur le financement d'un empire
■ Peter Hadekel

De compagnie familiale qui fabriquait des motoneiges dans l'arrière-pays québécois, Bombardier est devenue une véritable empire planétaire. Mais cette réussite a été entachée de perpétuelles controverses. Voici un portrait critique sur les relations qui sont entretenues entre ce géant de l'industrie et le gouvernement canadien.

TERREUR FROIDE
La filière canadienne du terrorisme international
■ Stewart Bell

«Terreur froide chquera la conscience de la nation. Avec une précision terrifiante, il démontre comment les terroristes du monde se sont installés au Canada et comment leur accueil a été rendu possible par de lâches politiciens. Ce livre n'est pas un exposé: c'est un appel urgent à l'action.»

— David Frum, ancien rédacteur des discours de la Maison-Blanche et auteur de *The Right Man: The Surprise Presidency of George W. Bush*



LES ÉDITIONS DE L'HOMME
www.edhomme.com

LIVRES

Cuisine

À la table de Josée di Stasio

Le livre est à l'image de son auteure

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

Il est des gens qui, dès lors qu'on entrevoit le bout de leur frimousse, nous accrochent un sourire au visage tant leur joie de vivre est contagieuse et communicative. Josée di Stasio appartient à cette race, et, bien que je ne sois pas une abonnée de son émission hebdomadaire, chaque fois que je la croise au hasard de mes «pulsions zapélistes», je reste pour le dessert tant je me sens la bienvenue dans son refuge ou dans celui de l'invité chez qui elle a momentanément posé sa besace. Avec ce rire lumineux qui pétarde de son regard de femme épanouie, elle a ce don rare de faire sentir qu'elle nous souhaite comme invité, voire comme complice.

Il fallait s'y attendre, l'ancienne égarée de Daniel Pinard propose à son tour son livre de recettes, pour le bonheur de tous ses téléspectateurs, il va sans dire. On y retrouve la même approche épicurienne, la même philosophie du plaisir mitonné dans la simplicité et la complicité, la même quête des goûts qui se marient dans la fraîcheur des produits du marché, où elle adore prendre le temps de perdre son temps. Des amuse-bouches aux desserts en passant par les entrées, les soupes et les plats principaux mais aussi les accompagnements, les trucs et même quelques sugges-

tions de menu complet pour s'assurer des soirées couronnées de succès, tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les préférences de la belle Italienne aux yeux de velours se trouve dans cet ouvrage aux magnifiques photos et aux appétissants petits plats. Mieux encore, point besoin d'ingrédients rares ou exotiques, ni de vastes études en gastronomie, ni d'outils dignes des professionnels pour concocter ses recettes simples mais délicieuses. Ne manque que le rire sonore de la chef et on se croirait personnellement convié à sa table.

De ce point de vue, ce livre est un franc succès. Un petit bémol, néanmoins: la mise en page — signée orangetango —, un peu trop présente, aurait eu avantage à jouer la carte de la sobriété au lieu de s'affirmer à chaque page, volant parfois la vedette qui aux photos, qui aux recettes. Malgré cette réserve, il s'agit d'une franche réussite, d'autant que ce livre est à l'image de son auteure: chaleureux, authentique et généreux. Le succès est tel que certains parlent déjà de phénomène de société...

À LA DI STASIO

Josée di Stasio
Photographies de Louise Savoie
Flammarion
Montréal/Québec, 2004,
192 pages



Josée di Stasio.

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

BIOGRAPHIE

Édouard Lacroix, le lion de la Chaudière

ULYSSE BERGERON

L'histoire d'une nation se construit autour de personnages forts; il en va de même pour celle des régions. Ainsi, Édouard Lacroix est une personnalité quasi mythique de la Beauce. Figure marquante de la première moitié du XX^e siècle dans les domaines de la politique et des finances, il a, à lui seul, insufflé une vitalité peu commune à sa région natale.

Hélène-Andrée Bizier et Philippe Casgrain se sont lancés, au cours des dernières années, à la poursuite du souvenir du personnage. Ayant ramassé les témoignages de proches et de parents et récolté les articles de journaux locaux et spécialisés, ils rendent le fruit de leurs recherches à l'inté-

rieur d'un ouvrage qui peut, dans une certaine mesure, être perçu comme un hommage mérité.

Lacroix est né à Sainte-Marie en 1889. Après avoir grandi dans une famille modeste, il deviendra marchand de bois. En peu de temps, il se taille une place de choix et fait fortune en acquérant de nombreux chantiers et scieries en Beauce, ainsi qu'en Gaspésie et au Maine. Par ailleurs, le jeune entrepreneur se démarque de ses concurrents par le traitement qu'il réserve à ses employés: ses bûcherons sont, pour l'époque, extrêmement bien traités.

Ce sont d'ailleurs ses convictions qui le pousseront sur la scène politique fédérale. On y découvre alors un député qui ne

se gêne aucunement pour s'attacher aux distingués politiciens de son époque. Un Édouard Lacroix qui prend position plus souvent qu'à son tour en se portant à la défense des travailleurs. Le 7 avril 1930, il dénonce à la Chambre des communes, en pleine crise économique, les abus des industriels, les fusions d'entreprises qui poussent aux mises à pied massives et le culte de l'argent.

Dans un style clair, les auteurs racontent le destin d'un homme hors de l'ordinaire dont le charisme ne peut être remis en question: «Lacroix était un homme fier. Fier de l'énergie qu'il déployait, de sa réputation, de sa stature et de l'impression générale qu'il produisait. Il était orgueilleux aussi. Or-

gueilleux dans le sens où il aimait bien paraître. Sa précipitation était, elle aussi, sans exemple.»

Mais, fait plus intéressant, l'ouvrage de Bizier et de Casgrain plonge le lecteur dans l'histoire de la Beauce du début du XX^e siècle. Une Beauce qui se construit. Une Beauce qui se forge peu à peu une identité dont elle restera fière.

ÉDOUARD LACROIX
LE DESTIN
EXCEPTIONNEL D'UN
INDUSTRIEL BEAUCERON
DÉMOCRATE
Hélène Bizier
et Philippe Casgrain
Québec Amérique
Montréal, 2004, 373 pages

HISTOIRE

Un cimetière en 195 pages

CAROLINE MONTPETIT

Le cimetière Notre-Dame-des-Neiges célébrait ses 150 ans cette année. Pour clore cet anniversaire, les Éditions Henri Rivard lançaient cette semaine un beau livre illustré retraçant l'histoire du cimetière.

Le lieu a une histoire qui plonge dans la nuit des temps. L'architecte et archéologue amateur Aristide Beaugrand-Champagne dit «avoir relevé 21 tombes indiennes aux abords du chemin Côte-Sainte-Catherine».

Quant au cimetière actuel, il s'étend sur le site de l'une des anciennes fermes du docteur Pierre Beaubien. Le champ des morts qui y sera créé se fera sur le modèle

du Père-Lachaise, en France. La première dépouille à y être inhumée fut celle d'une Irlandaise de 35 ans, Jane Gilroy, en 1855. C'était avant que l'on entame, l'année suivante, l'exhumation des 56 000 dépouilles reposant au cimetière Saint-Antoine, ensuite interrompue pour cause d'épidémie de choléra.

L'ouvrage compte de nombreuses photos qui évoquent la beauté et le calme des lieux. On peut y admirer plusieurs œuvres d'artistes qui accompagnent les morts dans leur repos. Le livre retrace d'ailleurs l'histoire de certains de ces artistes, dont Joseph Brunet, sculpteur-marbrier, qui tint longtemps boutique de monuments funéraires sur le chemin de la Côte-des-Neiges, en plus de

posséder une carrière de garnit.

Ce beau livre, pour qui s'intéresse à l'histoire de Montréal, est signé Pierre-Richard Bisson, Mario Brodeur et Daniel Drouin, et compte des photographies de Stéphan Poulin.

Le Devoir

CIMETIÈRE NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Pierre-Richard Bisson, Mario Brodeur et Daniel Drouin
Photographies de Stéphan Poulin
Henri Rivard éditeur
Montréal, 2004
195 pages

Le Noroît

Paul Chamberland
Au seuil d'une autre terre

Paul Chamberland

Au seuil d'une autre terre

PRIX DE LA SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS CANADIENS LAURÉAT

www.lenoroit.com

Éditions Nota bene

Venez rencontrer
THÉRÈSE RENAUD
au Stand Nota bene
(espace Gallimard)

Samedi 20 novembre 13 h à 15 h
Dimanche 21 novembre 16 h à 17 h

Voici un
« livre d'horizons
changeants, d'espaces
à découvrir, de vie
à apprivoiser ».
Un livre qui « se révèle
tour à tour sérieux,
grave, coloré,
surprenant ou parfois
drôle à souhait ».
(John Porter,
extrait de la préface)

Thérèse Renaud
UN PASSÉ
RECOMPOSÉ
Deux autobiographies à Paris
Témoignages 1946-1993

Séances de signature
les éditions du remue-ménage
stand 113 (Dimedia)

AGENDA DES FEMMES 2005

Anne-Marie Brunelle
Vendredi le 19 nov.
de 17h à 18h
Samedi le 20 nov.
de 13h à 14h

MOMO ET LOULOU

Mona Latif-Ghattas
et Louise Desjardins
Vendredi le 19 nov. de 18h à 19h
Samedi le 20 nov. de 16h à 17h
Dimanche le 21 nov. de 12h à 14h

MÉMOIRE D'UNE AMNÉSIE

Jan J. Dominique
Vendredi le 19 nov.
de 17h à 18h
Samedi le 20 nov.
de 14h à 15h

L'ORGUEILLEUSE

Hélène Harbec
Samedi le 20 nov.
de 20h à 21h

LES SECRETS DE LA SPHINXE

« Lectures de l'œuvre
d'Anne-Marie Alonzo »
Janine Ricouart
Dimanche le 21 nov.
de 15h à 16h

DES PAS SUR L'OMBRE

Diane Trépanière
Jeudi le 18 nov.
de 18h à 19h
Vendredi le 19 nov.
de 16h à 17h
Samedi le 20 nov.
de 19h à 20h

LA VIOLENCE À L'ÉCOLE N'EST PAS UN JEU D'ENFANT

Diane Prud'homme
Jeudi le 18 nov.
de 13h à 14h
Samedi le 20 nov.
de 12h à 13h

UN QUÉBEC EN MAL D'ENFANTS

Denyse Baillargeon
Vendredi le 19 nov.
de 20h à 21h

YVETTE ROUSSEAU

Huguette O'Neil
Samedi le 20 nov.
de 18h à 20h
Dimanche le 21 nov.
de 14h à 15h

LA PENSÉE FÉMINISTE AU QUÉBEC

Micheline Dumont
et Louise Toupin
Vendredi le 19 nov.
de 19h à 20h

APOLITIQUES, LES JEUNES FEMMES ?

Anne Quéniart et
Julie Jacques
Dimanche le 21 nov.
de 11h à 12h

LIVRES

BANDE DESSINÉE

Le nouveau Bretécher

ODILE TREMBLAY

On retrouve Claire Bretécher là où on l'avait laissée la dernière fois, fidèle à ses thématiques et à son coup de crayon faussement négligé.

Entrée au rang des classiques de la bédé, elle ne renouvelle pas sa forme mais nous sert des salades de saison aussi gratinées qu'aux années de gloire de la bédé. Agrippine, son antihéroïne façon Bridget Jones mais en plus râleuse, en moins grosse et en plus moche, fait toujours autant rire en tricotant les petits maux de l'époque. Et un point à l'envers, et un point à l'endroit, sur des motifs absurdes mais ô combien familiers...

Cette fois-ci, sous le thème de l'allergie, voici la godiche aux prises avec des acariens, le rhume des foins, l'allergie aux métaux, aux cacahuètes, au soleil, au céle-

ri, aux escargots, au Nutella, à tout ce qu'on voudra. Sans oublier les allergies des autres, innombrables, comme il se doit, sur sa route, de dessin en dessin.

Entre deux démanagements, trois gratouilles et six éternuements, Agrippine, entourée de sa mère, de sa mamie et de son arrière-grand-mère, de son amant de service Persil Wagonnet et des copines tout aussi paumées qu'elle, offre un miroir à tous les acariens humains qui composent la faune éternelle de Bretécher et la nôtre aussi, bien sûr, sinon, on rirait moins...

Le Devoir
ALLERGIES
AGRIPPINE
Claire Bretécher
Hyphen
Paris, 2004, 56 pages



Une planche de la dernière bédé de Bretécher, Allergies.

SOURCE AGRIPPINE / HACHETTE CANADA

Coulez, poisons!

Murena: une fresque historique sur l'ère de Néron, signée Dufaux et Delaby

DENIS LORD

Si peu d'empereurs romains jouissent d'une réputation d'humanistes magnanimes et équilibrés, Néron — dans l'imaginaire populaire du moins — tient le haut du podium dans la catégorie des déjantés du lobe frontal, des obsédés du glaive et de l'arsenic. Engraissant les lions avec la chair des chrétiens, ne taquinait-il pas l'archet pendant que Rome brûlait?

Avec Murena, le prolifique scénariste Jean Dufaux (La Complainte des landes perdues, Hammet) et le dessinateur Philippe Delaby proposent une vision moins caricaturale de cette époque où, n'empêche, la cruauté faisait office de vertu. Leur fresque historique, publiée par Dargaud, comptera trois cycles de quatre tomes. Moriganes, premier épisode du second cycle, sort tout juste des presses.

«Dans un premier temps, explique Delaby, Néron n'est pas fou. Il sombre dans la folie à cause de son environnement familial. Claude, son beau-père, n'était pas trop équilibré. Et avec une mère comme Agrippine, qui aurait pu rester saine? Néron a accompli des choses au niveau de l'économie, de l'urbanisme, mais à partir du moment où il épouse Poppée, qui est une réplique de sa mère, les choses se corsent.»

Relire l'histoire

Dufaux et Delaby se sont solidement documentés pour réali-

ser cette œuvre de longue haleine. Sénèque, Suétone et Tacite ont nourri leur récit, mais aussi les historiens anglais, réputés pour leur exactitude en ce qui concerne l'Antiquité, les faits, l'architecture, les costumes. Effectivement, Murena fait voyager dans le temps. On s'y croit. Et ce péplum, où l'action le dispute aux intrigues, a le mérite de présenter des personnages en demi-ton, phénomène peu commun dans les feuilletons, imprégnés de manichéisme.

Mais il ne faut pas appréhender Murena comme une œuvre purement historique. Quelle histoire, d'ailleurs? Les exégètes professent des opinions divergentes, sur la cause de la mort de Britannicus par exemple. «Qui a incendié Rome? Néron? Les chrétiens? Même les livres d'histoire ne le disent pas. Nous avons inséré de la fiction dans la toile de fond de l'histoire, comme le personnage de Murena [un noble dont la mère est assassinée par Agrippine], qui sert de témoin. Nous sommes contraints de respecter l'authenticité mais nous utilisons une part de notre sensibilité, sinon ça enlèverait la joie de créer. Et les lecteurs aiment bien, même s'il se trouve toujours quelqu'un de tatillon pour nous signaler une erreur sur un détail. Un expert nous a dit que les magistrats ne portaient pas de manches courtes sous leur toge. Alors lentement, au fur et à mesure des planches, j'ai rallongé les manches!»



Une planche de Murena, par Dufaux et Delaby.

Delaby a repris des mains de Rosinsky le dessin de La Complainte des landes perdues, qu'il fait en couleurs directes. Pour Murena, il a confié cette tâche à Dina Kathelyn, qui travaille à partir de paramètres très précis, coloris, ombrages et atmosphères. Elle a également refait les couleurs des premiers albums, sabotées par son prédécesseur.

denislord@endirect.qc.ca



Agrippine, mère de Néron, vue par Dufaux et Delaby.

SOURCE DARGAUD

LITTÉRATURE JEUNESSE

Un pas de côté vers le plaisir

CAROLE TREMBLAY

C'est le plaisir, le seul plaisir du jeu et de l'aventure qui a fait basculer Pierre Bottero vers le métier d'écrivain. Tout comme son héroïne Ewilan, c'est un peu par hasard que ce sympathique instituteur du sud de la France a un jour fait le pas de côté qui lui a permis traverser dans l'autre monde.

«Je n'avais jamais pensé écrire des livres», raconte celui qui connaît maintenant un grand succès avec sa trilogie fantastique La Quête d'Ewilan. «Ma fille voulait participer à un concours d'écriture, mais après quelques lignes, elle est restée coincée. Alors, je l'ai poussée, je me suis mis à l'ordinateur et je lui ai dit: «Regarde, c'est très facile d'écrire une histoire», et j'ai écrit trois ou quatre pages.»

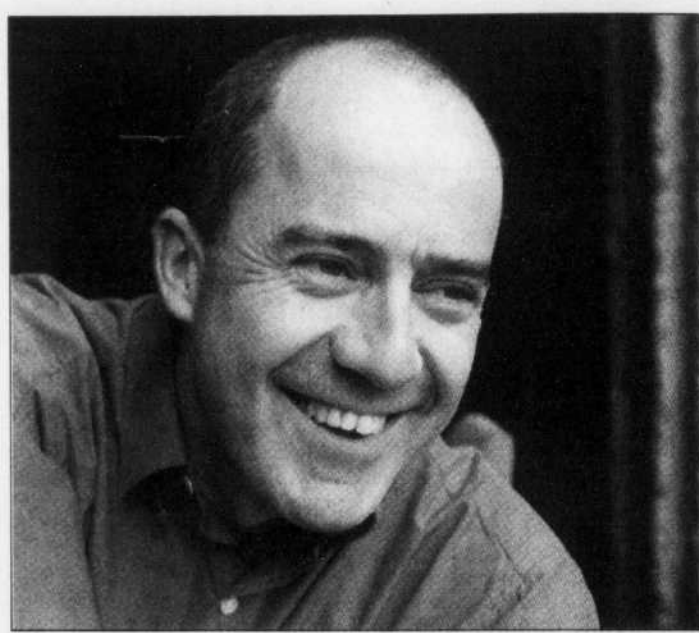
Quelque temps plus tard, sa femme a trouvé le fichier, l'a lu et a convaincu l'écrivain en herbe de poursuivre l'aventure. Il a donc écrit un nouveau chapitre pour faire plaisir à ses belles. Et puis un autre, et encore un autre, jusqu'à ce que le manuscrit atteigne une centaine de pages, l'équivalent d'un roman. «Alors, j'ai dit: qu'est-ce qu'on fait? On joue jusqu'au bout? Et je l'ai envoyé à dix éditeurs, sans trop corriger, sans m'inquiéter. Pour moi, c'était simplement un jeu.»

À sa grande surprise, 15 jours plus tard, le joueur d'histoires reçoit un coup de fil de la maison Flammarion lui annonçant que son texte sera publié. C'est comme ça qu'en 2001 paraît Amies à vie, son premier roman destiné aux adolescents.

«À partir de là, ça s'est enchaîné», raconte l'écrivain, qui compte maintenant une dizaine de titres à sa bibliographie. Après quelques autres romans bien ancrés dans la réalité, l'envie d'écrire du fantastique l'a dérangé.

«Comme Obélix est tombé dans la potion, moi, petit, je suis tombé dans la marmite du Seigneur des anneaux.» Après avoir terminé le premier tome, le prolifique auteur se tourne tout naturellement vers Flammarion, son éditeur. Mais la maison hésite à se lancer dans l'aventure. On demande à voir la suite. Le deuxième tome ne vient cependant pas à bout des réserves de l'éditeur. Une trilogie représente un risque financier trop élevé pour eux. Pierre Bottero tente alors sa chance chez Rageot. L'éditrice Caroline Westberg se montre intéressée mais voudrait bien lire le troisième volet avant de signer un contrat.

«J'ai donc écrit le troisième», raconte Pierre Bottero, comme s'il s'agissait d'une banale formalité. «J'avais envie de l'écrire, de toute



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour Pierre Bottero, l'écriture procède du même principe que la conversation. Même quand on sait ce qu'on veut dire, on ne peut jamais prévoir le tour que prendra la discussion.

façon, cette trilogie. Même si elle n'avait pas été publiée, je l'aurais écrite quand même.»

Oubliez les rêves de gloire, les angoisses de la page blanche et les fantasmes pécuniaires: pour cet amoureux des livres, l'écriture, c'est d'abord et avant tout un bonheur. «J'avais l'impression, en écrivant, de me faire un cadeau à moi, de faire un cadeau à l'enfant que j'étais à l'âge de mes lecteurs.»

Il semble bien que ce plaisir soit partagé puisque 100 000 exemplaires des aventures d'Ewilan ont déjà trouvé preneur dans la francophonie.

Une ado

Le choix d'une adolescente comme personnage principal s'est imposé de lui-même pour l'écrivain, père de deux filles de 11 et 15 ans. «D'abord, j'ai toujours eu la maison remplie de filles. Et puis, je suis persuadé qu'il y a quelque chose de plus dans la manière de penser des femmes. Une intuition, une sensibilité qui me plaît énormément.» L'héroïne ayant été élue, il ne restait plus qu'à lui offrir un monde. Comment concevoir un univers fantastique comme celui d'Ewilan? «Quand j'ai commencé, les zones géographiques étaient à peine esquissées, de manière à ce que je me repère et que ça reste cohérent, mais c'est tout. Gwendalavir a vraiment pris sa densité et sa forme au moment où mes personnages l'ont découvert.»

Pour Pierre Bottero, l'écriture procède du même principe que la conversation. Même quand on sait ce qu'on veut dire, on ne peut jamais prévoir le tour que

prendra la discussion. On compose avec ce que les situations et les personnages proposent. «Quand j'écris leurs aventures, je n'ai pas vraiment l'impression d'inventer. J'ai plutôt l'impression de les accompagner et d'être le journaliste.»

La Quête d'Ewilan à peine terminée, l'idée de la seconde trilogie germe déjà. La forêt des captifs, le premier titre de la série Les Mondes d'Ewilan, vient tout juste de sortir des presses. Le deuxième tome paraîtra au printemps et la conclusion à l'automne. «Ce sont les mêmes personnages, le même univers, mais c'est très différent», promet l'auteur, qui refuse d'en révéler davantage.

Et après la trilogie? Pierre Bottero a bien l'intention de faire ses adieux à la belle Ewilan. «Je n'ai pas envie de me spécialiser dans le fantastique. Et je n'ai pas envie non plus d'être étiqueté comme l'auteur d'Ewilan.»

Une chose est sûre: tant que le plaisir durera, il continuera d'inventer des histoires. Toutes sortes d'histoires. Déjà à mi-temps, l'instituteur va se libérer complètement de son travail d'enseignant l'automne prochain. «Peut-être pas définitivement, mais au moins un an ou deux. J'ai vraiment le sentiment que c'est une aventure, donc je veux la vivre jusqu'au bout pour ne pas avoir de regrets.»

♦ ♦ ♦ Au sujet d'Ewilan, on peut consulter le site Internet (d'ailleurs très bien fait) www.ewilan.cascadelesite.com.

100 ans, ça se fête!

Le Petit Larousse illustré 2005 dans son coffret

Le grand Larousse illustré grand format 2005 dans son coffret

Pour le 100^e anniversaire de son éditeur, Christian Lacroix a habillé de couleurs féériques.

LAROUSSE du Vin

L'encyclopédie des vins du monde entier fait peau neuve. Cet ouvrage est la référence pour tous ceux qui veulent découvrir ou mieux connaître le vin.

LAROUSSE cocktails

Tous les cocktails du monde magnifiquement illustrés, répertoriés par grandes familles d'alcools et accompagnés de recettes d'amus-gueule.

LAROUSSE MÉDICAL

Dans une présentation luxueuse, une somme unique d'informations médicales accessibles à tous sous deux présentations complémentaires.

LAROUSSE VOTRE MÉMOIRE

Bien la connaître, mieux s'en servir. Comprendre simplement les mécanismes complexes de la mémoire et tous les conseils pour l'optimiser.